

BOLETIN

DE LA
REAL SOCIEDAD VASCONGADA
DE AMIGOS DEL PAIS

(Delegada del Consejo Superior de Investigaciones Científicas en Guipúzcoa)

Año VIII — Cuaderno 1.º



Redacción y Administración: Museo de San Telmo
SAN SEBASTIAN

1952

SUMARIO

Les Prémices de la langue des basques, por *Bernard Dechepare*, traducción de *René Lafon*.

Nofas bilbaino-vitorianas sobre la época de los Reyes Católicos, por *Angel de Apraiz*.

Toponimia vasca. Explotaciones industriales, por *Pedro de Zabala*.

Algo sobre "El espíritu literario y poético en los países vascongados", por *J. E. Iranzo*.

El vascuence y la fonología, por *Antonio Tovar*.

A propósito de la «Teoría del lenguaje», de *Karl Bühler*, por *Ignacio María de Echaide*.

Un «txistu» soriano del siglo XVII, por *Ricardo de Apraiz*.

Una fundación de los Oquendos. El Convento de las Brígidas de Lasarte, por *Manuel de Lecuona, Pbro.*

Trabajos de la Academia Vasca. Euskaltzaindia-ren lanak. Presentación.—Literatur-Euskara. Laphurtarr klassikoaren gain eratua, por *Aita Villasante-Kortabitarte*.

MISCELANEA.—A propósito de la sonorización de oclusivas iniciales en vascuence.—Ensayo de filiación de *Juán de Anchieta*.—La alboka.—Navásqués acerca de *John Adams*.—Sucesos... de ayer.—Otra etimología de *Portugaleta*.

BIBLIOGRAFIA. — *Ciriquiain-Gaiztarro, Mariano*. «Acuario». Ilustraciones de *Santos Echeverría*.—*Angel de Apraiz*. Catedrático de Historia del Arte en la Universidad de *Valladolid*. «La Cerámica de *Busturia*».

REVISTA DE REVISTAS.

BOLETIN

DE LA
REAL SOCIEDAD VASCONGADA
DE AMIGOS DEL PAIS

(Delegada del Consejo Superior de Investigaciones Científicas en Guipúzcoa)

Año VIII — Cuaderno 1.º



Redacción y Administración: Museo de San Telmo
SAN SEBASTIAN

1952

BOLETÍN

DE LA

REAL SOCIEDAD VASCONGADA DE AMIGOS DEL PAÍS

(Delegada del Consejo Superior de Investigaciones Científicas de Guipúzcoa)

AÑO VIII

CUADERNO 1.º

Redacción y Administración: MUSEO DE SAN TELMO - San Sebastián

BERNARD DECHEPARE

Les prémices de la langue des basques

Traduction de RENÉ LAFON
(suite et fin)

EN FAVEUR DES FEMMES

III

Ne dites pas du mal des femmes, pour l'amour de moi: si les hommes les laissaient tranquilles, elles ne commettraient pas de fautes.

Beaucoup d'hommes passent leur temps à dire du mal des femmes, dont ils parlent en termes légers et déshonnêtes. Il
5 serait plus beau de se taire: les femmes ne peuvent commettre de fautes qu'avec les hommes.

Peu de personnes sages peuvent parler mal des femmes; il se-
rait plus honnête d'en dire du bien. Pourquoi ira-t-on dire du mal
10 des femmes? Grands et petits, nous provenons tous d'elles.

Le facile exploit, que de dire du mal des femmes, et, si l'on veut s'en prendre à une, de les comprendre toutes dans la même calomnie! Je voudrais que tout homme ainsi disposé se tût; c'est grand dommage qu'une femme lui ait donné le sein.

- 15 Tout homme qui dit du mal des femmes devrait considérer d'où lui-même et nous tous, nous sommes venus au monde. Je voudrais lui demander s'il avait ou non comme mère une femme. A cause de sa mère, il devrait exalter toutes les femmes.

- 20 La femme rend toujours service à l'homme. D'abord, c'est d'une femme que nous venons tous au monde; une fois nés, nous serions morts si elle ne nous nourrissait; depuis qu'elle l'a fait, nous avons chaque jour besoin de son aide.

- 25 C'est à elle qu'il doit recourir, quand il se porte bien, pour avoir vêtement et nourriture; quand il est malade, sans femme, cette bûche d'homme, il est perdu; si la femme vient à mourir, comment pourra-t-on surmonter l'épreuve? A tout moment nous avons besoin des femmes; pas de doute sur ce point.

- 30 Là où il n'y a pas de femmes, je ne trouve pas de plaisir; ni l'homme ni la maison n'est jamais propre; tout ce qui est dans la maison est mal arrangé. Au paradis, je ne voudrais pas qu'il n'y eût pas de femmes.

Je n'ai jamais ouï dire qu'une femme se soit, la première, attaquée à un homme; c'est l'homme qui s'attaque toujours le premier à la femme. La malfaisance procède toujours des hommes. Alors, pourquoi donnent-ils tort à la femme?

- 35 La vertu devrait être plus grande chez les hommes; chez les femmes, j'en vois et de beaucoup, davantage; il y a mille hommes malfaisants, pour une femme qui l'est; pour un homme fidèle, il y a mille femmes qui le sont.

- 40 Si elles écoutaient les hommes, il n'y en aurait pas une d'honnête. Ils n'en peuvent laisser une, même bonne à rien, sans s'attaquer à elle; mais il y a beaucoup de femmes qui leur échappent, parce que chez les femmes la vertu est excellente.

- 45 Je n'entends pas dire qu'un homme ait été pris de force par une femme; c'est l'homme qui, hors de lui, poursuit la femme. A supposer que quelque femme vienne à lui par amour, quel homme donne tort à la femme?

Dieu aime la femme par-dessus le monde entier; du ciel il

50 descendit, transporté d'amour pour elle; la femme a fait de lui notre frère; on doit louer toutes les femmes pour l'amour de lui.

Je trouve que la femme est une douce chose, que parmi tous ses dons domine la tendresse. La nuit, le jour, on trouve en elle grand plaisir. Dire du mal d'elle, c'est grande vilénie.

55 Il n'est rien au monde de si beau ni de si plaisant que la femme sous l'homme, nue; les deux bras ouverts, elle est là, à sa discrétion, tandis que l'homme fait d'elle ce qu'il veut.

60 Il a beau la frapper de son dard au milieu du corps, elle ne saurait, non plus qu'un ange, lui faire de reproches; une fois le dard apaisé et la blessure guérie, elle réussit par sa grâce à les réconcilier ensemble.

Quel est le rustre qui ne se souvient de cela et qui ensuite dit du mal d'un tel être? Celui qui agit ainsi n'est pas un homme digne de ce nom. Pourquoi ne reconnaît-il pas le bien qui lui a été ainsi fait?

IV

POEME DES MARIÉS

Dieu, ôtez de ma pensée celle qui appartient à un autre: elle-même est captive, et moi, je suis captif à cause d'elle.

6 Celle qui me tient captif est captive d'un autre; mon sort l'a ainsi fait; je suis captif de deux personnes. Je le serai volontiers, si je vis, de l'une d'elles; mais je ne le serai jamais de l'autre que par force.

10 Celui qui prend la femme d'un autre pour maîtresse aura plus souvent de la peine que du plaisir: les rencontres seront rares et accompagnées de crainte; quand on n'y pensera guère, il pourra tout d'un coup arriver malheur.

Aimer la femme d'un autre, c'est grande folie; pour un plaisir, on aura beaucoup de tourments: la voir de mes yeux sans pouvoir lui parler, voilà ce qui m'est pénible; quand elle est couchée avec son mari, il n'y a pour moi que du vent.

15 Ce n'est qu'avec péril que je puis aller la trouver; et peut-être qu'alors elle ne sera pas libre; même si elle l'est, elle aura peur; aussitôt elle repart. Lorsque j'ai d'elle le plus grand désir, un autre la fait coucher dans ses bras.

Si j'en arrive à semer de la graine en ce champ, bien que
20 la paille et le grain soient à moi, je ne pourrai avoir ni l'un ni l'autre; travail payé d'ingratitude, gain perdu; mon bien légitime reste pour un autre. Plus tard, mon fils, peut-être, épousera ma fille.

25 L'amour, personne ne veut le partager; les autres, je ne sais, mais moi, je commets un péché: de la voir avec son mari, je souffre tellement, tellement! Eux, ils ont du plaisir, moi, je suis dans la peine; la rage, alors, me tient.

Je ne pourrai jamais dire du mal des jaloux; je ne voudrais
30 pas que personne touchât celle que j'aimais. J'ai été quelque part amoureux de la femme d'un autre; jaloux de son mari, je faillis céder au désespoir.

L'amour ne se laisse gouverner par aucune idée sensée; sou-
35 vent il se porte sur ce qui le mérite peu; il peut plus malignement que le vin enivrer quelqu'un; il a vite fait d'attacher celui qu'il saisit, il tarde à le lâcher.

L'amour est aveugle et ne connaît pas le droit; il croit qu'il
40 n'existe rien en dehors de l'être aimé; il peut plus malignement que le feu brûler l'homme; la mer ne peut éteindre qui s'inflamme ainsi.

V

CELUI QUI EST AMOUREUX EN SECRET

Une belle et gentille dame m'a volé mon cœur. Quand je pense
à elle, je ne puis rien avaler. Je voudrais qu'elle m'aimât comme je l'aime; incapable d'oser, je crains de l'offenser.

5 Puissé-je avoir un miroir qui fût doué d'une telle propriété que je pusse y faire voir en secret ma pensée à ma belle et y voir moi aussi la sienne à mon égard, de façon à ne jamais commettre de faute envers elle!

C'est pour me faire cruellement souffrir qu'elle est née si
10 belle. La nuit, le jour, elle me fait souffrir cruellement. Si je la
rencontre, j'ai le coeur saisi; je n'ose même pas lui dire mes
souffrances.

Si elle savait ma pensée, elle m'aimerait sans doute: si j'étais
15 roi, elle serait reine; si elle y consentait, nous serions l'un avec
l'autre; ses enfants et les miens seraient absolument frères.

Si je lui disais ce qu'éprouve mon coeur et qu'ensuite elle
me répondît avec rudesse, mieux qu'un dard ses paroles perce-
20 raient mon coeur; sans nul doute, je tomberais sur place, rai-
de mort.

L'étoile du berger l'emporte sur les autres; telle est parmi
les femmes celle qui me fait souffrir. Elle est si belle et si
gentille que cela me rend fou. Il est né dans la chance, celui
qui couche dans ses bras.

25 De même que ma pensée s'est dirigée droit vers elle, que
Dieu amène aussi la sienne vers moi! Que ma souffrance pénètre
au plus profond de son coeur, pour qu'elle veuille bien faire
ce que je désire!

VI

LE SEPARATION DES AMOUREUX

Si je pouvais me séparer d'elle, rien ne vaudrait cela. Je n'ai
pourtant personne à qui je tiens autant.

J'ai voué à une femme un amour tout à fait excessif; mon
5 âme et mon coeur se sont liés à elle; sa belle image est sans
cesse dans mes yeux; quand je pense à elle, mon coeur se fend.

J'ai pour elle un si grand amour que je ne me lasserais pas
d'être avec elle; la séparation est ce qui me dessèche; jusqu'à
10 ce que je la revoie, c'est toujours de la tristesse.

"Ah! mon amour, comme vous me faites souffrir! De ne pou-
voir vous joindre, je me consume en mon coeur. C'est pour me
faire cruellement souffrir, à coup sûr, que vous êtes née. Toutes
souffrances seraient bonnes si vous vous souveniez.

15 "Je voudrais une nuit pour parler avec vous, à condition qu'elle durât un mois plein, afin d'avoir tout loisir pour vous conter mes tourments et rester avec vous sans aucune crainte.

20 "Maintenant j'éprouve la parole de ceux qui savent: "Il ne faut pas laisser ce que l'on tient en mains." Ah! si je pouvais faire revenir le temps passé, je suis sûr que maintenant je n'aurais pas le souci que j'ai."

25 —"Dans ce temps-là, je souffrais, moi, à cause de vous, tandis que maintenant, par votre faute, j'ai changé moi aussi. Ne vous chagrinez pas; vous aurez des maîtresses; mais il serait temps de vous assagir vous aussi."

30 —"Vous le savez, j'ai ma part de souffrances, moi aussi, et du changement qui s'est fait en vous je ne suis en rien responsable. C'est pour m'infliger des peines cruelles que je m'épris de vous; je souffrirai pour jamais à cause de vous."

VII

L'AMOUREUX JALOUX

"Il est dur d'être toujours dans la peine, mon amour. Dois-je toujours souffrir à cause de vous?"

5 J'ai eu une maîtresse merveilleusement gentille; quand j'étais avec elle, je ne manquais de rien. Jamais je ne pourrais aimer personne autant qu'elle; j'ai maintenant le désir d'elle; je ne puis mourir, et je ne vis pas.

10 Quelqu'un m'a changé ma maîtresse. Je ne sais pas ce qu'il y a, mais elle a une tout autre attitude; depuis longtemps, elle ne veut plus me parler comme elle en avait coutume. Il faut que je lui demande ce qui l'a rendue si hautaine.

Il faut que je m'entretienne en secret avec elle. Alors, pour toujours, ennemis ou réconciliés! Si elle ne se montre pas bonne pour moi, il faut que je boive; je me suffis à moi-même pour cela.

15 "Mon amour, qui y a-t-il eu entre nous deux? Vous n'êtes plus la même, et depuis bien longtemps. Jamais de ma vie je

n'ai manqué à mes devoirs envers vous. Ayons une fois tous deux quelque part un entretien secret."

20 Nulle part je ne vois personne d'aussi fou que moi. Celle pour qui je souffre n'a souci de moi; si j'étais sage, je me passerais aussi d'elle. Pourtant je ne pourrai jamais me résoudre à la laisser.

25 Bonnes gens, mon coeur est toujours en larmes, car je crains d'avoir perdu ma mignonne aimée. La nuit, les soupçons que j'ai sur elle m'empêchent de dormir: je la soupçonne fort de me couvrir de cornes.

30 Dieu, ôtez ma maîtresse de ma pensée et son image de mes yeux. Elle ne se conduit pas bien loyalement envers moi; moi aussi, je me passerai d'elle maintenant; la crèche a été souillée; je n'ai pas besoin d'elle; si je veux, j'aurai dès maintenant de nouvelles amours.

VIII

LA DEMANDE DU BAISER

Dieu vous garde, Madame! Maintenant nous sommes égaux: si j'étais roi, vous seriez reine. Donnez-moi, je vous prie, un baiser, de bonne grâce! Les souffrances que vous me causez le méritent.

5 —Ah! va-t'en! écarte-toi. Pour qui me prends-tu? Pour quel-qu'un de ton espèce? Tu crois que je ne l'ai pas vu? Ne me dis pas à moi de ces vilaines paroles; va les dire à d'autres: je ne suis pas ce que tu crois.

10 —Si vous étiez une méchante femme, je ne tiendrais pas compte de vos paroles. Mais comme vous êtes celle que vous êtes, vous me causez de la peine. A mon avis, je n'ai rien dit de déshonnête. Pour un baiser que vous me donneriez, vous ne seriez pas déshonorée.

15 —Ton baiser, je le sais, a envie d'autre chose. —Madame, vous devinez les choses sans que je les dise. —Laisse-moi donc tranquille avec ce genre de propos. —Puisque vous êtes si mauvaise, j'agirai autrement.

De ma vie, je ne vous laisserai donc. Vous ferez ici même ce que je veux en ce moment. — Je crois vraiment que tu ne plaisantes pas. Cet homme, maintenant, va me couvrir ici de déshonneur? Quels cris puis-je pousser? — Taisez-vous donc un instant.

Tralalala! Beaucoup de baisers! Laissons le reste. Madame, une autre fois parlez plus aimablement.

IX

LA REQUETE D'AMOUR

Béni soit la fortune! Ah! l'heureuse rencontre! J'ai maintenant devant mes yeux ce que je désirais.

Mon aimée chérie, faites-moi justice: remettez-moi ce que vous m'avez pris, ou donnez m'en compensation.

— Je ne détiens, que je sache, rien qui vous appartienne. Me voilà prise de peur, sans savoir pourquoi.

— N'ayez pas peur; vous ne courrez aucun danger: dans notre procès, il n'y aura d'autres juges que vous.

— Je n'ai rien fait de mal pour courir un danger, rien d'où il suive que je doive avoir un procès.

— Eh bien, mon aimée, je vous dis la vérité: j'ai été volé, et j'entends jouir de mon bien.

— Ce n'est pas moi la voleuse, moi qui ai failli être volée. Alors, je vous en prie, qu'on ne diffame pas une innocente!

— Pour moi, vous êtes une voleuse; vous êtes même une grande voleuse: vous emportez avec vous la chose dont j'avais le plus besoin.

— Je ne suis pas savante; parlez clairement si vous voulez qu'on vous comprenne.

— Ce que l'homme aime le plus, et aussi ce qui vaut le mieux pour lui, c'est le calme du coeur et le bon sommeil de son être.

Maintenant, plus de sommeil; en mon coeur, point de calme: j'ai perdu ces deux biens, mon amour, à cause de vous.

Si vous réfléchissez bien, j'ai été cruellement volé. Vous qui avez une grande dette, soyez, je vous prie, bonne pour moi.

25 —Si vous les avez perdus, pourquoi m'en faites-vous grief? D'aucun endroit que je sache ils ne sont venus chez moi.

—Maintenant, depuis qu'un jour où vous étiez pensive, je suis devenu si amoureux de vous, je souffre.

30 —Il est aisé de parler ainsi; vous savez vous égayer comme un fou; ces souffrances dont vous parlez doivent être sans doute grandes!

—Elles sont si grandes que je ne pourrais les dire. Si vous saviez la vérité, vous auriez pitié de moi.

—Si vous souffrez beaucoup, il y a assez de médecins. Vous guérirez bientôt: votre corps est intact.

35 —Si j'étais blessé dans mon corps, il y a des médecins dans le pays. Mon mal, vous seule au monde pourriez le guérir.

Votre beauté et votre grâce m'ont blessé plus cruellement qu'un dard acéré.

40 Vous m'avez blessé au coeur et fait prisonnier. Donnez-moi votre amour; ce que j'ai est à vous.

En songe et en votre présence, je souffre à cause de vous. Dites-moi une bonne parole, je vous prie, pour empêcher que je meure à l'instant.

Que voulez-vous que je dise là-dessus? D'autres comme moi, vous en avez suffisamment dans le pays.

45 —Je vous aime tellement plus que toutes les autres, que je laisserais tout au monde pour l'amour de vous.

Si je pouvais dire ce qui est! J'ai beaucoup de peine. Ayons tous deux un entretien secret, je vous prie, mon aimée.

X

LA DISPUTE DES AMOUREUX

Laissez-moi approcher, cher amour : il serait dommage que nous nous séparions maintenant.

— Mon amour, je vous en prie, séparons-nous, car les gens ont commencé à nous regarder d'un mauvais oeil. Arrêtons-nous
5 avant qu'on nous fasse honte, pour ne pas devenir la risée des gens.

— Ah! mon amour, pour moi quelle détresse! Jamais je ne me laisserais d'être avec vous; quand on est plein de vie, la
10 séparation est cruelle. Vous voulez me quitter si tôt?

— Moi aussi, assurément, je vous aime; ce n'est pas faute d'amour que je vous quitte; mais la crainte de Dieu m'a saisie: nous avons commis trop de péchés.

— Mon amour, nous sommes encore jeunes; nous avons le temps de penser à Dieu; il faut que nous restions encore ensemble; c'est dommage de nous séparer maintenant.

— Si nous devons mourir dans ce péché, mon âme serait damnée. Ne vous leurrez plus à mon égard; ne m'imposez pas d'épreuves.

— J'ai une conviction dans l'esprit; la voici: c'est que, comme
25 je vous aime, Dieu aussi agréé la chose, et que, par suite, il ne peut pas nous en vouloir.

— Cessez de me flatter ainsi. Vous me rendez comme folle.
30 Je vous en prie, laissez-moi; vous ne voyez pas bien ma pensée.

— Comment me tenez-vous pareil langage? Vous montrez toujours une obstination farouche. Vous m'avez d'abord ravi mon cœur, puis vous avez fait mon corps prisonnier.

— Cessez de me répondre ainsi; je voudrais que vous vous arrêtiez. Si, chez nous, ils nous aperçoivent, nous sommes tous
35 deux à jamais perdus.

—Est-ce que les gens sont toujours à nous observer? Moi, je
40 viens vous trouver en secret; vous seule pouvez savoir quels sont
vos moments de loisir; ne mettez pas de mauvaise grâce à venir
me trouver.

—Le pot qui circule se casse: vous allez me combler de
45 honte. Je vous en prie, laissez-moi: de moi, vous ne pouvez
avoir aucun plaisir.

—Cher amour, je vous dis la vérité: en vous réside ma vie;
50 j'aime mieux vous voir que d'avoir à moi tout le pays.

—Cessez de me flatter ainsi; je voudrais que vous vous tai-
siez; il serait temps de penser à Dieu; prenez-en d'autres;
laissez-moi.

—Vous voilà prise de la crainte de Dieu? Vous voulez ainsi
55 m'éconduire? Avant que je parte d'ici, il faut que vous accom-
plissiez ma volonté.

—Vous voulez, maintenant, me prendre ici de force? Cette
60 fois-ci, laissez-moi. Une autre fois, je viendrai à vous; vous
pourrez alors faire ce que vous voudrez.

—Un vieux proverbe dit que celui qui laisse ce qu'il a en
65 mains ne l'aura plus lorsqu'il le voudra. Arrière les paroles!
Passons à l'acte!

—Maintenant, vous avez fait ce que vous voulez; vous m'avez
infligé l'infamie. Je maudis mon sort de m'avoir fait venir
70 aujourd'hui à vous.

—Mon amour, je vous en prie, ne vous désespérez pas. Tour-
nez-vous par ici, face à moi: vous aurez en moi un ami; je
vaudrai bien un mauvais mari.

XI

FAITES-MOI LE PLAISIR DE VOUS EN ALLER AU DIABLE

Nous faut-il maintenant de nouvelles conquêtes, de grandes
invitations une fois la noce passée? Vous n'êtes pas si grande
dame! J'aurais vite fait de dire ce que vous méritez.

XII

LE MEPRIS DE LA CRUELLE

Mes yeux ont élu une belle et gentille dame. Dans tout le pays, en toute chose, elle est sans égale. Je la suppliai de me dire la vérité: s'il y aurait moyen pour moi d'être dans ses bonnes grâces.

5 Elle m'a répondu sans atermoiements: "C'est avec courtoisie que je vous aime, soyez-en bien sûr; vous n'aurez pas en moi autre chose, je vous préviens; bien que je sois une jeune folle, vous ne m'aurez pas pour cela.

10 —Bien que vous soyez jeune, vous êtes intelligente. Sentez, je vous en prie, la peine que vous me causez. Prenez-moi pour être à vous, si vous voulez que je vive; si je meurs à cause de vous, vous en aurez lourde charge.

15 —Faire plaisir en perdant son honneur, c'est mal. Il ne vous est pas permis de me parler ainsi. C'est une honte de faire le mal, vous le savez. Je suis folle, et vous savant; je ne vous écouterai pas.

20 —Si vous voulez l'être vous-même, je serai discret: nul ne saura l'amour qui nous lie. Donnez-moi, je vous prie, la permission de vous parler en secret: à me parler, il ne peut y avoir de mal.

—Quand on fait le mal, les gens ne tardent pas à le savoir. Ma mauvaise conduite ferait le déshonneur des miens. Vous et moi, nous ne pourrions être bien ensemble. Taisez-vous, allez-vous-en; cela vaudra mieux.

25 —Par cette parole vous m'avez fendu le cœur. La peine que vous me causez est si grande! Si vous ne me consolez vous-même à l'instant même, mon âme, sans faute, sortira de mon corps et s'en ira.

30 —Il est fort pénible de voir son âme s'en aller hors de son corps; malgré les peines que vous avez en ce moment, la vôtre

restera. Cessez de me tenir ces vains propos; vous n'en serez pas plus avancé, croyez-moi donc.

35 —Si je suis mal avec vous, comment vivrais-je? Mon coeur et mon âme sont avec vous; sans coeur et sans âme on ne saurait exister. Vous et moi, nous pourrions être bien l'un avec l'autre.

40 —Monsieur, vraiment, tu m'importunes fort. Je voudrais, par ma foi! que tu te taises. Apprends en quelques mots, si tu y tiens, la vérité: ce n'est pas à toi, pour sûr, que je me destine.

—Qu'il en serait ainsi, telle était bien ma crainte. Si la femme ne sait pas garder la mesure envers celui qui l'aime, c'en est fait de moi, d'abord, et ensuite de tous les amoureux. Si je vous aime, ne vous en offensez pas."

45 Y a-t-il jamais eu personne d'aussi malheureux que moi? Mon aimée ne m'aime pas, et je ne puis lui en vouloir. Je crois que je poursuis ce que je ne puis avoir. Pourquoi donc est-ce que j'aime celle qui ne m'aime pas?

50 Dieu, je t'en prie, change mon coeur, pour que j'éprouve la même indifférence qu'elle: mieux vaut, même par force, bien faire que mal faire. Moi aussi je laisserai celle qui ne m'aime pas.

55 Je ne mourrai pas faute de femmes; je ne donnerai certes pas cet exemple. Il faut, pour faire au mieux, que je renonce à toutes. En leur compagnie, impossible de m'amender, je ne puis que perdre mon âme. Une seule me ferait bientôt renier tout ce qui existe.

XIII

LA CHANSON DE MONSIEUR BERNARD DECHEPARE

Monsieur Bernard, si tu avais su ce que seraient les événements, tu aurais pu te passer d'aller en Béarn.

5 Quand une chose doit arriver, il n'y a pas moyen d'y échapper. Alors que je n'avais d'autre tort que de faire le bien, j'ai été injustement frappé, d'un endroit où je n'avais pas le droit

d'aller : on m'a calomnié auprès du Roi, alors que je suis certainement innocent.

Le Roi mon souverain m'ordonna d'aller immédiatement le trouver. J'avais ouï dire qu'il était fâché, mais je n'avais aucun tort. Je ne laissai pas mes ennemis donner libre cours à leur
10 malignité; j'y allai: étant innocent, je ne pris point la fuite.

Si je n'y étais pas allé, j'aurais été coupable: la calomnie dont j'étais l'objet aurait toujours reçu créance. Si j'avais été entendu en justice, je n'aurais pas tardé à sortir d'ici. Faute de cela, j'ai commencé à regretter d'être venu.

15 Il y a grande sagesse à s'amender grâce au mal des autres. Que tout homme qui a des ennemis soit averti par mon exemple! Qu'il s'assure qu'il a l'avantage; il vaut toujours mieux rejeter le mal loin de soi.

Je suis venu moi-même, malheureux que je suis, me livrer à
20 l'ennemi. Même mes bonnes actions, maintenant, sont toutes mauvaises; si je n'étais en son pouvoir, on m'aurait rendu justice; ferais-je des miracles, maintenant on me donne tort.

Nul ne peut se garder des faux témoignages: c'est par ce procédé que Dieu lui aussi fut condamné à mort. Comme nous
25 sommes des pécheurs, ne nous étonnons pas si nous sommes injustement accusés. Soyons patients, et que Dieu nous aide; il saura exercer lui-même sa vengeance sur celui qui chemine dans la malignité.

Dieu, vous savez juger selon la vérité; devant votre cour,
30 grand et petit sont égaux. On m'a traité avec grande malignité; qu'il leur soit pardonné, je vous en prie, et que je bénéficie de la vérité!

Dieu, gardez-moi du pouvoir de l'ennemi. Si je vois les miens
35 réjouis de mon malheur, que je les voie châtiés de votre main, pour éviter qu'ils rient de moi comme ils y comptent!

Dieu, j'ai commis contre vous des péchés. Veuillez, je vous prie, ne pas m'en punir ici. Envers le Roi, je n'ai point, que je sache, commis de faute pour laquelle je doive subir ici une
40 telle captivité.

Si c'est pour les fautes commises envers vous que vous voulez me punir et armer contre moi le Roi et tous les autres, je veux de bon coeur louer ce que vous faites et accomplir patiemment la peine que m'inflige mon ennemi, voulant souffrir ici pour
45 que mon âme soit sauvée. Ce qu'elles méritent, mes fautes, à vous seul de le voir.

Toutes les peines viennent de la volonté de Dieu, et c'est lui-même qui les autorise toutes pour le plus grand bien. Peut-être, si je n'étais dans cette situation, serais-je mort à l'heure
50 qu'il est. Mon ennemi, en croyant me perdre, a fait mon bien.

Quelques-uns d'entre eux sont morts; moi, je suis encore en vie. Comme je compte faire le bien après être sorti d'ici avec honneur, le bonheur, ainsi que le malheur, viendra lui aussi tout de suite. Celui qui n'a pas connu le malheur ne sait pas ce que c'est que le bonheur.

55 C'est en faisant le bien et en souffrant le mal que nous devons faire notre salut. Je n'avais point tâté de la souffrance et de la misère. Maintenant je le sais, Dieu ne veut pas me damner, du moment qu'il a pensé à moi pour me faire souffrir ici: le bon or a besoin d'être bien purifié dans le feu.

60 S'il ne me voulait pas pour sien, il ne m'aurait pas puni: un père a coutume de châtier l'enfant qu'il aime; le bon grain, avant d'être serré, a besoin d'être nettoyé. Dieu avec moi aussi a peut-être procédé de la sorte.

Monsieur Bernard, pense que, si cette prison est dure, l'enfer
65 doit être encore plus dur: ici, tu peux avoir, mais non eux là-bas, quelqu'un pour te consoler; la souffrance, ici, a bientôt fin, la leur jamais.

Tu ne souffres ici de rien, sauf du désir d'en sortir; ceux qui sont là-bas éprouvent continuellement dans le feu de grandes
70 souffrances, de grandes et terribles souffrances sans aucun répit. Penses-y et tu prendras patience.

Tu avais charge de châtier les autres; maintenant, sois châtié; quand tu penses à tes souffrances présentes, songe à celles de là-bas. Si celles d'ici pouvaient t'éviter celles de l'autre
75 monde, tu aurais bien employé ici ton temps.

Tu châtierais toi-même tout autre, s'il se trouvait dans ta situation; maintenant, donc, châtie-toi à ton tour, pour éviter qu'il ne t'arrive la même chose qu'au lumignon: après avoir éclairé les autres, il se consume.

80 Si l'on a envers toi commis une grande injustice, recommande toutes tes affaires à Dieu: il donnera à tous ce qu'ils méritent, aux malfaisants de grandes souffrances, aux patients la gloire.

85 Ne te damne pas par haine, en désirant qu'il arrive malheur au méchant. Tu fais à Dieu une grave injure: tu fais de lui un bourreau, de toi-même un juge.

90 En tant que tu juges ton ennemi, tu te condamnes; et en cela rien ne peut te servir d'excuse: montre-moi, n'importe où, qui est exempt de faute.

95 Dieu, j'ai en ce moment une grande préoccupation: les gens sont mis à mort dans la ville où je suis. Pour m'éviter de mourir en prison, moi qui suis innocent, donnez-moi, je vous prie, le moyen de sortir d'ici sain et sauf, afin que mon ennemi ne rie pas de moi par derrière: "Il était coupable; c'est pour cela qu'il a perdu la vie là-bas."

100 De même que la liberté est le plus grand des biens, de même la captivité est la souffrance la plus dure. Que personne, je vous prie, ne se laisse tromper comme moi, et qu'on ne se fie pas non plus à toute parole! Dieu, sauvegardez pour moi aussi le droit.

Ainsi soit-il!

XIV

CONTRE-PAS

Heuscara, sors au dehors.

5 Que le pays de Cize soit béni! Il a donné à l'heuscara le rang qu'il doit avoir.

Heuscara,
sors sur la place.

Les autres peuples croyaient qu'on ne pouvait pas l'écrire.
10 Maintenant l'expérience leur a prouvé qu'ils s'étaient trompés.

Heuscara,
sors dans le monde.

15 Parmi les langues, tu étais jadis tenu en piètre estime. Maintenant, au contraire, tu dois être honoré partout.

Heuscara,
va-t'en dans le monde entier.

20 Toutes les autres sont arrivées à leur apogée. Maintenant, il montera, lui, au-dessus de toutes les autres.

Heuscara!

25 Les Basques sont appréciés de tout le monde, bien qu'on ne connaisse pas l'heuscara. Tout le monde apprendra maintenant ce qu'est l'heuscara.

Heuscara!

30 Si tu es resté jusqu'à présent sans être imprimé, désormais tu iras par l'univers.

Heuscara!

35 Maintenant, on ne trouve aucune langue, ni le français ni d'autres, égale à l'heuscara.

40 Heuscara,
sors pour danser.

XV

SAUTERELLE

L'heuscara est sorti, allons donc tous danser.

O heuscara, loue le pays de Cize, parce que c'est de là que tu as reçu le rang que tu dois avoir. Toi qui étais auparavant

- 5 la dernière des langues, maintenant, au contraire, tu seras la première de toutes.

Les Basques, dans le monde entier, s'étaient fait apprécier; mais tous les autres se moquaient de leur langage, parce qu'on ne le trouvait dans aucun écrit. Maintenant ils apprendront que c'était une chose de qualité.

- 10 Que tous les hommes qui parlent l'heuscara lèvent la tête, car leur langage sera la fleur des langues! Princes et grands seigneurs le réclament tous, ils ont tous le désir de l'apprendre dans le cas où ils pourraient l'avoir par écrit.

- 15 Ce désir, l'enfant de Cize l'a accompli, ainsi que son ami qui est en ce moment à Bordeaux. Le premier imprimeur de l'heuscara, c'est lui: tout Basque est obligé à jamais envers lui.

Tralalalala, tralalalalère! L'heuscara est sorti, allons donc tous danser.

QV'VN PLVS PROSPERE SORT
SVIVE VN FAIBLE DEBVT!



Notas bilbaíno-vitorianas sobre la época de los Reyes Católicos

por

ANGEL DE APRAIZ

El artículo de don Javier de Ybarra en este BOLETIN de los Amigos, cuaderno 3 de 1951, sobre *Los Reyes Católicos en Vizcaya*, me ha dado a conocer y recordar datos que afianzan la hipótesis, que yo había fundado apenas más que sobre hallazgos artísticos pero que me parecían bastante seguros, acerca de haber sido la Casa del Cordón vitoriana la residencia de los Reyes Católicos durante su estancia en Vitoria en 1483. Esto me lo había indicado, al no consignar los historiadores dónde fué su hospedaje, el escudo que ostenta dicha casa que es el de los Reyes Católicos antes de la conquista de Granada, repitiéndose sus armas y emblemas en un salón o capilla interior; la costumbre acreditada por los hechos de que Enrique IV al posar en la torre de Aurgaste de Segura, de Guipúzcoa, hizo poner en ella sus armas, como también los Reyes Católicos y Carlos V concedieron el uso de las suyas a otros linajes vascos; la política de doña Isabel y don Fernando de distinguir y encumbrar a gentes de la burguesía, como los Salinas enlazados con dicha casa; y al saberse históricamente que en ella se hospedara en 1522 Adriano de Utrech cuando su designación como Papa, ocurriéndoseme también que otros restos de un águila que se ven en un grabado antiguo de la fachada de esa Casa del Cordón, pudieran significar haberse detenido en ella igualmente Carlos V cuando en 1524 juró los fueros en la Puente del Rey, que estaba allí próxima, pareciendo natural que fuese una casa misma la que sirviera de hospedería a esos grandes personajes, siendo para ello tan acomodada por el carácter y la riqueza de la misma.

De todo esto traté más minuciosamente en un estudio sobre *Las casas góticas de comercio llamadas "del Portalón" y "del Cordón"*

en Vitoria, publicado el año pasado en el "Boletín del Seminario de Estudios de Arte y Arqueología de la Universidad de Valladolid" correspondiente a 1950. En ese trabajo otra de mis finalidades principales era la de mostrar que un signo misterioso que hay bajo el escudo de la Casa del Cordón y que había sido interpretado como marca de alarife, signo franciscano o algo no descifrado, era sencillamente la marca comercial de aquella casa, análoga a otras del Consulado de Bilbao que había publicado don Teófilo Guiard y a las de una capilla de aquella iglesia de Santiago, como a las que me había parecido entrever sobre los capiteles góticos de los cuatro primeros pilares centrales al entrar en la Basílica de Begonia, y que leo después han sido reconocidos como tales marcas por escritores bilbaínos. Especialmente me había fijado yo en las semejanzas y diferencias de la marca de comercio vitoriana, que debía de pertenecer al dueño de la casa, Juan Sáez de Bilbao, con la lauda de Pero López de Vitoria, hoy en el Museo Arqueológico de Bilbao, y publicada, comentándola, por el señor Guiard en el "Boletín de la Comisión de Monumentos de Vizcaya" en 1912. Las diferencias respondían al nombre diferente de cada comerciante, pues las letras del mismo solían intervenir en la composición de su marca; pero las semejanzas a veces se daban en marcas de comerciantes de la misma familia. Y según se consignaba en ese trabajo mío, Juan Sáez de Bilbao estaba emparentado con Pero López de Vitoria, puesto que la mujer de éste era doña Mari Sanches de Salinas y los Salinas descendían de los Martínez de Buendía, uno de los cuales, Juan, "degolló y mató" en la Casa del Cordón a su esposa, Teresa Sáez de Bilbao, en 1480; y aunque este final de una relación familiar (no tan extraño en el siglo XV) a nosotros nos cause espanto, es posible que también esa relación ofreciera otros aspectos más armoniosos.

Pero López de Vitoria, según nota del señor Orovio que transcribe Guiard en su citado artículo del "Boletín de la Comisión de Monumentos de Vizcaya", era descendiente de noble familia alavesa y nacido en Vitoria de Martín López de Lecea y doña María de Arraiza, pasando, el primero de su linaje, a Bilbao donde se le dió el cognomen de Vitoria "por su oriundez acaso". Es el caso mismo de Fray Francisco de Vitoria en Burgos y quizá el del músico Victoria de Avila, como el del arquitecto Juan de Alava en Salamanca y el de tantos hombres de aquella época, en que están muy poco fijados los apellidos y se les da y aceptan el de lugar de su nacimiento u origen, respecto al que ofrecen muchas veces pruebas claras de su afección. Notemos también que los comerciantes mencionados no usan el *don* y en cambio sus mujeres sí el *doña*, acaso por costumbre tradicional y de acuerdo con los caracteres masculino y fe-

menino en nuestro País. Pero López de Vitoria fué principal actor en la historia de Bilbao, presidiendo como Alcalde de la Villa, en 1483, la Junta que se celebró en la iglesia de Santiago para terminar con los bandos, que eran causa de disturbios; y más tarde, en nombre de la Villa y de sus mercaderes, hizo una concordia con los del Consulado y Universidad de Burgos sobre la negociación comercial en ambas plazas; como en 1486 figura un López de Vitoria en la relación de capitanes y naves estantes en la Exclusa, y otro Diego de Vitoria con marca de comercio relacionada con la de Pero, aparece como cónsul "de la nación de Vizcaya" en las actas de donación del solar sobre el que se edificó la Casa de Vizcaya en Brujas. La esposa de Pero era, según hemos visto y consta en el testamento de ambos cónyuges en 1491 y en su lauda sepulcral, doña Mari Sanches de Salinas: los tres hijos de ese matrimonio enlazaron con linajes bilbaínos distinguidos. Los Salinas, dice Guiard que según Lope García de Salazar "se hicieron de mercaderes", constando que en 1443 se hallaba en Brujas con su nao el Maestre Juan de Salinas en el convenio entre los mareantes "de la costa de Vizcaya" y los de la Hansa teutónica, como en épocas sucesivas se repite mucho este apellido de negociantes en Bilbao y mercaderes de la Universidad de Burgos. En Vitoria los documentos señalan la descendencia de los Salinas y los Gámiz, de María y Sancha Martínez de Buendía, hermanas de Juan, el matador de su esposa Teresa Sáez de Bilbao, que era hermana a su vez de Juan, dueño de la Casa del Cordón y a quien también mataron alevosamente en 1493. Y esos mismos documentos y los palacios blasonados y las sepulturas, nos hablan también en Vitoria de los Salinas, que desempeñaron después altos cargos con los Reyes Católicos, con el Emperador Fernando Rey de Romanos y con Carlos V.

El entronque de los Salinas de Bilbao con los de Vitoria no lo conocemos, pero sí el que debían de dedicarse los vitorianos al mismo negocio que conocemos de los bilbaínos, o sea, el comercio con Flandes. Este consistía especialmente en la exportación de las lanas, que se concentraban en Burgos y pasaban después por la Aduana de Agreda cuando iban a Francia, y por la Aduana de Vitoria cuando iban a embarcar a los puertos del Cantábrico; en retorno solían venir de Flandes artistas y obras de arte. A tal comercio y a sus sacas se aplicaban las marcas que hemos indicado, semejantes en los Bilbao de Vitoria y en los Vitoria de Bilbao, cuyos apellidos sabemos que se enlazaban.

Pues bien, si en el artículo del señor Ybarra aparecen tan claros los detalles de la estancia de la Reina Católica en 1483 en Bilbao, a donde fué desde Vitoria para jurar los fueros de Vizcaya, y los juró

el 5 de septiembre ante el Alcalde entonces de la Villa, Pedro López de Vitoria, pasando luego el 8 a jurar también en Portugalete, como el 16 en Larrabezua, el 17 en Guernica, como también parece que el 18 en Bermeo, donde recibió cartas don Fernando, entrando el 19 a Durango y desde Durango, por Ochandiano y Villarreal, a Vitoria, donde volvió a entrar el 22, esta intercomunicación vitoriano-bilbaína confirma mis tesis del artículo mencionado sobre tales relaciones que me reveló la marca comercial de la Casa del Cordón de Vitoria. Y el que Pero o Pedro López de Vitoria, casado con doña Mari Sanchez de Salinas, pariente sin duda de los Sáez de Bilbao, dueños de la referida Casa del Cordón, se relacionase tanto con la Reina presidiendo en aquel mismo año la Junta de la iglesia de Santiago para acabar con las diferencias entre los banderizos (como se acabaron con las ordenanzas que a consecuencia de ello redactó el Consejero Chinchilla llegando con tal fin a Bilbao en noviembre del mismo año 1483), afianza mi hipótesis de que fuese la sede en Vitoria de la Reina, a donde vino a reunirse con ella don Fernando, dicha Casa del Cordón, en la que el escudo de esos años y el constar como hospedería de otros grandes personajes también lo atestiguan.

Esa Casa del Cordón, y con carácter más popular la del Portalón, de la misma época, deben conservarse con arreglo al alerta que di en mi mencionado artículo, especialmente respecto a la última por su inminente ruina, y después del cual parece que ya se ha iniciado en ella el hundimiento que yo anunciaba. El Ayuntamiento de Vitoria ha adoptado medidas respecto a ello, pero hace falta que sean tan enérgicas y resolutivas como lo exige el caso. Que consiste en salvaguardar el resto más típico que queda del carácter medieval de Vitoria.

Era éste muy especialmente el comercial, como centro distribuidor de las mercancías que iban a los puertos del Cantábrico, sobre todo seguramente a Bilbao, con cuya Villa hallamos en estas notas tanta relación. Y aunque en ella encontramos indicios de partir algunas iniciativas de Vitoria, no pretendemos por esto convencer a los Amigos de que, según dijera un tan inteligente como simpático ingeniero, claro que vitoriano, al hablarse ante él por extraños de las respectivas condiciones de ambos pueblos: "¡Sí, Bilbao es el barrio industrial de Vitoria!"; lo que no le ha impedido dirigir hoy con entusiasmo y acierto una de las más fuertes empresas industriales bilbaínas. Mi idea es, dejando aparte bromas que la grandeza actual de Bilbao haría anacrónicas, confirmar con la verdad de la Historia, revelada en éste caso por el Arte, la hermandad en la vida vasca, dentro de la cual cada parte ha desempeñado y debe seguir desempeñando el papel que en cada momento le corresponde.

TOPONIMIA VASCA

EXPLORACIONES INDUSTRIALES

por

PEDRO DE ZABALA

Adar (L-ainhoa), "filón, vena de minas".

Agorrola (G) "ferrería que situada, en general, en puntos elevados, trabajaba sin la fuerza del agua" (v. Thalamás Labandibar, "Aspectos de la vida profesional vasca", pág. 143).

Aize-eihera (BN, S) "molino de viento".

Aize-eilea (BN-Hazparren) id., id.

Aize-errotá (B, G, L-Senpere) id., id. En San Sebastián (G) y Gerrika (B) hay términos llamados así.

Aize-ihara (L) id., id.

Aize-igara, haize-igara (L) id., id.

Andapara (B-Arratia-Ubidea) "cauce del molino, saetín".

Antapara (B-Orozko-Txorierrí, G-Etxarri-Aranaz) id., id.

Antapera (BN-Ezpeleta) id., id.

Antepara (B) id., id.; *Anteparaluzeta*, barrio de Otxandiano (B); *Antepara*, apellido de Aramayona del año 1603 (Riev-XVI-223).

Aroztegi; 1.^a acepción: (B, G) "carpintería" y, más propiamente, "ebanistería"; 2.^a: (AN-Baztan-Larraun, BN-Saraitzu, R, S) "herrería" y, también, "herradero". *Aroça* es, según se deduce de una escritura de 1575 exhumada por don Angel Rodríguez, Jefe de Ferrería, que tiene a su servicio los correspondientes oficiales: fundidores, tirador y aprestador.

Haroztegi (L) "fragua".

Arrauke (G-Ormaiztegi) "calero" (E. Esnalea, 1921-10).

Hardi (Oihenart) "cantera".

Harregi (S) id.

Arrigune (R) id.

Arriobi (B) id.

Arritune (B) id. Es el nombre aplicado a una cantera de Lujua (B).

Arrobi (BN-Saraitzu, G) id.: *Arrobiondo*, caserío “al pie de una cantera” en Arriola (Deba); *Arrobixulo*, “cantera” de Astigarraga (Donostia). Dice Asin Palacios que el nombre *Arrobi* de un término de Nabarra, que no señala, es topónimo árabe que en esta lengua significa “el (campo) del cuartel” (?).

Arroi (AN-Baztan) “cantera”.

Arrubi, id. (*Arrubieta*, monte comunal de Azazeta, A).

Auspagindegi, “taller en que se fabrican fuelles”. Es el nombre de un término de Aizarnazabal (G).

Azenai (AN-Oyarzun) “aceña, rodezno”, rueda hidráulica con paletas curvas y eje vertical. (E. Esnalea-1921-10).

Bea, “mina”, alteración de *mea*: *Urrebeaga*, lugar de Legazpia (G) donde, según los naturales, existe, o ha existido, una “mina de oro” (?).

Bia, “mina”, variante de *mia*: *Biatza*, “paraje minero”; *Urrabiatza* o *Urramiatza*, monte de la sierra de Aloña, donde se creía que había mineral de oro (?).

Bixika (L) “cantera”.

Boli, “molino”: *Bolialde*, caseríos de Forua (B); *Boliaran*, término de Manurga (Zigoitia, A).

Bolin, id.: *Bolinaga*, nombre de dos caseríos de Aretxabaleta (G); *Bolinbide*, término de Barrundia (A); *Bolinburu*, id. de Letona (Zigoitia, A); *Bolingoa*, caserío de Eibar; *Bolinbide*, término de Oreitia (A); *Bolinoste*, id. de Barrundia (id.); *Bolintxo*, caserío-molino de Bergara; *Bolinzar*, términos de Letona y Zestafe (Zigoitia, A); *Bolinate*, molino de Mondragón.

Boliño, id.: *Boliñokoa*, caserío de Araotz (Oñate).

Bolo, id., variante de *molo* (*Bolobideburu*, heredad de Apodoka, A).

Bolon, id., variante de *molon* (*Bolonbitarte*, término de Manurga, A; *Bolonburu*, barrio de Larrabezua, B).

Bolu, id.: *Bolu*, molino de Mungia, B; *Bolue*, caserío-molino de Erandio, id.; *Bolubarri*, *Arbolu* y *Goenbolu*, caseríos de Bergara; *Agarrrebolu*, arroyo afluente del río Deba; *Boluet*, localidad de Bizcaya; *Boluzarreta*, caserío de Algorta (Getxo).

Bolun, id. (*Bolunburu*, barrio de Larrabezua, B; *Bolunbide*, término de Matauko, A; *Bolunzulo*, molino de Kortezubi, B).

Borin, id., variante de *bolin*. (*Borinibar*, nombre con el que aparece en el “Catálogo de la Reja de San Millán” el pueblo de *Bolinbar*, A; *Boringain*, término de Ullibarri-Arratzua, A; *Borinzar*, término de Aperregi, A).

Burdinola (L) “herrería, fábrica de hierro”.

Burdunolha (S) id., id.

Burntola (G) id., id.

Dolada (B-Markina) “lagar” (variante de *dolara*).

Dolara (B, G) id. (*Dolara*, apellido; *Dolarakobasoa*, helechal de Bergara; *Dolarakoa*, caserío de Mondragón; *Dolaraga*, apellido).

Dolhara (Haraneder) id. (*Dolharanditz*, casa de Askain, L).

Dolare (AN-Baztan-Oyarzun, L) id. (*Dolarea*, casa de Erratzu, N; *Dolareta*, términos de Sada, Olejua y Abaigar, N).

Dolhare (Haraneder) id.

Dollara (B-Txorierri) id.

Dorla, metátesis de *dolara*. “En Gatzaga (G) llaman así a los depósitos en que se hace la sal y *Dorleta* al lugar en que se hallan enclavados estos depósitos.”

Dupategi (BN. L.) “bodega” (de *dupa*, “tonel grande”).

Ede (AN-Baztán) “pozo de curtidor”.

Egira (metátesis de *igera*) “molino”. (*Egira*, “molino” de Izaltzu, N; *Egirazarralde*, “antiguo molino” de Otxagabia, id).

Egurrola (Van Eys) “taller de carpintería”.

Eyara, “molino”. (*Eyarde*, apellido de Elgóibar).

Eihara (BN) id. (*Eihara*, *Eiharalar*, *Eiharabide*, apellidos).

Eihera (L. S.) id.: *Eiheraberdí*, *Eiherabide*, *Eiheraburu*, *Eiheralde*, *Eiheramundi*, *Eiheramuno*, apellidos de Sara, L. *Eiheralarre*, localidad de Benabarra; *eiheranaza* (S) “saetín de un molino”; *aize-eihera* (BN. S) “molino de viento”.

Errementaldegi (Axular) “herrería”.

Errota, “molino” (*Errotalanda*, *Errotalde*, *Errotamendi*, *Errotaberri*, *Errotazar*, *Errotaran*, *Errotabizkar*, *Errotaurre*...).

Estolda (B-Markina-Bedia) “alcantarilla, caño en que se vierte y se le da salida a la escoria de hierro en las ferrerías”.

Eungintza, “lencería” (de *eun* “lienzo”) en B y G.

Euntegi (B. BN-Saraitzu) “taller de tejedor”.

Ehundegi (BN.), id., id. (de *ehun* “lienzo”).

Ehuntegi (S) id., id.

Ezkogintza (BN, G, L, S.) “cerería” (de *ezko*, “cera”).

Gabiola, “ferrería que utilizaba el agua como fuerza motriz”. Sinónimo de *zearrola* (v. Thalamás Labandibar, “Aspectos de la vida profesional vasca”, pág. 143). *Gabiola* proviene de *gabi* (AN, B, G.) “martinete o mazo grande de herrería”. (*Gabiola*, ferrería de Elgóibar).

Gaztoi (S) “almacén de sal”.

Gesulabe, “horno de cal”. *Gesu* es variante de *gisu*, “cal”. (*Gesulabe* o *Jesulabe*, término de Mañaria, B.).

Gisulabe, id., id. en BN. *Gisu* y sus variantes provienen de la voz latina *gypsum* (Riev-XXIV-337).

Gorla, corrupción de *Agorrola*. (*Gorla*, caserío de Antzuola, G.).

Guare, metátesis de *Ugare*, “molino”. (*Guarea*, término de Okaritz (A.).

Ia, reducción de *igara*, “molino”. (*Iaberri* o *Igaberri*, “caserío-molino” de Zumárraga; *Iaga*, “molino” de Galdakano, B. llamado también *Iturrikoerrotea*).

Iha, reducción de *ihara*, “molino”. (*Ihagarai*, apellido).

Ihara (BN, L-Ainhoa) “molino”: *Iharalarrezaharrea*, casa de Sara, L. *Iharaxka* (BN) “pequeño molino”. *Aize-ihara* (L) “molino de viento”. *Iharasarri*, apellido.

Iera, variante sincopada de *igera*, “molino”: *Iera* (Yera), *Ierabide* (Yerabide), apellidos.

Iga, contracción de *igara*, “molino”. (*Igaberri* o *Iaberri*, nombre de un “caserío-molino” de Zumárraga).

Igara (AN, L.) “molino”. (*Igara*, caserío de Donostia. *Igaraburu*, id. *Igaraberri*, molino de Azkoitia. *Igaralde*, caseríos de Legazpia y Azpeitia. *Igarate*, término de Placencia. *Haize-igara*, en L, “molino de viento”). Probablemente, las denominaciones *igara*, *igera* y sus variantes corresponden a lo que en castellano llaman “aceña”, esto es, “molino harinero de agua situado dentro del cauce de un río”, puesto que, literalmente, *ig+ -ara*, *ig+ -era*, etc., significan “cara al agua”, “frente al agua...”.

Igeltsube (Duvoisin) “horno de yeso”, (de *igeltzu*, *igeltzu*, (B, G, L.) “yeso”).

Igera, “molino”. (*Igerabide*, nombre de dos caseríos de Baliarrain, G. *Igerain*, caserío de Zarauz, G. *Igerarte*, heredad de Letona, A. *Igerapide*, terreno de Zizurkil, G).

Ilagindegi (Duvoisin) “taller de batanero” (de *ilagin* (BN-Saraitzu, R.) “batanero, lanero”. Recuérdese que una de las acepciones que tienen los sufijos *-degi* y *-legi* es la de “taller”).

Integi (R-Uztarrotz) “taller”.

Irazkegi (BN-Saraitzu, R-Uztarrotz) “taller de tejedor”. Proviene de *irazkitu* (BN, L-Senpere, R. S.) “urdir el lienzo en el telar”.

Irundegi (AN. BN. G. L.) “hilandería” (de *irun*, “hilar”) El Diccionario de Azkue, probablemente por errata, dice “tejeduría”.

Jesulabe, “horno de cal” (variante de *gesulabe*): *Jesulabe* o *Gesulabe*, término de Mañaria, B.

Kabana (B-Lekeitio) “fábrica de escabeche”.

Karabi (B, G) “calera, horno donde se calcina la piedra caliza”. Es variante de *Karobi*. (*Karabi*, heredad de Murua, A. *Karabietabaso*, término de Murelaga, B. *Karabiondo*, campa junto a una calera de Arakaldo, id. *Karabitroka*, barranco de Galdakano, id. *Karabizar*, términos de Legutiano, A. y Abadiano, B. *Karabizurrieta*, argomal de Forua, B.).

Karasa (Eleizalde) “mina de cal”.

Karabi (B-’Orozko) “calera” (variante de *Karabi*).

Karobi (B. G.) id. (*Etxatxokokarobixe*, calera de Otxandiano, B. *Karobieta*, monte de Areso, N.).

Karogi, *karoi* (Oñate) id. (variantes de *Karobi*).

Karubi, id. (variante de *Karobi*): *Karubi*, heredad de Etxebarriña (Zigoitia, A.). *Karubialdea*, término de Rentería.

Kisulabe, variante de *gisulabe*. (*Kisulabe*, heredad de Huarte-Arakil, N. *Kisulabezarraldea*, término de Abaurrea Alta, id.).

Kupetegi, *kupetategi* (AN) “bodega” (de *kupel*, *kupela*, “tonel, cuba”).

Laba: 1.ª acepción: (B.) “horno”. 2.ª: variante de *labe*, id. en derivados y compuestos. (*Lababe*, término de Barrundia, A. *Labakoetxe*, caserío de Lezama, B. *Labazar*, término de Arrieta, N. *Labazulueta*, id. de Mendarozketa, A.).

Labe: 1.ª acepción: (AN. BN. G. L. R. S.) “horno”. 2.ª: (AN-Baztán) “fundición”. (v. *gesulabe*, *gisulabe*, *jesulabe*, *igeltsulabe* y *kisulabe*).

Lakiola: “molino maquilero”, es decir, “molino en que se cobra un tanto por moler”; (de *laki*, “barato o precio que se cobra por la molienda”). *Laki* parece reducción de *lakari*, “celemin”, que es lo que tal vez, en algún tiempo, se entregaría en harina como precio de molienda. *Lakatu*, en AN-Baztán, es “distribuir, repartir la harina en el molino” y, en BN, L y S, “cobrar, refiriéndose a derechos de la molienda”.

Lakirola. Es *lakiola* con *r* epentética, o, quizás, contracción de *lakariola*. *Lakirola*, término de Legazpia (G.).

Lako (BN. L. S.) “lagar”.

Lakotegi (Duvoisin) “lugar donde está el lagar”.

Lanki (BN. S.) “taller”.

Lantegi (B. G.) id.

Lantei (BN.) id.

Larru-apaindegi (BN, L.) “tenería, taller de zurradores”. *Apain* es el indeterminado del verbo *apaindu*, “preparar”.

Latsun (BN-Saraitzu, R. S.) “cal”: *Latsunabi* (R-Uztarrotz) “calera”. *Latsunhabe* (S.), id.

Malate, *malatu*, “saetín, cauce de molino”: *Malatekoa*, casa de Arazuri (Olza. N.). *Malatu*, caserío de Bergara, | término de Barrundia (A.) | id. de Ullibarri-Arratzua (id.).

Mea, “mina”, “mineral”; es sincopa de *mena*: *Meazabal*, cumbre de Begoña (Bilbao). *Meazuri*, mina de la Sociedad “Irún-Lesaka. Véanse *meatoki*, *meatze* y *meazulo*.

Meatoki (AN. B. G.) “paraje minero”.

Meatze (AN.) id.: *Meatzeta*, caserío y tierras “con mineral de hierro” en Unkina (Galdakano, B. | término de Anoeta (G.) | regata del valle de Baztán (N.) | *Meatzekolepoa*, monte del mismo valle | *Meatzetakokaskoa*, id., id.

Mena: “mina” | “mineral”: *Menarriaga*, monte de Salmanton (Ayala, A.) | *Menagarai*, lugar del mismo valle | *Menazabalgoitia* (Archivo parroquial de Elgóibar) apellido.

Mia: “mina” | “mineral” (síncopa de *mina*). Véanse *miatza* y *miatze*.

Miatza, “paraje minero”.

Miatze, id. id.

Mina, “mina”: *Mina*, apellido de Astigarraga (Donostia). *Minatxubidea*, heredad de Mendarozketa (A.). *Minatakoetxea*, caserío de Irún. *Minagarai*, apellido (Archivo parroquial de Elgóibar). *Minategi*, (Archivo catedralicio de Santo Domingo de la Calzada). *Minaberri*, apellido de Sara (I.).

Molin, “molino”: (*Molinalde*, término de Alegria (A.). *Molinao*, id. de Pasajes).

Molinu, “molino” (*Molinukoa*, “molino” de Gaztelu, G.).

Molo, “molino”. (*Molozarna*, término de Ojacastro, Logroño).

Molon (Nabarra) “rueda de molino”. (Diccionario de la lengua española).

Mulu, “molino” (corrupción de *bolu*): *Amulua*, “molino” de Murrelaga, B.

Naza: 1.^a acepción: (BN-Aldude-Hazparren-Saraitzu, S.) “presa en los ríos”. 2.^a (AN-Baztán, BN-Donibane-Garazi-Saraitzu, S.-Santa Grazia), “saetín, cauce del molino”: *Nazabulhar* (BN-Hazparren) “parte del depósito de un molino, tangente a la presa”.

Nebera, “nevera”, sitio en que se guarda o conserva la nieve: *Nebera*, caserío de Eibar. *Neberatxokoa*, barranco de Zarikiegi (Zizur, N. *Neberasakona*, apellido. (Archivo parroquial de Elgóibar).

Oyalgintza, “fábrica de paños”; de *oyal* (AN. B. G. R.) “paño”.

Okara ¿“molino”?... Nótese que *Okarandi* es el nombre de un molino de Bergara y *Okarantza* un poblado de Zigoitia (A.) que, a principios del siglo XIX tenía quince molinos movidos por las aguas del río Lendia (v. la “Geografía general del P. V. N.”).

Okindegi (AN-Baztán) “panadería”.

Ola (AN. B. G.) “ferrería, fábrica de hierro”. (*Ola*, *Olajaungoa*, *Olabarri*, *Olaeta*, *Otalde*, *Olazarra*, *Olakoerrota*, *Olatxu*, *Olazabal*, *Olariena*...)

Olha (BN. S.) id. id. (*Olhaibi*, *Olhaïn*, *Olhaingoerreka*, *Olhazarra*, *Olhabarri*, *Olhaerrea*, *Olhajaundegi*, *Olha*, *Olhabide*, *Olhaberrieta*, *Olhabaratza*, *Olhagaraya*...).

Ole (variante de *ola*) id. id. (*Olea*, *Oleaga*, *Sarrikolea*, *Aldaolea*, *Agirreolea*, *Goikolea*, *Oleta*, *Azpiholea*, *Bideholea*, *Bengolea*, *Aizpeolea*...).

Hori (L-Bardos) “horno”.

Ontzitegi (B. G.) “astillero” (de *ontzi*, “buque”).

Otabaltz (B-Markina) “granero de molino”.

Palanga (BN) “esclusa o presa”. *Langa*, en algunas voces, es, probablemente, aféresis de *palanga*.

Palanka, id. id.: *Palanka*, arroyo de Gabiria (G.) *Palankadu*, caserío de Aya (id.).

Paxera (Duvoisin) “presa en los riachuelos”.

Presa (AN-Baztán. B. G.) “presa”, muro que se construye en un río para derivar el agua fuera del cauce: *Presaburu*, término de Lerate (Guesalatz. N.) | id. de Trespuentes (A.) | id. de Murelaga (B.) caseríos de Andoain y Donostia. *Presagana*, término de Gatzeta (A.) | *Presalde*, caserío de Deba. *Presandoa*, término de Aizarotz (Basaburua Mayor, N.). *Mendikopresa*, salto de Oñate. *Presabarri*, caserío de Lezama (A.). *Presaldea*, id. de Ikaztegieta (G.).

Rota, aféresis de *errot*, “molino”: (*Rota*, *Rotabarri*, *Rotaberri*, *Rotaetxe*, *Rotagaña*, *Rotakoa*, *Rotalde*, *Rotapea*, *Rotaran*, *Rotaziar*, *Rotasolo*, *Rotatxar*, *Rotazar*, *Rotazpi*, *Rotatxu*...).

Sutegi (AN-Baztán. B. G.) “horno”: *Sutegi*, caserío de Arrona (Zes-tona, G.). *Sutegizar*, caserío de Donostia.

Tellagintza (B. G. L. R.) “tejería”.

Tellarintza (AN-Baztán) id.

Tellari, id.: *Tellarizar*, término de Artozki (N.). *Tellarizarreta*, río de Akosta (Zigoitia, A.).

Telleri, “tejería”: *Telleri*, caserío de Zeberio (B.). *Tellería*, caseríos de Aretxabaleta, Leaburu, Tolosa, Azpeitia, Andoain, Eibar, Zaraus, Beasain, Bergara y Aya (G.) | id. de Bilbao y Mañaria (B.) | términos de Huarte, Arraiz-Orkin, Arraratz, Igoa y Jaunsarats (N.).

Tolae, variante sincopada de *tolare* (*Tolaeta*, término de Azpirotz, N.).

Tolare (variante de *dolare*), “lagar”: *Tolare*, caseríos de Oyarzun y Donostia. *Tolareta*, caserío de Irún. *Tolaretxe*, id. de Motriko. *Agiretolare*, casa de Martutene (Donostia). *Tolaretxipi* apellido.

Toledo ¿deformación de *tolare*?: *Toledobea* y *Toledogoya*, caseríos de Amezketta (G.). *Toledotxipi*, apellido. Confróntese con *Tolaretxipi*.

Tollara (B-Arratia) “lagar”.

Turtukoi (G-Ormaiztegi) “aceña”, “rodezo”, rueda hidráulica con paletas curvas y eje vertical. (E. Esnalea. 1921-10).

Uharrolla (S.) “cauce por donde baja el agua al saetín del molino”.

Uaska (AN, Arakistain), “saetín, canal angosto por donde se precipita el agua desde la presa al rodete, en los molinos”.

Uate (B. G.) “compuertas de saetín o canal de molino”.

Ugara (variante de *igaraj*, “molino”.

Ugare (variante de *ugara*) *id.*: *Ugareta*, término de Larumbe (Gulina, N.).

Ugarrolla, “cauce por donde baja el agua al saetín del molino”.

Upagintza (B) “tonelería” (de *upa*, “tonel, cuba”).

Upaitza, probable contracción de *Upagintzas*. En Elgóibar hay un caserío de ese nombre.

Upeltegi (B. G.) “bodega, depósito de toneles” (de *upel*, “tonel”).

Urarka (Iztueta) “presa, dique”. En B-Arratia-Durango-Markina-Orozko, *urarka* significa depósito de agua”.

Zearrola. Llamábase así a las “ferrerías” que utilizaban el agua como fuerza motriz (V. Thalamás Labandibar, “Aspectos de la vida profesional vasca”, pág. 143).

Zenda (S.) “mina, lugar de minas”.

Zerratoki (AN. B-Gernika, G-Andoain, R-Uztarrotz) “aserradero”:

Zerratoki, término de Ezkurra (N.).

Zidargintza (B. R.) “taller de platería”.

Zigarrola, corrupción de *zeafrola*. (*Zigarrola*, término de Mondragón).

Zigera, “molino”. Es *igera* con *z* protética: *Zigerondo*, apellido.

Zurrumba (BN-Donibane-garazi) “presa de molino”.

Z.



Algo sobre: «El espíritu literario y poético en los países vascongados»

por

J. E. IRANZO

Con este mismo título escribió, a principios de siglo, el insigne poeta mejicano Amadeo Nervo, uno de sus tantos Informes (1) que sobre la enseñanza, la cultura y la literatura enviaba a la Secretaría de Instrucción Pública y Bellas Artes de Méjico y se iban publicando en un Boletín Oficial.

Dado el fin didáctico y el carácter oficial que tales Informes reunían, parece lógico que correspondieran a tal intención para formar luego un corpus de claros estudios de amplia visión en cada una de las cuestiones tratadas. Sin embargo, el correspondiente a este título no fué así, es decir, se observa en él la falta de una crítica serena y hondo análisis sobre el verdadero espíritu literario y poético vascongado, y en cambio sólo se deduce una inanidad e insignificancia deplorables.

Para dar al lector una idea clara y breve de tal Informe, seguiré a grandes rasgos sus puntos principales, a continuación de cada uno de los cuales iré intercalando el comentario que suscite.

“La circunstancia —comienza diciendo— de que año por año las Legaciones, siguiendo a la corte, se trasladen a San Sebastián, me da ocasión de observar a esta raza montañesa, un poco ruda, demasiado simple, muy mucho mística, que vive en las suaves y aterciopeladas laderas guipuzcoanas y alavesas, y en los bellos recodos de la tierra vizcaína, y en la cual se encuentran tipos de cabal hermosura.

(1) En «La lengua y la literatura», 1.^a parte, cap. XXVII, pgs. 219-28. (Es es tomo XXII, de sus «Obras completas») Ed. Bibl. Nueva. Madrid, 1928.

Pero confieso que, por más que he intentado encontrar la vena poética, el instinto literario, la blanda inclinación al ensueño que caracteriza otras regiones de la Península, ello no aparece por ninguna parte de los Pirineos españoles”.

No es ocasión ahora de analizar el estilo y dicción del poeta que aunque nos podría conducir a paradójicas consecuencias, nos alegraría, no obstante, de lo más sustancial del tema...

Al hablar de *observación*, no nos indica si ésta fué profunda o superficial, y aunque él parece indicar lo primero, yo más creo en el segundo factor. Aunque tampoco es muy de extrañar tal superficialidad ya que es muy natural que no pudiese penetrar fácilmente en el espíritu vascongado, cuya lengua, sentimientos, usos y costumbres desconocía totalmente y que, además, poca o lejanísima analogía guardaba con las otras regiones españolas por él observadas.

A poco que hubiera analizado sobre la cultura media del país, se habría encontrado con almas no tan rudas y simples como él creía, sino mucho más complejas de lo que pudo imaginar. Pero, ¿cuál pudo ser el prejuicio que le hacía ver en cualquier otra región de España mucho más cultura y poesía que en Vasconia? ¿Por qué si hasta en los moradores más analfabetos de un rincón andaluz veía más “sed de pensar y de sentir” (2), satisfechas por cantares y cuentos populares de transmisión oral, en cambio aparentaba ignorar, o desconocía, análogas o superiores corrientes del folklore poético y literario vascongado? Pues precisamente por el desconocimiento de la lengua, del pueblo y de su cultura así como de la extremada cortedad del informe de orientación de que se valió. Porque es muy posible que si en las pequeñas estancias en San Sebastián hubiera entrado en contacto con personas que le hubieran abierto a la auténtica cultura del país, o hubiera conocido, por ejemplo, la amplia y paciente labor de un R. M.^a de Azkue con su “Euskalerriaren yakintza”, es muy posible que sus juicios hubieran sido más suaves y acertados.

Avanzando en su Informe, y ya más sincero con su verdadero pensamiento, cambia el término “observación” por el de “figuración”, y por este nuevo camino llega a decir refiriéndose a los vascos (3):

“Se me figura que estos espíritus son poco ágiles para amar y concebir ciertas formas ondulantes del arte y de la vida. Espíritus cuadrados, rígidos, que no deben desdeñar la matemá-

(2) *Ibidem*, pg. 220.

(3) *Ib.*, pg. 222.

tica y que acaso en la Edad Media habrían proporcionado buena contribución a la Escolástica. Espíritus, sobre todo, con un sedimento natural de ascetismo, que no bastan a destruir la belleza de estos paisajes y el azul moaré de este mar.”

Menos mal que no pasa de ser una *figuración* este último aserto, pero aun así, creo que sus conclusiones *figurativas* son también excesivas. Analizando sólo la terminología conceptual, peligraríamos de quedarnos sin entender casi nada, ¿cómo concebir acaso las “formas ondulantes” o los “espíritus cuadrados”? Quizás a fuerza de una imaginación suprapoética se conciban las significaciones analógicas de tales conceptos, pero al llegar a los juicios el problema se hace más difícil, porque ¿cómo comprender que un espíritu “con un sedimento natural de ascetismo” tienda a destruir la belleza del paisaje o el azul del mar? ¿Es que con un espíritu “cuadrado”, o escolástico, o matemático, no será posible amar o concebir el arte, o la vida?

Bien se ve que estas afirmaciones tan desproporcionadas provienen del desconocimiento completo de cuanto a producciones artísticas —arquitectónicas, esculturales, pictóricas, musicales, literarias, etc.—, existe en Vasconia, y no sólo en cuanto al aspecto puramente esteticista, sino incluso en el anímico y sentimental. Pero como el problema es en sí muy complejo y Amado Nervo lo centraba principalmente en el aspecto lingüístico, literario y poético, acotaremos toda la problemática para esta sola faceta.

Por si fuese poco, al seguir leyéndole nos encontramos con la confesión de que el alcance final de sus “observaciones” y “figuraciones”, se entronca en la “segura” base de un criterio... ajeno. Por eso añade:

“a Unamuno, pedile su opinión sobre el espíritu literario vasco, en días pasados. Y él me respondía:

“La producción literaria en vascuence o euskera, es pobre” y de muy escaso valor, y más pobre la poesía. La imaginación del vasco ha estado durante siglos dormida. Nuestra vitalidad espiritual se ha desplegado en la acción, y si hemos tenido Aquiles —yo creo que sí— la falta de Homeros ha hecho que sean poco conocidos. Es difícil encontrar pueblo más pobre en leyendas, cuentos, fantasías, etc.; su espíritu es pragmático. Sólo desde hace poco, y merced a choque más íntimo y fuerte con la cultura, se nos ha despertado la imaginación, y por cierto creo yo que con una frescura y brío notables.

“Contribuía a esa poquedad la índole de nuestra vieja len-

"gua, pobre de conceptos transcendentales, embarazosa y de pesado manejo, una lengua inepta para expresar debidamente la complejidad espiritual del alma moderna" (4).

Con esta indicación se hace patente la tónica general de su Informe, que se revela ya como una clara plasmación de las ideas de Unamuno, a quien el poeta profesaba una verdadera y absoluta admiración como "ilustre", "eminentísimo", "maestro", "poeta", "filósofo", etc. (5), pero que en cuanto a la idoneidad con el tema a desarrollar, no era ni con mucho el guía más adecuado que pudo elegir Amado Nervo.

A partir de este momento, ya no tiene inconveniente en trasladar la paternidad de las ideas expuestas a su admirado maestro Unamuno retrayéndose en su labor a un mero comentario y asentimiento de cuanto éste le va indicando. Y como las ideas de Unamuno respecto al vascuence y a la literatura vasca eran extraordinariamente parciales y arbitrarias, tal viene a ser la resultante general del Informe.

Este párrafo citado de Unamuno, bien centra sobre sí todos los comentarios que se hagan, pero quiero posponerlo para que en nada pierda claridad, valor e interés el trabajo de Nervo, que al comentar él mismo ese párrafo unamuniano, nos dice entre otras cosas menos interesantes que anego entre puntos suspensivos (6):

"Yo creo, en efecto, que de aquí proviene la sequedad de espíritu de la raza.

Cuando un pueblo no tiene una lengua vasta, rica, eufónica, clara y difundida, debe arrojarla como un harapo inútil y buscar otra en que pueda vaciar su mentalidad.

... ..

Pero el vasco pretendió encerrarse en su lengua (que como dice muy bien Unamuno, ya no es más que una curiosidad filológica) como en una torre. En ella quiso confinar su vida y su pensamiento, de suerte que los achicó y empequeñeció sin ver que aquellos de sus más grandes hombres, los que habían llegado a imprimir su sello en toda el alma peninsular, San Ignacio de Loyola, San Francisco Javier, el Canciller Pedro López

(4) *Ib.*, pg. 223.

(5) Así se expresó ya en otros Informes, como: «El florecimiento de la poesía en Italia, Portugal y España», cap. I; «El movimiento intelectual en Madrid», cap. VI; «El castellano en América», cap. XVI; «Los jóvenes escritores españoles», cap. XXIV, etc.

(6) *Op. cit.* pg. 223-24.

de Ayala, etc., empezaron por vaciar su pensamiento, su espíritu, en el molde castellano, y con guión castellano de caridad, de ciencia o de conquistista, impusieron al mundo su obra.

... ..

En mi concepto, no hay síntoma peor de la decadencia de un país que el apego orgulloso a su dialecto y el desdén por el idioma dominador. El afán de valerse exclusivamente de ese dialecto o lengua imperfecta para pensar, mostrando así que no se necesita más amplitud de léxico, acaba por achicar el pensamiento.”

Sigue viéndose en estas afirmaciones el desenfoque del problema en toda su amplitud y la visión, que por lo breve y sencilla es incapaz de resolver con criterio equitativo las cuestiones planteadas; hay como una involucreción de causas, de efectos y de circunstancias. Sigamos pues, analizando sus últimas afirmaciones párrafo por párrafo.

Decir que la sequedad de espíritu de la raza vasca provenga de la sequedad del idioma, es una afirmación gratuita, insensata e insostenible, ya que no fundamentó primero —ni podía tampoco— la tal sequedad de raza, ni de espíritu, ni de idioma, y establecer después la relación de causa a efecto entre ellas como sería de esperar. De todos modos, vamos a darle una respuesta mejor fundamentada, para el caso de que hubiera dado por supuestamente demostradas sus afirmaciones: y es que en un país en que existe el bilingüismo vasco-castellano, el espíritu plasmado en las obras literarias escritas en castellano tenía que representar una diferencia positiva a todas luces evidente; sin embargo esa diferencia, si existió, nunca se hizo patente.

Lo que a Nervo le ocurrió —ya he indicado antes—, es que el contacto que con el pueblo vascongado tuvo fué muy superficial a pesar de sus veraniegas estancias en San Sebastián, y sin entender ni conocer a un pueblo, mal se puede teorizar sobre él, y por mucho que se seleccione la persona que nos pueda explicar el estado de la cuestión, difícil es no dar con un euskeráfobo o un euskeráfilo, y el poeta, al seguir a Unamuno —al Unamuno de la segunda época—, se lanzó por el primer camino. Pero si Nervo no hubiera desconocido la cultura de este país que se expresaba en vascuence y en castellano indistinta y simultáneamente, lo mismo que su literatura, escrita igualmente en uno u otro idioma, sabría que desde los tiempos antiguos del castellano, éste tenía en Vasconia un carácter oficial en la redacción de leyes y en la documentación social, y que incluso tenían por orgullo los escribanos vascongados el saber

leer y escribir perfectamente el castellano (cosa que en muchas villas castellanas muchos de los escribanos lo eran sólo nominalmente), y si tal afán de encerrarse en la lengua vernácula hubiera sido cierto tales escribanos y juristas hubieran escrito en vascuence a partir del siglo XVI, que es cuando la lengua vasca se hace escrita al adoptar los grafismos latinos. De aquí se deduce cómo el vasco ni pretendió—ni pretende—encerrarse en su lengua, sino que cultivó el bilingüismo indistintamente, dando los frutos literarios más hondos conforme al modo de pensar de cada literato en su lengua madre (según el punto geográfico de Vasconia en que naciera), pero eso no equivale a ninguna predilección determinada, como tampoco un caso aislado en el mundo; Italia y Alemania, por citar un ejemplo, aun hoy en día mantienen ese dualismo entre el idioma o dialecto local y el idioma oficial nacional, existiendo entre unos y otros—sin antagonismos—distancias lingüísticas a veces tan grandes como entre el vasco y el castellano.

De toda la cita anterior, ya no nos queda nada por comentar si exceptuamos la frase de que “Cuando un pueblo no tiene una lengua vasta, rica, eufónica, clara y difundida, debe arrojarla como un harapo inútil y buscar otra en que pueda vaciar su mentalidad.” Tal frase, en sí, creo que encierra un sofisma y una inconsecuencia: el que un pueblo tenga “una lengua vasta, rica, eufónica, clara y difundida” no equivale a que por eso vaya a gozar de un contenido espiritual y artístico inigualable; lo mismo que tampoco resulta cosa fácil el que si un pueblo o un hombre no encuentra suficiente terminología en que expresar unas ideas que intuye o presiente, lance por la borda su idioma y se busque otro más vasto, rico, eufónico, claro y difundido en que poder plasmar esas ideas. Por ejemplo, si él mismo cuando añora el no tener palabras para expresar los poemas que le bullen en la conciencia, hubiera abandonado el castellano para tratar de darles forma en francés o eufonía en italiano, ¿hubiera llegado muy lejos en su intento? Todos creemos que no. En cuanto a que la lengua sea muy difundida, tampoco creo que tiene nada que ver en el valor intrínseco de la obra, o sea que, aunque sus “Poemas”, “Perlas negras” o “Serenidad” hubiesen aparecido vertidos en el molde de otro idioma (lo mismo que si el “Del sentimiento trágico” unamuniano hubiera tenido el vascuence como idioma original), su propio interés y su valor estético, poético y filosófico hubiera sido igual y su fama hubiera recorrido igualmente el mundo, vertidos una y otra vez a unos y otros idiomas, pero sin perder nunca ni en un ápice el valor de su contenido esencial. Unamuno mismo solía decir siempre que la mejor poesía es la que al verse en otro idioma no pierde nada de su maravilloso universalismo espi-

ritual (7). Y el ejemplo lo tenemos hoy palpablemente en la obra de Rabindranath Tagore cuyos poemas nos llegan a través de traducción de traducciones y sin embargo no pierden valor, sacándose en ellos además la consecuencia de que el valor poético o literario de una obra no depende tanto del idioma más o menos *vasto, rico, eufónico, claro o difundido*, como del contenido intrínseco de alto valor universal plasmado en ella; y también, que con las palabras más sencillas pueden crearse los pensamientos más sublimes—poéticos o literarios—, y viceversa, “con un máximo de rima, darse un mínimo de poesía” (8).

Además, debiera de haber tenido en cuenta que raro es el idioma de un pueblo—más o menos culto—, que no sea suficiente instrumento como para expresar los pensamientos—realistas o fantásticos—de un alma normal, y si el aspecto del posible problema lo trasladamos a la terminología epistemológica con que se ha de enfrentar el hombre científico moderno, no es menos cierto que tales vocablos gozan de un cierto universalismo y semejanza en cualquier idioma que consideremos (así, por ejemplo, se ve que son muchas las palabras científicas de origen latino o griego incorporados modernamente a muchos idiomas, algunos de los cuales pertenecen a distintos troncos lingüísticos, como el sajón, sin que ello redunde en demérito o se pueda considerar como de estrechez conceptual de ellos).

Y si Amado Nervo, apoyándose en Unamuno, llegó a afirmar que el vascuence ya no es más que una curiosidad filológica, permítaseme a mí también apoyarme en la palabra de quien por influencia asimismo de Unamuno proyectó, desde Castilla hacia Vasconia, la potencia de su formación filológica, estudiando con atención y rigor científico la estructura, valor y alcance del vascuence: don Antonio Tovar. A lo largo de su documentado libro “La lengua vasca” (9), dice entre otras cosas:

“El hecho de la conservación del vascuence es, sin duda ninguna, uno de los fenómenos históricos más extraordinarios. Es el único caso en Europa de supervivencia de una lengua indígena que ha resistido durante varios milenios invasiones e

(7) «El zorrillismo estético», en «De esto y aquello». Tomo I, pg. 82. Ed. Sudamericana, 1950, Buenos Aires.

(8) Unamuno: «Recuerdos de niñez y mocedad», pg. 95. Col. Austral., 323.

(9) A. Tovar: «La lengua vasca», pg. 9; Bibl. Vasc. de A. del País, 1950.

influencias y que aunque se ha dejado penetrar de infinidad de elementos extraños (y no sólo en el léxico, sino en la misma sintaxis y en la morfología) ha mantenido su personalidad originaria.”

Más adelante añade (10): “Si consideramos la lengua en su historia, la comparación con los textos del siglo XVI nos enseña que la velocidad de evolución es muy lenta.”

Y, finalmente, concluye: “Esa, ya desde la remota antigüedad, asombrosa conservación del vasco hace desear que reliquia tan preciosa de las antigüedades de nuestra Península no se pierda, y que a pesar de la vida moderna, y sin intentar hacer del vasco una jerga neologista apta para lo que es ajeno a su genio, las madres vascas sigan enseñando a sus hijos la lengua milenaria, y en las montañas siga resonando por los caseríos el misterioso idioma que nos introduce directamente en la prehistoria de España y de todo Occidente.” (11)

Me ha movido el captar aquí estas citas mi afán de caminar en el problema por un justo medio, huyendo de opiniones parcialistas, y aun así los juicios no pueden ser más opuestos. Vemos aquí la pervivencia de una lengua que apenas si evoluciona aunque se deje ampliar por elementos nuevos, y que las distintas culturas y lenguas que junto a ella han pasado no han sido capaces de destruir. Viendo así las cosas se hubiera podido preguntar a Nervo si creía en el triunfo total del castellano frente al vascuence, como medio de cultura e instrumento en que verter ampliamente todo el pensamiento, o más bien que el mismo castellano pudiera sucumbir ante una evolución inexplicable y caprichosa de sí mismo antes del triunfo final. No le era totalmente ajeno este problema cuando ya en otro Informe (12) decía:

“¡Cómo desearíamos creer que también en nuestro joven continente la lengua castellana *seguirá siendo la dominadora!* Desgraciadamente, influencias enormes pesan sobre ella; su unidad es muy difícil, dada la inmensa extensión de nuestras comarcas y las débiles comunicaciones que éstas mantienen entre sí, y otra profecía desconsoladora que el ilustre Cuervo estampa en su gramática nos dice que es inminente un desmoronamiento del castellano en dialectos diversos. ¿De hecho no es ya un dialecto

(10) *Ib.*, pg. 20.

(11) *Ib.*, pg. 80.

(12) Cap. II: «El catalán y la supremacía del castellano», pg. 27.

lo que se habla en la Argentina? ¿Y no va para tal la lengua española que se habla en Chile? Dos corrientes formidables, la sajona y la indígena, aportan de continuo vocablos que dan al traste con la elegante pureza del viejo idioma.”

De la lectura de estos Informes, se deduce que Amado Nervo no llegó a las conclusiones que hemos visto de supervaloración del castellano frente a cualquier otro idioma o dialecto peninsular o sudamericano por la influencia externa que sobre él se hubiera ejercido, sino por un magnífico y entusiasta convencimiento de que el “castellano-rey parece excitar a los cerebros a una mayor actividad lírica y a una mayor producción literaria, fuera ya de los grilletes vernáculos”.

En esta ocasión ya hemos visto cómo el paralelismo de pensamiento con Unamuno hace que se convierta en comentador de las ideas de éste, y al mismo tiempo se hace necesario que demos—un poco brevemente—una visión de la germinación, crecimiento, evolución y postura general de Unamuno frente al vascuence.

Ante todo, nos hallamos con que el medio ambiente en que Unamuno nació y se crió era de ausencia del vascuence.

“Pues el vascuence—nos dice él mismo (13)—, como otro idioma cualquiera, lo sabe el que lo sepa por haberlo aprendido, sea en la cuna, sea después en una cualquiera edad. (Esto, que no es más que una perogrullada, lo digo enderezándolo a algún paisano mío, que por no haber sido el vascuence la lengua que aprendí en la cuna, se figura que no le podido aprenderlo, como en efecto lo aprendí, siendo ya bastante mayor...)”

Tanto los estudios primarios como los secundarios fueron siempre en castellano; por lo que su formación literaria, cultural y social no tuvo interferencias de bilingüismo, ya que a lo sumo se podría señalar la predisposición al vascuence que le provocara el dialecto bilbaíno—hoy ya casi desaparecido—y que estaba compuesto de una mezcla de términos vascos castellanizados o castellanos vasquizados, con voces onomatopéyicas, etc. (14).

Hacia finales del bachillerato es cuando se enfrenta con el vascuence:

“A la vez—dice—que apacentaba mi alma con todas aquellas

(13) «Prosa aceitada» en «Contra esto y aquello», pg. 149, Austral-233.

(14) Arriaga, E. de: «Lexicón bilbaíno», pg. 19 y sig.; Bilbao, 1896.

leyendas—forjadas artificialmente la mayoría—y todas aquellas fantasmagorías del remoto pasado de mi pueblo, estudiaba con ahínco el vascuence, en libros ante todo, y buscando luego toda ocasión de oírlo hablar y aun hablarlo. Y entonces empecé a componer un diccionario vasco-castellano en el que me proponía agotar toda la materia. Y para mayor esfuerzo lo hacía etimológico. Y aún guardo la enorme suma de materiales recogidos en bastantes años, a partir del último de mi bachillerato.

Cuando llegué a Madrid, a estudiar carrera, una de mis ambiciones, que comuniqué a mi condiscípulo y querido amigo Práxedes Diego Altuna, era escribir una historia del pueblo vasco en dieciséis o veinte tomos en folio. Decidimos hacerlo entre los dos.” (15)

No obstante haberse doctorado en su carrera de Filosofía y Letras con un tema de vascuence (de historia del problema del origen del euskera), su dominio no es absoluto, ya que en algún escrito suyo en vascuence, en “¡Agur, Arbola bedeinkatube!” (16) por ejemplo, se notan incorrecciones, y lo mismo en versos, pero como él mismo le dice a Nervo en el Informe que comentamos:

“Hace años ya, siendo mozo, intenté escribir poesías en vascuence y hasta hice alguna—jamás publicada—; pero aparte de que yo pienso en castellano, se me resistía la lengua.” (17)

También tuvo que influir en contra de la perseverancia de su estudio y cultivo el no haber podido lograr la cátedra de vascuence que, sostenida por la Diputación, se creó en el Instituto de Segunda Enseñanza de Bilbao, y que fué ganada por don Resurrección María de Azkue.

Señalemos asimismo el afán de una mayor difusión en sus escritos, que al estar en castellano siempre serían leídos por mucha más gente. Causa esta que no se debe olvidar y que Mr. Pierre Lafitte señala acertadamente al indicarlo así (18):

“Mais pourquoi nos penseurs n'écrivent-ils pas en basque? C'est qu'en réalité ils n'écrivent pas pour les Basques. Le Pays

(15) «Recuerdos de niñez y mocedad», pg. 149.

(16) En la rev. «Guernica», n.º 11, pg. 13; 1950.

(17) Pg. 227.

(18) Conferencia: «Le Basque et la littérature d'expression basque en Labourd, Basse-Navarre et Soule», pg. 20; Ed. Le Livre. Bayonne, 1941.

basque est trop petit et trop pauvre pour donner beaucoup de loisirs à ses habitants. Faute de loisirs, point de lecteurs; et sans lecteurs, point d'écrivains. Une fois de plus se vérifie le dictat, sinon le primat de l'économique."

Hay muchos que aseguran que la causa principal de su alejamiento del vascuence se debe a su cambio de residencia por haber ganado la cátedra de griego en la Universidad de Salamanca y haber cobrado con ello nuevos horizontes de visión universalista. Tal afirmación ni es desechable ni encierra toda la verosimilitud; más bien creo que su posición respecto al vascuence obedecía a un convencimiento íntimo de que la lengua no era el factor más primordial en la conservación y desarrollo de la cultura y espíritu vascongado. Alguna vez ya me he referido a ello y en otra ocasión trataré de demostrar más ampliamente mis fundamentos. Una prueba de ello fué su discurso de los Juegos Florales de Bilbao de 1901, y su ensayo "La cuestión del vascuence" de 1902. Otra prueba es que, a pesar de su alejamiento de Bilbao, supo mantener continuamente un estrecho contacto con su villa natal y el país vasco en general y que aislado y acrisolado en la meseta castellana supo hacer que la concepción y el espíritu vasco se elevase a rango universalista.

Sin embargo, pasados ya muchos años, en la meditación de su destierro y en el ambiente vasco-francés, volvió a encontrar en el vascuence los mismos valores que cincuenta años antes admiraba sencillamente (19).

Es una pena que por no incidir estas cuestiones más que oblicuamente en el tema principal, no podamos hacer ahora un análisis profundo y sereno de esta posición unamuniana. Pero nos hemos alejado ya bastante del tema y forzoso es volver de nuevo a él.

Vimos que el título propuesto versaba sobre el espíritu literario y poético en los países vascongados y hasta ahora todo su desarrollo se ha centrado en la exposición de las ideas del autor sobre el castellano y el vascuence, y que, en parte, podría parecer una divagación algo adyacente al tema, pero al fijarnos en esta breve segunda parte parece que tampoco es muy distinto el rumbo por que la encamina. Sería de esperar que nos hallásemos con una serie de fechas, de nombres y de obras literarias marcando los jalones de un desarrollo panorámico en las que se señalasen los puntos culminantes en cada estilo, tendencia, moda, época o siglo, y, sin embargo, nada de eso se ve en el Informe.

(19) H. Gavel: «Quelques souvenirs sur Unamuno»; en «Gerniká», n.º 14, pg. 2.

Cuando al principio veía Nervo tanto espíritu literario y poético hasta en los cuentos y cantares andaluces, pensé que también habría reparado en las canciones, cuentos, historias y leyendas que en Vasconia son tan abundantes o más que en otra región española, y, sin embargo, nada menciona, reduciéndose simplemente al aspecto poético, y aun así, sólo en el de expresión en vascuence; dejándose entrever por la superficialidad del análisis la falta de un esfuerzo en el estudio de la cuestión. Y siendo así, ¿no se le podrían reverter las mismas palabras que su admirado maestro Unamuno dijo por entonces? (20):

“Aún no nos conocen aunque en parte nos adivinen. Hablan de nosotros como de gente tan honrada como dura de mollera unos cuantos señoritos que veranean por nuestros puertos o algún intruso de visión estética, que pretenden conocernos en una excursión de ocho días. Y de malicia, de hostilidad. Y de ignorancia.”

Posiblemente, sí. Además, si como él mismo asegura en otro Informe (21) el idioma no es el factor más importante del espíritu de un pueblo, ¿por qué analizar el espíritu literario y poético del pueblo vascongado por su producción en vascuence exclusivamente? Eso equivale a supervalorar unas diferencias que en realidad no existen más que en el uso sencillo de un bilingüismo natural, y que, como él mismo parece entrever al final del Informe, lo mismo se puede dejar impreso un espíritu profundamente vasco sin haber escrito nada en vascuence (ejemplo, don Antonio Trueba), o incluso que aun usando dos idiomas, sea el castellano con el que más impecederas obras alcance (ejemplo, el mismo Unamuno).

También en esta segunda parte queda la impresión del poco dominio del tema que tantas veces aborda (22):

“Porque el vasco está descompuesto en yo no sé cuántas formas dialectales, no sólo de una frontera a otra, sino dentro de las fronteraz mismas.

Hay vasco-franceses un poquito distantes del Bidasoa, que con dificultad podrían cambiar algunas palabras con un guipuzcoano o un vizcaíno.”

(20) «¡Abajo la coitadez!» en «De esto y aquello», pg. 447.

(21) Cép. II. «El catalán y la supremacía del castellano».

(22) Pg. 226.

Finalmente viene a confesar que su conocimiento de la cuestión, aparte de los datos que Unamuno le ha dado, son los que ha podido deducir del hojear de "El Cancionero Vasco" de Manterola, y en el cual, ve algo de su agrado en J. B. Elizamburu, Iztueta, Felipe Arrese, Bizcarrondo (Bilinch), Iturriaga, Eusebio María D. Azcue, y algún otro. No será muy rica la impresión que los lectores del Informe saquen del espíritu literario y poético vascongado si no les alcanza ninguna otra fuente de información; pero sigamos. El espíritu que de esta poesía vascongada pudo él obtener no lo sabemos porque no nos lo indica, pero acaso no andaría lejos de ser parecido al de Unamuno, ya que así lo cita a cambio (23):

La poesía vascongada es nítida, encogida, demasiado *terre à terre* y con instintos didácticos. La fábula predomina y se busca en ella la moraleja, la intención didáctica. Cae en sermón fácilmente; todo eso del arte por el arte nos repugna; el esteticismo no entra aquí. Para los grandes raptos líricos nos ahoga un ambiente moral en que se condena todo lo que es demostración de interioridades."

Menos mal que, más o menos parcial, tienen los lectores del Informe algún dato concreto sobre el espíritu poético vasco, ya que es pena que a pesar de haber leído —como afirma— las traducciones castellanas incluidas al pie de cada original en vascuence de "El Cancionero Vasco" no se hubiese detenido lo suficiente como para extraer en breve sinopsis los aspectos principales de este espíritu poético vascongado sobre el que se propuso disertar.

Y como la peor parte le correspondió al otro aspecto, es decir, al espíritu literario vascongado, que por lo que parece, quedó relegado al título y a la disquisición sobre el idioma en que debiera verse, me ha parecido siempre que este Informe quedaba lastimosamente incompleto. Por eso, y procurando mantener la tónica general del Informe he procurado en esta ocasión añadir esa otra sección, cuyo módulo creo que es clara y escuetamente el pensamiento de Unamuno, añadiendo que corresponde a la misma época en que fué creado el Informe. Aunque es algo escueto lo creo suficiente, sin tener así que multiplicar ideas, frases, y citas lejanas (24):

"Por desgracia, más que por fortuna, en efecto, de la litera-

(23) Pg. 227.

(24) «Otro escritor vasco» en «De esto y aquello», pg. 438-39.

tura vascongada, nunca muy rica, no ha podido decirse hasta hoy en su elogio sino el ser honrada, y esto, tratándose de una literatura, no es ciertamente un gran elogio.

La característica de los literatos vascos hasta no hace mucho era la parquedad imaginativa, el encogimiento y timidez en los temas y en la manera de tratarlos, la falta de brío, de originalidad y de empuje. Señores muy respetables y muy dignos, excelentes hijos, hermanos o padres, y modelos de ciudadanos, se ponían a escribir cosas tan razonables como incoloras o insípidas, en un estilo incoloro e insípido también:

Y casi a continuación añade:

“Conocí y traté, siendo yo un jovenzuelo, a Antón el de los Cantares, al excelente Trueba, y declaro que me parece se le tiene en mi país en un olvido que no merece, pero debo también confesar que su literatura doméstica, pacata, encogida y falta de brío, no puede ni debe tomarse por el exponente del espíritu vasco. Aquello es demasiado infantil y demasiado idílico. Los campesinos vascos que nos describe Trueba parecen pastorcitos de Nacimiento de Navidad: todos son inocentes, candorosos y —hay que decirlo— bastante simples. Y así se acreditó para muchos una leyenda que bien miradas las cosas nos perjudica más que nos favorece.

Pero desde hace algunos años pareció despertar el espíritu de nuestro pueblo a una vida más intensa, más robusta y más enérgica y un sentimiento más hondo y más viril del arte. En la pintura ha empezado a dibujarse algo así como una escuela vasca, a cuyo frente figura Zuloaga, y en literatura pasa algo parecido. Baste citar aquí los nombres de Baroja, Bueno, Grandmontagne y Maeztu, por ser los más conocidos, callándome el mío, porque ya hemos convenido en eso de la modestia. Y a ellos empieza a unirse el de José María Salaverría. Y quedan otros de que os hablaré otro día, que si no han sonado más fuera de nuestro país vasco, se debe acaso más que a otra cosa al encogimiento y timidez de los que lo llevan, pues esta es una cualidad muy de mis paisanos.”

Hablando antes de algunos de los móviles que empujaron a Unamuno a adoptar la postura que adoptó respecto al vascuence, hice una mención de la conferencia de Mr. Lafitte, y ahora también quisiera mencionar otra período del mismo trabajo que aunque parezca

una digresión momentánea no será desaprovechable en absoluto (25):

“Serait-ce que notre race est incapable de concevoir du nouveau et manque d'aventuriers de la pensée, alors qu'elle passe pour avoir enfanté tant d'aventuriers de l'action, tels que Elcano ou Saint François-Xavier? N'en croyez rien. Il y aurait même un beau livre à faire sur la contribution des Basques à la philosophie, à la théologie, au droit, aux lettres et aux sciences en France, en Espagne, en Amérique du Sud et même au Japon. Des noms comme ceux de Vitoria, Azpilcueta, Oihenart, Juan de Huarte, Zamacoia, Trueba, Campion, Unamuno, Armand David, d'Abbadie, etc., disent assez que notre terre est loin d'être stérile.”

Y si alguien quisiera ampliar siquiera un poco el horizonte de la literatura vascongada y su estilística, creo que le sería muy provechoso leer el estudio “Sur le caractère de la littérature basque” de Wilhelm Giese, aparecido en “Eusko-Jakintza”, vol. III, 1949.

Pero hora es ya de que volvamos al hilo de Amado Nervo. Si Unamuno se calló su propio nombre —dejando no obstante el hueco—, por *modestia convenida*, y nunca por timidez ni encogimiento, nadie más idóneo que el vate mejicano para colocarlo en su lugar y cerrar su Informe con el estudio de esta figura representativa (26):

“En castellano, pues, —dice Nervo— busco yo esta genuina literatura vascongada y la encuentro desde luego en un hombre fuerte, quizá el más fuerte, mentalmente, de la España nueva; en un hombre pletórico de ideas, con un poderoso sabor de originalidad, filósofo, sabio, poeta, de una austeridad, de una aspereza de espíritu *ignacianas*; en un hombre severo como el espíritu ascético de estas montañas, abundante en el pensar y vasto en el decir; ¡Y este hombre es el mismo Miguel de Unamuno!”

Era muy natural esta confesión. No obstante, al final ya del Informe, el poeta se da cuenta de que se escapa de entre su pluma y su pensamiento el acrisolamiento de esas determinaciones concretas sobre el espíritu poético y literario vascongado, y que quizá estuvie-

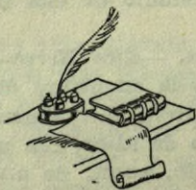
(25) Lafitte: op. cit., pg. 19.

(26) Op. cit., pag. 228.

ron siempre más intuitivos que meditados, más sentidos que pensados. Y por eso no halla otro final para

“quien quiera estudiar el espíritu literario o poético de los vascos, el alma vasca mostrándose a través de ese amplio cristal de nuestro idioma, que lea, no sólo los *Ejercicios* de San Ignacio, o las obras del canciller Pedro López de Ayala: que lea y medite al hombre extraño y fuerte que se llama Miguel de Unamuno.”

Bilbao, febrero, 1952.



El vascuence y la fonología

por

ANTONIO TOVAR

Merecen comentario dos importantes trabajos del profesor André Martinet, lingüista francés de origen que enseña en la Columbia University de Nueva York, los cuales constituyen una novedad, al enfocar los estudios del vascuence desde el punto de vista de la nueva disciplina que es la fonología. La fonología ha venido no sólo a seleccionar de la fonética aquellos sonidos que por tener valor distintivo tienen significación en lingüística, sino a reconocer que en la lengua existe un verdadero sistema y que el ciego movimiento que guía a los hablantes en la evolución histórica obedece a un afán de simetría que se podría comparar al de los sistemas cristalográficos.

Dos son los trabajos que nos corresponde examinar aquí, el primero publicado en la revista *Word*, VI 1950, pp. 224-233, y el segundo en *Romance Philology*, V 1951-52, pp. 133-156. En el uno trata precisamente de un problema vasco, en el otro de la íntima relación entre vasco y castellano y del papel que pudo caberle al primero en la gran revolución fonética que le ocurrió al segundo en el siglo XVI.

Se ocupa el primero de estos trabajos de la curiosa sonorización de las oclusivas en posición inicial, que contrasta en cambio con la conservación de las sordas intervocálicas. Desde el punto de vista fonológico señala muy justamente Martinet que tenemos en inicial exclusivamente oclusiva sonora y en final sorda, mientras que en posición medial tienen valor distintivo, al menos en vasco actual, sorda y sonora. Como me señalaba el señor Lafon en una carta en que respondía a mi teoría sobre paralelo entre el sistema silábico de la escritura ibérica, que no distingue entre sordas y sonoras, y ciertos hechos del vasco como la oposición *da/ezta* (1), el hecho es

(1) Véase *Emerita*, XI, 1943, p. 209 s., *Estudios sobre las primitivas lenguas hispánicas* (Buenos Aires, 1949) p. 17 ss.

que en vasco en medio de palabra al menos hay distinción fonológica entre *egarri/ek(h)arri*, *ibar/ip(h)ar*, *urde/urt(h)e*. Sin embargo en otras posiciones, como en inicial, podríamos decir que el archifonema es único, lo cual explica por qué ha cambiado a veces la naturaleza de la oclusiva inicial románica, y tenemos así *purru* procedente de *burro*.

Martinet, basándose en la situación fonológica que hallamos en otras lenguas, por ejemplo en danés, intenta reconstruir un sistema consonántico vasco primitivo que hubo de ser alterado por influjo de las lenguas románicas vecinas, en el cual tendríamos, algo así como en danés, una doble realización del archifonema sordo como aspirado en posición fuerte y como simplemente sordo en posición débil, y del archifonema sonoro respectivamente como sordas dulces y como espirantes sonoras correspondientes. Es decir, que el fonema *P* se realiza en posición fuerte (inicial o en sílaba acentuada) como *ph* y en posición débil como *p*, el archifonema *B* respectivamente como *b* sorda y como *b* fricativa, etc.

Así se explicaría la caída de la antigua *k* inicial (Cf. *ide/-kide*) y la desaparición de la *p* inicial. La aspiración de las sordas en los dialectos nordpirenaicos estaría en relación con el modo de realización que en definitiva tenemos también en las lenguas germánicas. Piensa Martinet que esta general tendencia al ensordecimiento se dió también en el sistema de silbantes con las consecuencias que en el otro trabajo señala para la lengua española común.

El trabajo sobre las silbantes en el antiguo español es mucho más amplio e importante y por eso no lo vamos a analizar aquí completo. Nos limitaremos a recoger la importancia que tiene para el vascuence y una consideración sobre sus consecuencias para la lingüística general.

El autor examina la revolución fonética del español en el siglo XVI, comparándola con la situación que tenía en la Edad Media, en muchos puntos semejante al sistema fonético de las otras lenguas románicas. Le llama la atención el hecho de que el vasco actual carece de silbantes y de africadas sonoras. Reconociendo, como es opinión común, la íntima relación que hay entre la zona de origen del castellano, la primitiva Castilla la Vieja, y la zona euskérica (si bien sea un problema muy difícil el de fijar los límites occidentales del vasco), señala el autor que en este punto de la desaparición de silbantes sonoras "hemos de suponer fases sucesivas en la castellanización de gentes vasco-parlantes". La continua penetración de vascos en Castilla la Vieja puede explicar el proceso general de ensordecimiento de silbantes y de palatales que se realizó en el si-

glo XVI. "El origen en último término euskérico de la confusión de silbantes sordas y sonoras ha quedado oscurecido no sólo por los siglos que hubieron de transcurrir antes de que el efecto de tal influencia vasca se hiciera visible, sino también por el hecho de que la expansión del nuevo esquema en toda España que se impuso en la lengua común coincidió con lo que habríamos de llamar, para mayor claridad, segundo acto del cambio consonántico, a saber, la respectiva conversión en interdental y en velar de los antiguos fonemas dorsoalveolares *ç* y *z* y de las fricativas *x* y *j*."

Martinet, después de esta conclusión, a la que llega suponiendo la gran importancia del elemento vasco en los orígenes del español, propone un nuevo concepto del término sustrato, reduciendo este último a un concepto sociológico. Sería el bilingüismo secular de vascos fronterizos con románicos o bien desplazados hacia el Sur el que en ciertas capas sociales simplificaría la oposición sorda/sonora para llegar al tipo del español actual.

Estos dos trabajos de Martinet constituyen una muestra de cuán importante es la fonología para resolver no sólo problemas de estructura lingüística sincrónica, sino para comprender diacrónicamente, o si se quiere, históricamente, la evolución de las lenguas. Es verdad que todavía quedaría, después de estos trabajos, por liquidar por qué sorda y sonora se reducen en inicial y final a un solo archifonema, mientras que conservan en vasco su valor distintivo opuestas, como me hacía notar Lafon. También es verdad que el problema de una influencia vasca general en el castellano y más o menos latente hasta el siglo XVI necesitaría de estudios históricos extensos y difíciles para ser confirmada, pero lo que no cabe duda es que el profesor Martinet ha enfocado ambos problemas desde un punto de vista fecundo y nos da con ello no sólo unos juicios que parecen aceptables desde el primer momento, sino también una lección que hemos de aprender.

A propósito de la "Teoría del lenguaje", de Karl Bühler

por

IGNACIO MARIA DE ECHAIDE

Si el lector de la obra que vamos a comentar cree que va a encontrar en ella una ciencia semejante a la gramática de cualquier idioma, pongamos por ejemplo la castellana escrita para españoles, se equivoca, aun cuando suponga que se extiende a lo común que tienen entre sí todos los idiomas. El siguiente párrafo bastará para desengañarle:

"Ahora bien; un nombre es un sustantivo y no un demostrativo; pero *yo* es originariamente un demostrativo y no un nombre" (páginas 110 y 111). Y en otro lugar:

"Yo afirmo que hay que poner en el lugar O tres demostrativos si este esquema ha de representar el campo mostrativo del lenguaje humano, a saber: los demostrativos *aquí, ahora* y *yo*" (pág. 120).

Si el lector cree va a encontrar una ciencia con método análogo a la Filosofía del Lenguaje de Balmes (Obras completas XXI, 149) también se equivocará. Ciertamente algunos puntos hay de contacto, pero en lo fundamental difieren.

La teoría del lenguaje es una ciencia muy nueva. Sus primeros pasos se remontan no más que al siglo XIX y puede decirse que ahora está en floración. No sé si existe definición de la misma. A mi juicio es la ciencia que define con precisión la función y el alcance significativo de las palabras, señalando sus limitaciones y conexiones. Como definición improvisada y a vuela pluma, no esperen de la misma los lectores grandes precisiones.

La obra que comentamos es inmensamente difícil. Nadie mejor que su traductor puede haberlo experimentado y a él dejamos la palabra: "Respecto a la traducción, necesito decir una palabra. No es fácil exagerar sus dificultades, porque en ella se acumulan todas

las que puede presentar un texto científico moderno; un vocabulario de desusada amplitud y que se refiere a los dominios más variados; referencias constantes a fenómenos y ejemplos lingüísticos que es menester, no ya verter, sino adaptar al castellano; una terminología en gran parte original, que ha sido necesario recrear en español; una manifiesta preferencia por las expresiones menos habituales y por último una voluntad de estilo —no siempre recompensada por el acierto— que lleva a Bühler a un empleo demasiado frecuente de modismos, giros peculiares e ingeniosidades que ponen a prueba el ánimo del traductor. Baste decir que la *Teoría del Lenguaje* se publicó hace diez y seis años, y a pesar de sus excelencias y su éxito, no había sido traducida hasta hoy —que yo sepa— a ninguna otra lengua.”

Coincide, pues, Marías con Balmes en aquel juicio del amor de los alemanes a lo nebuloso (tomo XXII pág. 237), cuyas consecuencias son funestas para la misma ciencia alemana; “El alemán no se lee” —se lamentaba un gran personaje del siglo XVIII. Agreguemos otra nota característica en los tudescos: gran cita de autores alemanes con la correspondiente profusión de incienso.

Pero, ¿qué quedaría de la obra de Bühler si se escribiese en estilo ingenuo y sin esa lamentable plaga de términos científicos, casi totalmente innecesaria? (La filosofía, en opinión de Balmes, es la ciencia que necesita de menor caudal de léxico científico, por no ser más que una metodización del sentido común). Resultaría sencillamente infantil; pero al propio tiempo agradable y con un caudal de observaciones de valor inestimable.

Un defecto de preparación podemos señalar en la obra que comentamos. Según noble confesión propia, el autor sólo conoce las lenguas indeuropeas; y ciertamente, una Teoría del lenguaje debe basarse en datos universales. Aún más, creemos que los conocimientos *in extenso* del autor se limitan a los principales idiomas modernos, al griego y al latín, sin que esto quiera decir que no posea conocimientos fragmentarios de otros muchos. El vascuence, sólo una vez lo cita y debe desconocerlo, lo que representa una laguna fundamental. Bühler suple su falta de conocimientos fuera del indeuropeo, con escasos préstamos de otros autores. Pero esto es poco aconsejable para mantener la unidad de pensamiento y criterio necesarios en una obra de esta naturaleza.

Pasando a otros aspectos interesantes de la obra, diremos que Bühler cita siempre la religión con gran respeto y siente por la filosofía escolástica un entusiasmo de que estamos lejos, en general, los españoles. Más de veinte veces la cita en su obra y siempre con encomio. ¿Hay en Alemania algún movimiento de regresión al Es-

colasticismo? El no cita más que el nombre de Husserl al decir: "Mill (St.) y Husserl están ambos en conexión con raciocinios escolásticos y los utilizan fértilmente." (Pág. 262). Pero al lado de Husserl podemos poner, sin discusión, el nombre del propio Bühler.

Aun cuando la obra se relaciona con cuestiones muy delicadas sobre las cuales ha derramado sus doctrinas la heterodoxia, no nos parece ver asentimiento del autor a ellas aun cuando la oscuridad del lenguaje usado por el autor pueda a primera vista dar lugar a alguna sospecha. No obstante en el prólogo (pág. 3) hay el siguiente párrafo, confirmado por unas palabras del texto (pág. 339). Dice así: "Si esto es una falta absoluta (la carencia de función representativa) del lenguaje (sic) del perro o si sólo salta a los ojos como enorme diferencia de grado, quede en pie hasta ver el resultado de investigaciones exactas." (Prólogo, pág. 3).

Pero que a estas expresiones no puede darse un sentido censurable, lo prueba el terminante párrafo que copiamos a continuación (página 161):

"Y si tampoco allí cree encontrar nada decisivo, entonces hay que poner su asunto, una igualdad comprobada de la estructura fundamental de todas las lenguas humanas, en paralelo con el descubrimiento, apenas puesto hoy en duda, de una amplia coincidencia de la estructura corporal de los hombres, en contraste con los animales más próximos."



La obra del Sr. Bühler consta de un prólogo y una introducción (en los que hace varias consideraciones sobre el desarrollo actual de la teoría del lenguaje) y cuatro partes. En la primera expone lo que llama cuatro axiomas del lenguaje; a saber, el lenguaje como relación, el lenguaje como signo, la teoría de los cuatro campos y palabra y frase. Es interesante la observación del autor acerca de la interpretación de los jeroglíficos egipcios antes de comenzar a exponer el primero de los axiomas: "La exigencia de una primera comprensión —dice— se ha cumplido aquí partiendo del valor simbólico" (pág. 24). Y esta nota de carácter histórico: "Es menester repetir una vez más en el espíritu de los descubrimientos de los griegos, a los cuales se les han presentado en su lengua los fenómenos del modo que todavía hoy se llaman en su mayoría" (pág. 30). En contraposición a esta permanencia dice que "la hermosa arquitectura de la tabla duodecimal kantiana de categorías y principios ha sido un fantasma histórico efímero" (pág. 33).

A propósito del primer axioma es interesante la manifestación de que "El programa de investigación que el robusto behaviorismo em-

pezó a practicar con empuje juvenil, primero con animales y luego con el lactante humano, contenía aún la antigua fórmula e intentaba resolver en reflejos el proceso total; pero hoy se está produciendo un cambio en toda la línea" (pág. 38). Y más adelante (pág. 39): "Allí habrá que mostrar también que en el seno de la biología misma ha surgido, como una especie de antítesis hegeliana del behaviorismo mecanicista, el intento de Uexküll, que está previamente orientado sematológicamente en sus conceptos fundamentales *signo de advertencia y signo de actuación.*"

Hablando del segundo axioma es muy interesante la siguiente observación: "Entre las lenguas del Cáucaso occidental, por ejemplo, hay una (el adyghio) que a primera vista muestra una multiplicidad de sonidos vocales análoga a la del alemán; existen entre otros matices, también u -ü -i. Pero resulta que allí nunca pueden distinguirse dos palabras, como entre nosotros *Tusche* y *Tische*, por la diferencia vocal u-i; los matices u-ü-i no tienen valencia diacrítica en aquella lengua. Tampoco o-ö-e, ni a-ä, todos los cuales existen, en efecto, condicionados regularmente por el medio, pero no pueden ser diacríticamente relevantes." A esto que manifiesta el señor Bühler podemos por nuestra parte agregar que en chino ocurre lo propio con varias consonantes; las alternancias n-l, b-p y d-t son también diacríticamente irrelevantes en la lengua monosilábica.

A propósito del cuarto axioma sienta (pág. 89) el siguiente principio de la mayor importancia: "Ni la frase pudo haber sido antes que la palabra, ni la palabra antes que la frase, porque ambas son *momentos correlativos* en uno y el mismo estadio (acaso avanzado) del lenguaje humano." La expresión "acaso avanzado" no puede significar la adhesión a una teoría del lenguaje creado (para inventar el lenguaje sería necesario saber hablar, ha escrito un grave filósofo) y perfeccionado por el hombre, pues iría contra el principio que acaba de sentar. El autor se refiere a la evolución natural de todos los idiomas, en los cuales las necesidades crecientes de matizar el pensamiento han obligado a perfeccionar el lenguaje, aumentando, por ejemplo, el número de modos y tiempos en la conjugación, dando significación singular a flexiones plurales, creando nuevas flexiones plurales en sustitución de las singularizadas, ideando tratamientos respetuosos para hablar con personas de edad o jerarquías, etcétera, etcétera.

La segunda parte se refiere a los demostrativos y al campo mostrativo del lenguaje, tema, como hemos observado más arriba, obsesionante para el autor. No obstante admite con gran lógica un límite para la función mostrativa: "De un modo puramente fenomenológico —dice (pág. 103)— hay que distinguir demostrativos y nom-

bres, y su distinción no puede ser suprimida por ninguna especulación acerca de su origen.”

Hablando de las raíces indeuropeas *to- y *ko- dice en la página 109: La raíz *ko- pretende ser considerada como denominación indoeuropea primitiva de esa forma indicativa (dirección) (pág. 51)”. Lo aquí subrayado lo toma el autor de Brugmann. Y más abajo en la misma página: “Y por lo que se refiere a las palabras para el “tú”, en la mayoría de las ramas lingüísticas indoeuropeas proceden, como sabe Brugmann y con él todos los demás especialistas, de la raíz to- o de la raíz so-, exactamente igual que el grupo de los demostrativos dísticos del *éste*”.

A propósito, también del indoeuropeo, es muy interesante la siguiente observación de Bühler: “Así debe explicarse el hallazgo histórico de que no se encuentra ningún pronombre que, desde la época protoindoeuropea, hubiese servido *exclusiva o al menos predominantemente para la iste-deixis, es decir, para señalar a la persona de aquel a quien se habla y su esfera*; pero sí en muchas lenguas indoeuropeas pronombres de la *éste-deixis* que han conservado una estrecha *relación absolutamente firme e inalienable* en definitiva con la persona a quien se habla. Así, en ario, armenio, griego, latín y sureslavo (por ejemplo, búlgaro)” (pág. 114).

Sigue obsesionando a Bühler la amplitud del campo demostrativo en las partes de la oración. En la página 135 copia un párrafo de la gramática latina de Stoltz-Schmalz que dice: “Las conjunciones se pueden dividir en originariamente indicativas (deícticas, tanto coordinantes como subordinantes) y puramente copulativas, etc.” Y más adelante (pág. 143) al hablar del campo de la llamada retención inmediata dice Bühler: “Su expectativa de encontrarse también allí con los demostrativos no es defraudada, sino cumplida en una medida insospechada.”

Agotada la materia de lo demostrativo en la segunda parte de la obra, la tercera (pág. 171) la dedica al campo simbólico, es decir, a la designación de los objetos por nombres. Desde este punto de vista el autor (pág. 175) dice que se pueden contrastar las lenguas esquimales (1) como muy *impresionistas* con las lenguas bantúes como muy *categoriales* y el chino (2), con su conocida predilección por las

(1) Algunos autores incluyen en el grupo esquimal lenguas del norte del continente americano (Algonquino, Maichi, Iroqués, Dakota y su dialecto el Tetón, Tsimshian con sus variedades Kitunto y Kithala, Kwakiutl y su variedad el Kowmuk o Tlathul, Kawitshin y su variedad el Kwantlin y Haida con su dialecto el Masset). Pero ignoramos si estas lenguas pueden calificarse también de impresionistas.

(2) Lengua sinítica es también el Tais.

cosas individuales (3), con las lenguas indoeuropeas (4) que manejan sin excepción lo *universal* como algo mostrable.”

El pensamiento más destacado de Bühler, con relación al objeto de esta parte tercera, es el que refleja en las siguientes líneas tomadas de la página 196. “La aprehensión plena del objeto y la integridad de su representación lingüística son un ideal en un grado mucho menor que lo que la mayoría sospecha.”

En esta parte habla Bühler de la onomatopeya y sienta (pág. 299) el siguiente juicio cuya importancia no hemos de encarecer: “En el lenguaje tiene validez en primera línea una ley estructural completamente distinta a la onomatopéyica.” Y en otro lugar (pág. 237) dice: “Es un hecho que las *raíces*, como las conocemos y tenemos que admitirlas según las reglas de la reconstrucción, por ejemplo, para el indoeuropeo primitivo, se imponen a sus mejores concedores como no descriptivas.” En la página 240 cita a Oehl y reproduce su afirmación de “que con seguridad las *palabras onomatopéyicas* no son las primeras en el vocabulario en formación del niño.”

La cuarta parte (Estructura del habla humana; elementos y composiciones) es lo que más se puede relacionar en la obra de Bühler con lo que las gramáticas llaman Sintaxis. Ignoramos por qué, el autor la hace preceder de un estudio físico del sonido (La teoría acústica de la sílaba, pág. 296), que, a nuestro juicio, no encaja en el objetivo de la obra. Por otra parte, como era de esperar, es de lo más flojo de la misma. Aunque es inmensa la cultura de Bühler, o quizás por este mismo hecho, no cabía esperar profundizase mucho en estos difíciles estudios físico-matemáticos. Inserta algunos oscilogramas. Ni siquiera cita a Fourier y su análisis. Los lectores que quieran profundizar en esta materia pueden consultar obras especiales como “A practical treatise of Fourier’s theorem and harmonic analysis”, por Albert Eagle, “Theory of vibrating systems and sound”, por A. Irving e I. B. Crandell, “Elements of acoustical engineering”, por H. F. Olson, “Theory of sound”, por Lord Rayleigh, “The dynamical theory of sound”, por H. Lamb, “Speech and hearing”, por A. H. Fletcher, “Oscillographs”, por A. J. T. Irwin y otros varios.

(3) En el chino cada sílaba representa un objeto o una idea. En el verbo chino no existen dificultades de tiempos, modos, personas, acción transitiva o intransitiva, forma regular e irregular. El verbo es un infinitivo invariable; las personas se conocen por el pronombre que le acompaña; el tiempo por la adición de palabras como *antes*, *ayer*, *después*, etc. No hay vestigios de declinación, ni siquiera terminaciones para el género y número. No existe artículo ni acento. Hay gran variedad de dialectos.

(4) Son cerca del centenar entre vivas y muertas, sin contar los dialectos.

En esta cuarta parte se propone algo que tiene mayores dificultades de las que a primera vista pudiera parecer; la definición de la palabra. Parece que el autor da por buena la definición de A. Meillet, filólogo muy conocido por sus tratados y por haber dirigido la redacción de la importante obra "Les langues du monde". Meillet dice así: "Una palabra está definida por la asociación de un sentido dado con un conjunto de sonidos dado, susceptible de un empleo gramatical dado" (pág. 336). Como se ve la definición envuelve conceptos que parecen a primera vista más complejos que lo que se trata de definir.

Después de definir así la palabra trata de "El problema de las clases de palabras" (pág. 338) y vuelve a su obsesante tema de lo demostrativo y lo simbólico, con estas palabras (página citada): "la primera división en clases separa demostrativos y nombres y por cierto en lo esencial tal como lo vieron los grandes gramáticos griegos en la hora natal de la lingüística occidental."

Sobre el artículo hace observaciones muy agudas en la página 343 y en la 347 dice esto que no por ser asunto conocido debe omitirse: "Se sabe que el artículo es un fenómeno relativamente reciente (en las lenguas indoeuropeas) cuya evolución en griego puede seguirse paso a paso desde Homero, en germánico desde la traducción gótica de la Biblia. Los romanistas agotan el *Cantar de Roldán* y los anglicistas el *Beowulf*, donde interpretan con exactitud filológica los estadios iniciales del artículo." En vascuence seguramente ocurrió lo propio, sólo que resulta imposible determinar la época en que comenzó a usarse. Es de creer, pues, que el artículo no es originario en ningún idioma sino un perfeccionamiento que exigió la necesidad de matizar mejor el pensamiento.

Cuanto más adentra el autor en la cuarta parte, más se acentúa el carácter sintético del estudio que, por tratarse de algo muy conocido, haría mucho más fácil su comprensión. Pero parece que a título de compensación el lenguaje del autor se hace cada vez más difícil. Véase como muestra este párrafo (pág. 401).

"Que al apartarse de este caso cero los compuestos auténticos y las demás composiciones del lenguaje se comportan tanto supersumativamente en un aspecto como infrasumativamente en otros, no tiene nada de extraño desde el punto de vista de la psicología vivencial; lo metafórico con su acentuada selectividad surge sin problemas donde quiera que se dan las condiciones ya enumeradas certeramente por H. Paul."

Con esta observación final no quisiéramos restar ánimo a los posibles lectores de la obra que comentamos. Pero será conveniente que si no los posee ya, adquieran conocimientos generales de fitolo-

gía que les ayudarán grandemente en la empresa. La obra recientemente publicada en España de Wartburg "Problemas y métodos de la lingüística" (Madrid, 1951. Consejo Superior de Investigaciones Científicas, "Instituto Miguel de Cervantes", traducción de don Dámaso Alonso y don Emilio Lorenzo) por su sencillez y claridad resulta altamente recomendable para tal objeto.



Un "txistu" soriano del siglo XVII

por

RICARDO DE APRAIZ

Director del Museo Arqueológico Numantino

Todo lo que pueda tener de impropio el título de estas líneas es, naturalmente, cosa intencionada. Utilizo el nombre de un instrumento musical tenido por típicamente vasco e incluso hago uso de la ortografía de ciertos grupos vasquistas, por lo que pueda ello aumentar el interés de este pequeño hallazgo que la casualidad ha puesto en mis manos de vascongado residente en tierras de Soria.

La índole especial de las cosas folklóricas hace que en muchos casos sean cultivadas con un sentido un tanto localista que impide una visión de conjunto. Así, hallándome de profesor en el Instituto de 2.ª Enseñanza de Oñate, hace ya algunos años, pude ver que allí se daba como costumbre típicamente local la del "sokamuturra" o toro ensogado que en 1949 y durante las tradicionales fiestas de la Madre de Dios, se ha tratado de restablecer en Soria. No estará fuera de propósito recordar aquí que tal costumbre tiene en Castilla una larga tradición y que a ella se alude por Lope de Vega en su comedia "Peribáñez y el Comendador de Ocaña" donde toda la trama de la obra parte del accidente que sufre éste al caer del caballo por haberse trabado sus patas en la soga del toro que corría el "vulgo necio". Algo análogo podría decirse del "zezensuzko" vasco, o toro de fuegos artificiales que seguramente no es sino la humanización de una vieja costumbre como la del toro "jubilo" de Medinaceli, que tampoco, según mis noticias, es exclusiva de esta localidad en tierras sorianas.

El "txistu" en el país vasco ha sido objeto de una verdadera exaltación y hasta se ha pretendido hacerlo apto para obras de concierto aprovechando la disposición que para la música existe en el país. No hace falta llevar las cosas a esos extremos; se trata de un instrumento de música popular y nada más grato para el que esto escribe, que despertarse en Vitoria en los días festivos del verano con el

pasacalle matutino de la banda de tamborileros de la ciudad y oír a la misma por las tardes amenizar el baile popular. Pío Baroja, que se hallaba en aquella ciudad preparando su novela "El cura de Monleón", manifestaba también la agradable impresión que le había producido esta nota pueblerina conservada amorosamente en una población que roza los sesenta mil habitantes. De idéntica forma se expresaba Luis Bello en un artículo en que comentaba favorablemente que la Diputación de Vizcaya en corporación, cruzara a pie el puente del Arenal en Bilbao, sin que nadie reparase en lo anacrónico de todo aquel aparato de dalmáticas y atabaleros en medio de un tráfico trepidante de motores.

Con esta digresión he tratado de exponer mi idea de que muchas cosas tenidas por exclusivas de determinado lugar, no son sino supervivencias de las que ya en otras partes han desaparecido, y que existe en el país vasco un sentido de lo tradicional más exaltado que en otras partes.

El hallazgo que motiva este trabajo viene a confirmar lo expuesto.



Parte anterior del instrumento con los agujeros destinados a los dedos índice medio.

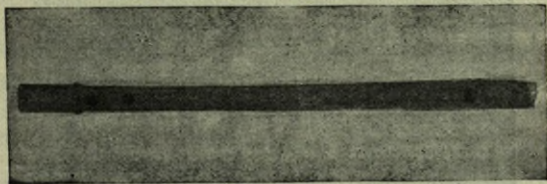
Se trata de que al realizar unas obras en la iglesia parroquial de la aldea de Cascajosa (provincia y partido judicial de Soria), aparecieron, al ser derribado un muro, el instrumento musical aludido, una moneda de Felipe IV fechada en 1664 y unos folios manuscritos.

El instrumento musical es de madera. Demasiado perfecto para tratarse de un simple juguete infantil, tiene tres agujeros dispuestos en la misma forma que los del "txistu" vasco actual, esto es, uno para el dedo pulgar y dos para el índice y el medio. El meñique se ha de colocar en el extremo opuesto al de la embocadura y sirve también para modular el sonido. Este instrumento se maneja con una sola mano, la izquierda, de cuyo antebrazo cuelga el tamboril que golpeado por la derecha con un palillo, lleva el ritmo. Esta disposi-

ción no es exclusiva tampoco del txistulari vasco sino que puede verse en tierras charras y andaluzas. Don Telesforo Aranzadi, afirma que existe un grabado del siglo XV en el que aparece un músico en la forma indicada y sugiere la idea de que se trate de un vasco, si bien reconoce que pudiera ser también un provenzal o un dulzainero castellano.

Unos versos de la comedia de Lope de Vega antes citada "Peribáñez y el Comendador de Ocaña", nos vienen a confirmar en lo dicho. En el acto 1.º de esta obra, verso 89 y siguientes, dice Casilda:

Jamás en el baile oí
son que más bullese el pie,
que tal placer me causase
cuando el tamboril sonase,
por más que el tamborilero
chillase con el garguero
y con el palo tocase.



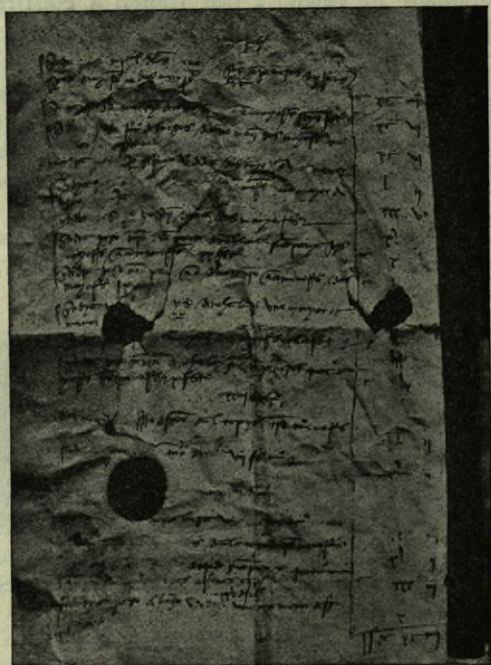
Parte posterior del instrumento con el agujero destinado al dedo pulgar.

Don José Manuel Blecua en nota explicativa de este párrafo copia las acepciones que a la palabra garguero da el Diccionario de Autoridades, esto es, "parte interior de la garganta" y "caña del pulmón", pero no satisfecho con esta explicación añade que "quizá signifique alguna especie de flauta". También lo creo yo así y que esta flauta o garguero de que habla Lope la tomaba el músico con la izquierda mientras golpeaba el tamboril con la otra mano.

Es el propio don Telesforo, cuyo vasquismo no puede ponerse en tela de juicio, quien, con objetividad científica, nos hace ver cómo estas analogías entre la música popular de distintas regiones no se limita a los instrumentos que la interpretan sino que existen también

en la melodía y en el ritmo. En un erudito estudio (1) demuestra cómo la música en 5/8, tenida por característica del zortzico vasco, no es exclusiva de este país sino que se halla en canciones laponas y también en las castellanas publicadas por el Maestro Olmeda, soriano de nacimiento y beneficiado de Burgos.

Según el Maestro Olmeda (2), en toda Castilla y muy especialmen-



Folio que apareció con una moneda de 1664 junto al instrumento musical. Ambos pueden apreciarse en esta fotografía.

te en Soria, se bailan *ruedas* empleando clases de compases, tales como el 2/4 y el 3/8; pero afirma que el más antiguo y característico es el 5/8 que se halla en una de las canciones recogidas, en el texto de la cual se alude a un pueblo soriano:

(1) «Revue Internationale des Etudes Basques». París, 1910. Tomo IV, página 345 y siguientes.

(2) Olmeda. «Folk-lore de Castilla o Cancionero Popular de Burgos», 1903.

Arriba arribita
contra Cidones
hay una botonera
que hace botones.

Conviene dejar aquí consignado que al apreciar estas coincidencias en el 5/8 no se pretende identificar zortzicos con *ruedas*, y que ese compás se encuentra también en música culta, como el 2.º tiempo de la Patética de Tschaikowski, según me indica quien, con conocimientos musicales que no poseo, me asesora en la materia.

Volviendo al instrumento en cuestión puede resumirse ésta en los siguientes términos: En tierras de Soria, y esto puede hacerse extensivo a otras de Castilla, existía en el siglo XVII un instrumento de música popular que se manejaba con la mano izquierda, acompañándose por un tamboril pendiente del antebrazo de la misma forma a como lo hace en la actualidad el txistulari vasco. Tal instrumento ha sido abandonado en aquellas tierras y sustituido por otros, acaso de más brillantez, como la gaita y la dulzaina. Por el contrario el país vasco, tradicionalista y progresivo al mismo tiempo, lo ha perfeccionado, haciéndolo más grueso por la embocadura a fin de ganar en sonoridad y ha empleado para su construcción mejores materiales, añadiéndole anillos metálicos que a veces son de plata, con lo que se ha conseguido un grado de perfección que no se da en instrumentos de música popular y de la que sin duda se halla muy lejos el hallado en Cascajosa y motivo de este trabajo.

Soria, septiembre de 1948.



UNA FUNDACION DE LOS OQUENDO

El Convento de las Brígidas de Lasarte

por

Manuel de Lecuona, Pbro.

CAPITULO V

NOTAS ARQUEOLOGICAS

Acabamos de asistir a través del Capítulo precedente, a las fiestas que se celebraron en la traslación de la pequeña Comunidad, del Palacio de los Fundadores, donde provisionalmente residían, a la nueva mansión donde habían de morar de un modo definitivo.

Y, al llegar a este punto, sin duda habrá brotado en el lector, la natural curiosidad de conocer el nuevo edificio. A satisfacer este deseo vamos precisamente en las líneas que siguen. Vamos a hacer una descripción aproximada, del Convento tal como debía ser cuando se verificó el traspaso de la Comunidad. A lo cual añadiremos después, como es natural, las diferencias de adiciones y reformas introducidas con posterioridad.

Situación

Como dejamos anotado en el Capítulo II, la Población de Lasarte o lo que también pudiéramos llamar su "calle", estaba constituida en el siglo XVII por la Iglesia de San Pedro y una fila de casas enfrente de ella. No lejos, en dirección SO. sobre la regata de Saltsate, se hallaba el grupo de edificios formado por la Torre-Palacio, la ferretería, la casa de los ferrones y el molino. Entre los dos grupos se extendía una campa o terreno llano labrantio, que por su orientación aproximadamente al mediodía, ofrecía envidiables condiciones para emplazamiento de habitaciones humanas.

Tal hubo de ser el lugar escogido por don Miguel de Oquendo para solar del Convento que se proyectaba, y a cuya descripción vamos a pasar sin más.

Líneas generales del edificio

La Escritura de Fundación —en la que con morosidades de verdadero enamorado parece como que el Fundador se entretuvo en darnos una detallada previa descripción de lo que iba a ser la Casa de sus amadas Hijas— anticipa en su cláusula 2.^a que el edificio había de estar constituido de dos Pabellones o cuerpos de edificio en línea recta, de NE. a SO., centrandó a modo de dos alas el cuerpo de la Iglesia, en un plan parecido, aunque muy en pequeño, al del San-



Capilla del Convento.

tuario y Colegio de Loyola en Azpeitia. Y, aun para que el parecido fuera más perfecto, la misma Iglesia había de revestir una forma, ya que no de perfecta rotonda, sí al menos "ahovada", aun cuando sin cúpula.

La entrada de la Iglesia habría de disponerse en la bonita plazuela rectangular que quedaría ante la fachada SE. de este conjunto: plazuela que tendría de dimensiones, en largura la misma del conjunto que decimos —42 metros— y en ancho como 20, hasta el camino que bajaba a la regata.

Por la parte zaguera NO., se hallaría la huerta de la Comunidad, con una extensión muy superior a la largura del edificio, sobre todo en dirección N. donde se dilataría más del duplo de la casa.

La Iglesia por su parte tendría, en dirección SE. NO., 66 pies de largo —16 metros— por 31 pies —algo menos de la mitad de la largura— de ancho.

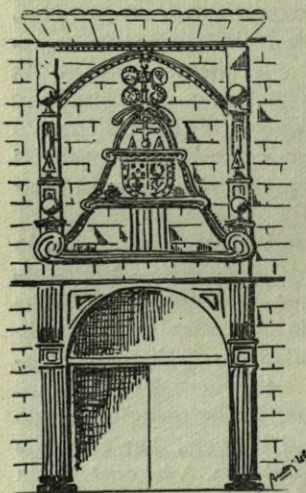
Las dos alas del edificio —que la Escritura llama *cuartos*— dispuestas, como decimos, en línea recta a ambos lados de la Iglesia, habían de hacer con el ancho de ésta, 162 pies —como 42 metros— con 24 pies de ancho y 28 de alto.

Dentro de dichas dos alas o cuartos, habrían de instalarse las “celdas y oficinas altas y bajas y todo lo demás adherente a ellas, como son el refectorio, cocinas, casa de labor y de capítulo y recreación, bodega, horno, corral para aves, y el número de celdas que conforme a la elección y gusto de las Religiosas, se pudieran acomodar según la distancia y capacidad que tuvieran los dichos dos cuartos, dejando en medio la Iglesia, con sus tránsitos, hasta el remate de la plaza de el dicho Lugar de Lasarte y de una casa contigua a ella”.

A todo lo cual habrían de añadir los Fundadores, por el citado lado de las casas de la plaza —es decir por el lado NE.— un pabellón más haciendo escuadra con lo largo que llevamos dicho. Este pabellón, que, como dice la Escritura “ha de equivaler casi al todo de la fábrica del Convento”, y que los Fundadores lo hacían construir “por el cariño con que miran y hacen esta nueva Fundación... y para mayor consuelo y salud de las Religiosas”, defendería perfectamente a todo el inmueble, de los vientos del Norte, haciendo de la plazuela del Convento un lugar de apacible abrigo. A lo cual había que agregar además, que los Señores Fundadores disponían este pabellón en plan de hasta cierta magnificencia, exterior e interiormente, haciendo que para mayor amenidad estuviera emplazado “sobre la huerta, con puertas y ventanas a ella, con un salón y pieza baja muy capaz, y arriba seis o más celdas que sirvan de enfermería o Noviciado, donde el verano por un lado gocen las Religiosas de los aires del mar, y por el otro el sol dé el invierno todo el día, y (además) el desahogo del salón de la Comunidad abajo”... Por todo lo cual disponían además “los dichos Señores Fundadores, que se ha(bía) de llamar este cuarto, *el de los Fundadores*, para que mejor les encomienden a Dios las Religiosas del dicho Convento”.

Tales fueron las líneas generales del edificio planeado y ejecutado por el Fundador. Pero indudablemente en este plan habían de faltar numerosos detalles peculiares de una casa de Religiosas de vida claustral, tales como el Coro y la Sacristía, etc.; detalles que sin embargo hoy existen, revistiendo por cierto los mismos caracteres del conjunto del edificio, por lo cual fundadamente presumimos que también son obra del primer momento y no anejos posteriores.

El Coro alto no existió en el principio. El Coro bajo, por su parte, está junto al Presbiterio, dando vista a él a través de una adecuada reja de hierro, por el lado de la Epístola, teniendo por complemento, cerca de sí, en una disposición conveniente, el Comulgatorio y el Confesonario de las Religiosas.



Portada del Convento.

La Sacristía se halla por el lado del Evangelio, en situación algún tanto distante del Presbiterio; distancia que hoy se salva mediante una especie de pequeño túnel practicado en el grueso muro de dicho Presbiterio, en un punto que hace perfecto *pendant* con el Comulgatorio del lado opuesto.

Añadidos posteriores

Antes de pasar a la descripción arqueológica y artística del edificio cuyas líneas generales estamos viendo, bueno será anotemos aquí la ampliación que la Iglesia debió experimentar ya desde antes de la terminación de la obra, con la adición del actual Presbiterio, que indudablemente no entraba en el plan que hemos comentado.

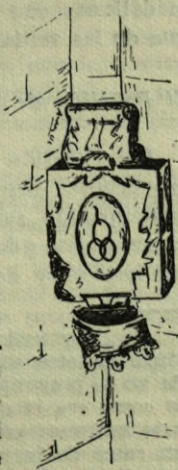
En dicho plan la Iglesia habría de tener de largo 66 pies —16 metros y medio— por 31 —como 8 metros— de ancho; dimensiones que coinciden perfectamente con las del cuerpo de la Iglesia, salvo el Presbiterio; con la perfecta coincidencia hasta del detalle de la forma ovalada de dicho cuerpo. La Iglesia, en efecto, forma un óvalo de algo más de ocho metros de ancho, por 17 de largo —o más exactamente, 13 de largo, ya que los 4 restantes pertenecen a un vestíbulo que ha existido en la entrada hasta hace pocos años.

El Presbiterio, por su parte, viene a ser un cuerpo aparte de forma rectangular al exterior y rotonda al interior, de 7 metros aproximadamente de diámetro, sobre cuatro pechinas en los cuatro ángu-

los, comunicando el conjunto con el cuerpo de la Iglesia mediante un amplio hueco, abierto en un grueso muro de dos metros de espesor, en el mismo punto donde antes estaría proyectado el Altar Mayor; disposición que da a la citada pieza todo el carácter de un gran camarín. De las cuatro pechinas, hoy dos están tapiadas, y las dos restantes sirven de Comulgatorio la una, y de paso para la Sacristía la otra.

En cuanto a la disposición interior del Convento, un detalle había en ella muy distinto a lo que es hoy, y es que, como lo anticipa la Escritura, estaban habitadas las dos alas del edificio total, a los dos lados de la Iglesia, y hoy no lo está la del lado izquierdo. Y es que ambas alas se comunican hoy a través del Coro Alto, pero entonces, al no existir el Coro Alto, se comunicaban en un plan más natural a través de un tránsito. Este tránsito era en sus dimensiones la mitad aproximadamente de lo que hoy es el Coro Alto, un recinto exactamente igual a lo que debajo de él era antaño el vestíbulo de la Iglesia (7 metros de largo por 4 de ancho), recinto además con un ventanal grande y dos ventanucos redondos, detalles todos que nos hacen sospechar que aquella pieza llegó a constituir algo más que un vulgar tránsito o paso, siendo quizás Sala Capitular o "Casa de Labor" de la Comunidad. Como quiera que fuese, a través de aquella pieza el paso de personas y cosas era más natural que a través del Coro Alto como lo es hoy, y así se concibe que, en las fechas que historiamos, el Ala izquierda de la Casa fuese habitada como no lo es hoy, que casi todas sus dependencias están destinadas a Sacristía. En el plan primitivo, sin embargo, en ella estaba, además de las celdas y la Sacristía, la Bodega de la Casa, con su puerta carretera, que se hallaba en lo que hoy es gallinero del P. Vicario. Así se comprende perfectamente que a los 100 años de la fundación, al hacerse el Coro Alto, como veremos, definitivamente dejase de estar habitada esta ala izquierda del Convento.

Otros cuerpos de edificio hubo y hay también dentro de la Clausura, de indudable inclusión en la obra con posterioridad a la concepción —y algunos aun a la ejecución del plan primitivo—, tales como el Antecoro junto al Coro Bajo y el Noviciado sobre él; y la nueva Bodega en lo que hoy es cocina, y la gran escuadra añadida a continuación del Pabellón "de los Fundadores" para hacer el cierre del patio llamado de "la alberca" por el lado NO. y el NE.; y la "Casa de Labor" —cuerpo saliente



Escudo anagrama de Oquendo en el ángulo del edificio.

al exterior NE. en el extremo NO. del citado Pabellón de los Fundadores—; y las cuadras, y el llamado “tinglado” —larga galería a modo de solana construída contra y para seguridad de la peraltada tapia del cerco de la huerta, detrás de las casas de la plaza—; amén de la acomodación del refectorio y cocina en los sitios actuales, etcétera, etcétera; cosas todas que por su falta de interés mayor, las dejamos para detallar más tarde en nota.

Notas arqueológicas

Desde el punto de vista artístico-arqueológico, el aspecto general exterior del edificio es de una muy discreta y simpática regularidad de proporciones en todas sus líneas. Los 24 pies de altura de los muros de la fachada se hallan divididos en dos por una banda corrida de piedra sillar a la altura del piso, con una fila de ventanas sobre ella de muy discretas proporciones y distribuídas con holgura, dejando entre ventana y ventana un buen paño de muro liso, a lo que se añade un coronamiento de todo ello por otra banda corrida junto al tejado, con decoración de dentellones y saliente moldura por remate, haciendo el todo un conjunto en extremo armónico y agradable a la vista.

Esta armonía de líneas queda enriquecida además por un detalle decorativo que pone cierta novedad y da un carácter verdaderamente personal al Convento de Lasarte: el detalle decorativo de sendos medallones con los anagramas de Jhs. y M.^a, colocados sobre cada una de las ventanas de la citada fachada, a media distancia del techo.

El Pabellón de los Fundadores

Del Pabellón de los Fundadores anticipamos arriba, que éstos lo proyectaron con cierta mayor suntuosidad interior y exterior. Esta preocupación suntuaria de los espléndidos señores se revela al exterior en los adornos de que tejieron la portada de dicho Pabellón, que hoy sirve de portería del Convento (1).

(1) Hay indicios que revelan que la primitiva Portería del Convento estuvo en otro sitio distinto del actual. Desde luego es de presumir que ella no se proyectase en un Pabellón de respeto y de finalidades tan distintas como era el de los Fundadores, donde se halla actualmente. Por otra parte hallamos que las Hermanas de fuera de Clausura, que es natural vivan cerca de la puerta del Convento, tenían su habitación, según se nos alcanza, al principio en la casa llamada de Santa Ana, que también se llamó Zocoillumbe y estaba en lo que actualmente es patio gallinero de la casa Echeluze, frontera a la fachada NE. del edificio del Convento. Aparte

Cierto, que el afán decorativo en este caso se ha traducido más bien que en una obra de buen gusto, en un alarde de buena voluntad del artista. Pero, con todo, ahí está tal como es, como una muestra de cierto estilo barroco un tanto americanizante —¿mejicano?— de que se encuentran pocas muestras en el país fuera de nuestro caso del Convento de Lasarte.

Un arco de trazado verdaderamente fino, y que, si no fuera por lo mezquino del recinto adovelado en que encaja, podría pasar por una bonita muestra del más puro renacimiento español, está, para mal suyo, coronado por una tracería de molduras, la premiosidad de cuyo trazado —encuadrando un bien labrado escudo de la Orden Birgitina—, nos lleva sin querer a pensar en una época de decadencia de un estilo que antes ha sido muy hermoso. Por lo demás parece como que el afán de hacer llegar la parte tallada hasta lo más alto de la fachada, movió al artista que planeó esta obra, a alargar su labor con estiramientos y adiciones de elementos ornamentales de gusto poco menos que dudoso —aunque elocuente a su modo— hasta llegar a donde se propuso, llevando su capricho al extremo de entreverar, disimuladamente, la fecha de la construcción —1671— dentro de un motivo ornamental del barroco florón en que remata la historiada fachada.

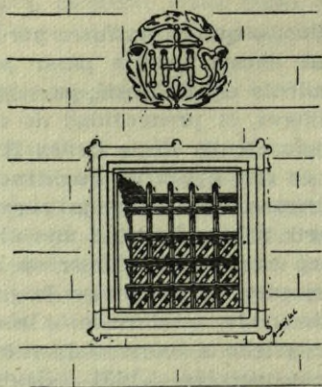
La Iglesia

Lástima que la Iglesia no conserve igualmente su portada primitiva que, como más sobria, quizás sería de mejor gusto que la del Pabellón de los Fundadores que acabamos de describir. Por lo menos sería de la época de la obra, y como tal, bien casada con la bonita fachada de ella. Desde luego, y sin más, podemos presumir de su superioridad sobre la actual, que, a una con la torre-campanario que

de esto, que viene a ser argumento de carácter externo, hay en la actual recocina y escalera de subida al piso, de junto, ciertos detalles constructivo-decorativos que revelan que en aquel punto que corresponde a la citada fachada NE. hubo antes algo de un destino más vistoso que lo que hay actualmente. En efecto, la puerta de acceso de la recocina a la cocina tiene en su dintel y jambas ciertos detalles decorativos que es raro encontrar en ninguna otra puerta de todo el Convento. Asimismo en la propia recocina y como a una altura media de su muro principal o pared maestra, hay una balaustrada corrida, hoy sin finalidad ninguna, y cuya presencia en aquel sitio es perfectamente inexplicable, cuando en un vestíbulo p.ej. no lo sería, bien como elemento decorativo, bien como medio de acceso —resto de escalinata, etc.—. En este supuesto la puerta exterior daría a un zaguán o vestíbulo de gran altura que ocuparía lo que es la recocina que decimos más el espacio hoy ocupado por el hueco de la escalera, estando la puerta precisamente en este último punto, al pie de la ventana que hoy da —en forma algún tanto desencajada— al descansillo de dicha escalera.

le acompaña, constituye una mediana muestra de un neoclásico tosco y frío, que no dice nada (1).

La Escritura Fundacional nos habla del “atrio o pórtico de piedra sillar labrada y dos puertas que corresponden la una con la otra”.



Ventana de celda.

No sabemos si estas dos puertas eran dos puertas gemelas, al estilo v. gr. de las de la casa vicarial del Convento de Bidaurreta en Oñate, o si más bien se trataba de una puerta en el muro exterior y otra dentro en el atrio para ingreso al cuerpo de la Iglesia, como es lo más probable.

De lo que la citada Escritura nos da más detalles, es del cuerpo del templo, del que dice, aparte de los pormenores de sus dimensiones que antes hemos visto, los siguientes que hacen muy a nuestro caso: Había de ser “de forma ahovada, con su atrio o pórtico de piedra sillar labrada, y dos puertas que correspondan la una con la otra; y con pilares de piedra sillar sobre bases de lo mismo, (y) con cornisas, arcos, bóvedas y demás remates de la misma piedra; con su Coro y Sacristía y un retablo dorado que está acabándose con todo primor, de veinte pies —cinco metros y medio— de alto, y quince —tres y tres cuartos— de ancho”.

Tal era plan de la Iglesia, en la que además, según reza la misma Escritura, habría “dos Capillas colaterales” para las que los Señores Fundadores daban (2) “dos hermosos cuadros e imágenes de San Miguel Arcángel y el Patriarca San Joseph, Esposo de la Santísima Virgen Nuestra Señora”; además de lo cual prometían también

(1) No nos referimos al pequeño pórtico-cobertizo que en armonía con las líneas de la fachada nueva de la Iglesia, se construyó recientemente frente a la puerta de la Iglesia, bajo la dirección del malogrado arquitecto don Raimundo de Alberdi y Abaunz. El arco de piedra que daba entrada a la Iglesia, fué roto en la segunda guerra carlista por una granada lanzada por los liberales desde el próximo fuerte de Santa Bárbara, granada que hizo explosión debajo de la ventana del Coro Alto.

(2) La muerte sorprendió a los buenos Fundadores sin cumplir esta donación, por lo que, como lo diremos también más abajo, los citados cuadros fueron precisamente uno de los objetos de la reclamación judicial que la Comunidad puso más tarde contra los Patronos, herederos de los Fundadores.

“harían por su cuenta y a expensas suyas una imagen de bulto de Nuestra Madre Santa Brígida, para que esté perpetuamente en el Altar Mayor de la Iglesia y sobre el nicho y tabernáculo que ha de servir a la Imagen milagrosa de Nuestra Señora del Consuelo”; a lo cual más añaden todavía, que “toda la dicha Iglesia con todo lo dicho y anejo y concerniente de campanario con campanas, rejas de hierro, puertas y ventanas y demás obra que ha de tener, lo dan al Convento... hecho, fabricado y acabado a perfección a su propia costa”.

De todo este plan, por lo que se refiere a los detalles arquitectónicos, no falta nada en la obra. Son en efecto de piedra sillar labrada, tanto las pilastras adosadas a los muros, correspondientes a los arcos torales de las bóvedas, como éstas —que son de lunetos— y los arcos dichos, como también la cornisa moldurada que corre por toda la Iglesia al pie de las bóvedas, así como también el arco rebajado, notable por su graciosa traza, del coro alto, obra de uno de los hermanos Ibero, como luego diremos en nota. De piedra labrada asimismo, y con buena ornamentación barroca, son las dos puertas de acceso al Confesonario de las Religiosas y a la Sacristía.

La pieza arquitectónicamente más curiosa de todas las que vamos citando es quizás ésta de la Sacristía. Su planta es exagonal, de seis lados desiguales. El lado en que se halla la puerta de acceso es de línea curva como parte que es del muro mismo de la Iglesia, de forma ovalada como se recordará; los dos inmediatos tienen una largura mayor que las tres restantes que son iguales entre sí. Con todo ello hacen un juego armonioso las columnas estriadas, adosadas a los seis lados del exágono, que sostienen cornisa apoyada sobre capiteles de corte clásico bastante puro y que vienen a completar y ornamentar el aspecto general caprichoso del curioso recinto. Lástima que una mano de pintura de mal gusto en los muros, ha venido a estropear tan bello conjunto.

Por lo que se refiere al “retablo dorado que está acabándose con todo primor”, no existe en la actualidad, sino que ocupa su lugar uno nuevo, obra del siglo XIX.

Las dos “Capillas colaterales” de San Miguel y San José, desde el principio quedaron reducidas a dos altares adosados a los muros laterales de la Iglesia, en un punto medio de ella, donde actualmente, en sustitución de dichos altares, desde 1904 se hallan los lienzos conmemorativos debidos al pincel de Pablo Uranga.

La “Imagen de bulto de Nuestra Madre Santa Brígida” que al principio debió estar en lo Alto del Altar Mayor, luego, no sabemos desde cuándo, ocupó un altar en un nicho, enfrente de la verja del Coro

bajo, donde en la actualidad hay también un pequeño altar de la Dolorosa (1). Hoy la Santa Madre tiene otro altar, junto a la puerta de la Sacristía, al lado izquierdo —según se mira— del gran arco de acceso al Presbiterio, en el mismo sitio donde antes se hallaba el púlpito.

En el lado opuesto del mismo arco, junto a la puerta del Confesonario de las Religiosas, hubo al parecer desde antiguo y le hay también actualmente un altar de Santa Catalina. Es de notar que la Escritura Fundacional nada dice ni dispone sobre la Santa Abadesa de Wadstena.

Como tampoco dispone nada de San Joaquín y Santa Ana, cuyas imágenes figuran hoy en el Altar Mayor, en dos intercolumnios laterales, a ambos lados del nicho de Nuestra Señora del Consuelo.

El lugar que actualmente ocupa este nicho con la Sagrada Efigie, estuvo ocupado, desde no sabemos cuándo, hasta principios de este siglo, por una imagen vestida de Nuestra Señora, sin tradición ni mérito de ningún género. La Imagen del Consuelo estuvo en un altarcito del Coro bajo, en clausura.

Desde algún tiempo así mismo ocupa San José un nicho en lo más alto del retablo mayor, en el lugar que según la Escritura estaba destinado a Santa Brígida.

En el muro del lado del Evangelio, muy cerca del Altar Mayor (en una de las cuatro pechinas del Presbiterio), hubo también hasta principios de siglo un nicho ocupado por la Virgen del Carmen. En el lado de la Epístola, haciendo *pendant* con este nicho, estuvo hasta la misma fecha el Comulgatorio de las Religiosas.

Como pieza aneja a la Iglesia, aderezada con gusto exquisito, ya dentro de la clausura, pero visible a través de la verja de hierro, podemos señalar aquí el Coro bajo, amplio salón, más parecido si se quiere a Sala Capitular que a Coro, sin gradas, de planta cuadrada, con sobria pero elegante sillería estilo neo-clásico, de respaldar tieso, adosada al encalado muro del fondo y laterales. Un altarcito, antes de Nuestra Señora del Consuelo, hoy de Nuestra Señora de Beñoña, —rico cuadro de plata con repujados— y multitud de reliquias,

(1) El lugar que ocupa este altar, a juzgar por algunos detalles exteriores del muro en que se halla, debió ser dispuesto por los Fundadores para tener en él «su silla para los varones y estrado para las mujeres» que, según reza la Cláusula 21.^a de la Fundación, debería hallarse «en la Iglesia y Capilla Mayor (Presbiterio)... pero en parte donde no embaracen así a los Ministros del Altar cuando estuvieren celebrando el Santo Sacrificio de la Misa... como cuando asistan al sermón» (acto para el cual se sientan por el lado de la Epístola, como es sabido).

más dos o tres pares de óleos, completan el adorno de la hermosa pieza, convenientemente iluminada por varias ventanas en dos de los lados (1).

(1) He aquí ahora las obras ejecutadas en la Casa fuera del plan fundacional primitiva:

El Fundador en su Testamento, otorgado el 1.º de diciembre de 1680, dispone sé hagan a su costa «la canal de piedra que falta al dicho Convento para su servicio»; y de acuerdo con dicha disposición, hallamos en 1757 una tasación (hecha por Fco. de Ibero, uno de los Maestros de Obras del Real Colegio de la Compañía de Jesús, de Loyola) de ciertas obras ejecutadas por Juan de Legarra «desde el antepar de las Herrerías y molinos de Lasarte hasta junto a la cocina de dicho Convento, a efecto de conducir agua a él para lo necesario de sus Religiosas», contando entre tales obras «ciento y doce varas y tercio de piedra labrada en las arcas que ha ejecutado dentro de dicho Convento para el resguardo del agua y en un puente que sigue dicha cañería sobre el agua». Ya para el año de 1675 planeaba el fundador esta obra, para la cual compró en efecto aquel año a Fco. de Barréna, tierra como de cinco pies de manzano, sin que, como se ve, hubiese podido llevarla a cabo durante su vida.

En 1689 concedía el Ordinario de Pamplona licencia «para hacer el sitio del entierro y trasladar los huesos de nuestra Madre y Fundadora Petronila de la Encarnación y Josepha de los Angeles, que están enterrados en el Coro», siendo sin duda el sitio que para el caso se bendijo, el suelo del Antecoro bajo. Fué en los primeros años del presente siglo, cuando, construido el nuevo Cementerio en terreno de la huerta, se extrajeron los restos del Antecoro para trasladarlos al nuevo lugar, labor en la cual trabajaron las propias monjas, sin consentir que manos extrañas tocasen aquellos sagrados y queridos restos de sus antepasadas en la Comunidad.

Una nueva licencia episcopal de fecha 1729 autorizó para que sobre el Antecoro y Coro bajo se hicieran unas celdas, que son sin duda las que hoy constituyen el *Noviciado*. Esta licencia se dió con ocasión de concederla también para subsanar el hundimiento de la bovedilla del Coro bajo, disponiendo se construya en vez de la antigua bovedilla, suelo de tablas, sobre el cual irían las nuevas celdas a construir. Una disposición testamentaria de las HH. Ugaldea, Jesusa del Corazón de María y Mercedes de Nuestra Señora de Guadalupe, provee a mediados del siglo XIX que se haga un cielo raso o bovedilla en el «Antecoro bajo o Sepulturas, que se halla bastante desabrigado, donde las Religiosas se resienten bastante, principalmente los días de confesión por el tiempo que tienen que estar allá».

En Octubre de 1737 se derrumbó parte de los muros de la huerta «que cayeron con las aguas», trabajándose en su reparación aun los días festivos para asegurar cuanto antes la clausura.

Con fecha 12 de septiembre de 1748 cayó también «totalmente de la parte de la Ribera un lienzo de pared de la huerta... amenazando evidente ruina las demás», por lo cual se pidió y concedió la oportuna licencia para hacer la conveniente obra.

El año de 1766 el Sr. Marqués de San Millán, Patrono del Convento, costeaba ciertas obras que se estaban ejecutando bajo la dirección del citado Maestro de Obras de Loyola Fco. de Ibero, obras de gran mejora, tales como el Coro Alto, y en consecuencia un nuevo Confesonario y la nueva Bodega y por fin una ampliación de las ventanas del antiguo Refec-

El Arte

Por lo que se refiere al gusto artístico de las tallas que hemos citado, así como de otras obras que en el Convento se guardan, diremos, desde luego, que los retablos de Santa Brígida y Santa Catalina, así como el nuevo púlpito, son de factura modernísima y aun modernista, de principios de siglo.

El retablo más notable artísticamente es el de la Dolorosa, de fino gusto plateresco siglo XVI, probable reconstrucción de otro antiguo (con algún detalle no del estilo).

El del Altar Mayor, obra—fuera del nicho de Nuestra Señora—de ebanistería nada más o de carpintería fina, con sus dos imágenes de San Joaquín y Santa Ana, de más que tamaño natural, no exentas de expresión en el gesto, y de técnica inequívoca de las inspiradas por la Academia de San Fernando—fines del siglo XVIII—, no ofrece nada de particular para el arqueólogo fuera de dos cabezas de niño, graciosas de continente y de buena factura, que deben ser las mismas que la Crónica llama “dos cabezas de Inocentes, de bulto”, y que figuran en ella como cosa que el Fundador dona y cede a una con otras imágenes, para adorno de la iglesia provisional de las Religiosas en el Palacio.

torio; y en 1772 la Casa de Labor y el nuevo Refectorio, y componer el Comulgatorio y echar suelo fuerte a una celda sobre la Sacristía y abrir una Puerta del Santísimo para administración de la Comunión a las enfermas, al propio tiempo que una nueva Puerta Carretera; y en 1782 por fin la Cocina y reparación del Locutorio y del antiguo Campanario espadaña. En 1778, por motivo de que «de las continuas aguas de este invierno ha fallado del cimientó una pared de una de las casas propias del Convento, y ha caído a su huerta causando considerable daño en el tejado del gallinero y puesto donde se guarda la leña» se autorizó a la Comunidad para gastar en obras 1.200 rs. A principios del siglo siguiente, 1806, el Frontis de la Iglesia y la nueva Torre; y de 1840 a 1865 la gran obra del Capellán Gáztiaña —cierre del Patio de la Alberca por NE y NO, doble piso—; en 1854 la nueva Sillería del Coro; en 1860 nuevo Retablo del Altar Mayor; simultáneamente dorado, pintura, etc., de los Altares de Santa Brígida, nicho de Nuestra Señora del Carmen, antiguo Comulgatorio, Altar de Santa Catalina, y Altares de San Miguel y San José, y Púlpito y Sobrepúlpito, y por fin, una Urna para el Monumento de Semana Santa; en 1894 se terminaba la importantísima obra de «el Tinglado». A principios del siglo presente, se hicieron de nuevo los Altares de Santa Brígida, Santa Catalina y Dolorosa y el Púlpito y Sobrepúlpito, y Tabernáculo y Nicho de Nuestra Señora del Consuelo del Altar Mayor, obra cuya inauguración tuvo lugar el año de 1908. En la misma fecha la nueva pavimentación de la Iglesia y la agregación a su recinto del antiguo vestíbulo de ella. Por fin en 1915 el Organo; y más tarde el pequeño Pórtico de la Iglesia. Previamente en 1904 se había hecho la nueva Casa Vicarial.

De las obras artísticas del interesante ramo de la Pintura, que los señores de Oquendo legaran a su Fundación, pocas noticias tenemos. La Escritura Fundacional promete, desde luego, “dos hermosos cuadros e imágenes de San Miguel Arcángel y el Patriarca San Joseph”; cuadros sobre cuya entrega, que no se llegó a realizar en vida de los Fundadores, se movió precisamente pleito más tarde, hacia el año de 1689. La Crónica, en su Cap. V, nos asegura que los Fundadores “dieron” a la Fundación “algunas pinturas de precio, y dos retratos de dichos Fundadores”. No se especifica qué cuadros fueran los primeros, si bien por su asunto pudo muy bien ser el San José que registramos más abajo; y por lo que se refiere a los retratos, hasta el año de 1924 se han conservado en el Convento y con gran aprecio dichos dos cuadros, que, a juzgar por las copias que hoy sustituyen a los originales y son obra del pintor donostiarra Martiarena, eran dos buenos ejemplares de factura velazqueña, de tamaño algo más que natural, representando el uno a don Miguel, de 27 años, apuesto joven de arrogante talla, en hábito de Caballero de Santiago, y el otro a doña Teresa en traje de gran meriñaque y peinado en rizo corto, muy estilo Corte de Felipe IV (1).

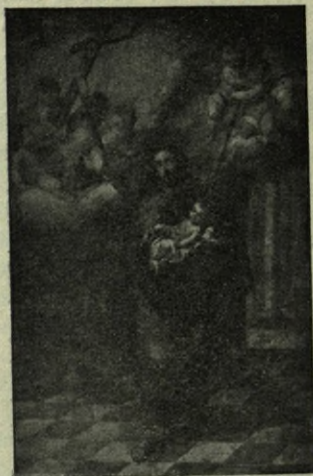
Las otras obras que a éstas acompañan en la Casa de Labor, y alguna de las cuales hipotéticamente cabe adjudicar al donativo de los Fundadores, son, desde luego, una bonita Inmaculada, réplica o imitación de una de las Niñas de cuerpo entero de Murillo; y una, sin gran interés, Virgen de la Luz, composición de nubes y multitud de ángeles; y dos retratos, muy veristas, del Ven. P. Lapuente y Ven. M. Marina de Escobar, Fundadores de la Reforma Brigitana en España; y por fin un San José, haciendo *pendant*, en posición, no en técnica, con la Inmaculada, y en cuyo reverso se lee: “Obra original del siglo XVII. Pintor llamado “El Mulato de Murillo”. En la Comunidad el año 1916.” De tallas sobresale una de Santa Brígida.

En el Coro bajo hallamos especialmente —aparte de un cuadro de Nuestra Señora de Begonia (conjunto de pintura —la Virgen, San Miguel y San Javier—, alabastro —la Anunciación—, y encuadrándolos diversas planchas de plata repujada), un interesante lienzo de Nuestra Madre Santa Brígida en actitud de inspirarse para escribir

(1) Se exhibieron ambos cuadros, con algunos objetos más, en alguna Exposición de arte retrospectivo celebrado en San Sebastián con ocasión de algunas solemnidades extraordinarias, mereciendo por lo visto el mérito artístico de los mismos, críticas muy halagüeñas, por lo cual no tardó en excitarse en los patronos el deseo de poseerlos; deseo al que, reiteradamente y en muy diversos tonos manifestado a la Comunidad, ésta acabó por acceder gratuitamente y a cambio de una compensación en copias de los originales, el año de 1924. Hoy ambos retratos se exhiben en el Museo de la Casa Oquendo extramuros de San Sebastián.

las Reglas —buena expresión personal y bien observada actitud— ante un Cristo atado a la Columna —de anatomía un tanto convencional, pero vigorosamente interpretada, y rictus de labios de gran

valor expresivo—; y una Virgen de la Paloma —toca monjil, túnica blanca, manto negro— de continente bellamente devoto; aparte de alguna cosa más sin interés mayor.



San José (en la Clausura).

En riguroso contraste con la Virgen precedente, tan devota y tan plácida, hallamos en la clausura otro ejemplar de Virgen, de tema doloroso, y de expresión hondamente humana y dramática, obra original sevillana, debida al pincel de Augusto de Quesada de 1863 (1). En la clausura se guarda también un San Javier de cuerpo entero, tamaño natural, de algún interés.

En el interior de la Iglesia, en los muros laterales, a poca altura, pueden verse por su parte, los dos lienzos murales de Uranga de que arriba hablamos, y que constituyen dos bonitas muestras

tan personal del apreciable pintor contemporáneo.

La expresión extremadamente dinámica de las figuras y el valiente escorzo de las masas y el estilo abocetado en la ejecución de la obra, tan característicos del malogrado artista elguetarra, hallan espléndida cabida en el cuadro de la derecha, que representa el prodigioso castigo del hereje holandés que se atrevió a profanar la imagen de Nuestra Señora del Consuelo. Así como el resorte emotivo del misterio aparece cumplidamente aprovechado en el lienzo de la izquierda, que representa —en un caos confuso de oleaje y naves zozobradas, medio perdidas en el seno de un inquietante tenebrismo— el naufragio de la Escuadra de Cantabria a las órdenes de nuestro Fundador en la Bahía de Cádiz.

(1) El cuadro es donativo de la familia bilbaína de los Sasuátegui, y en firma harto borrosa, dice: «Augusto Manl. de Quesada inventó y pintó, 1863». Parece que antes formó parte de la Capilla doméstica de la rica casa comercial bilbaína, y fué donado al Convento en vida de la M. Raimunda Sasuátegui, juntamente con varias casullas de seda de buen bordado y un cáliz de plata dorada de buen peso y hechura de gusto.

Del mismo autor son las decoraciones de las bóvedas del cuerpo de la Iglesia.

Riqueza suntuaria

Por lo que se refiere a la Indumentaria sagrada, en la abundantísima existencia de ornamentos de todo género y color, con que cuenta la Comunidad, no faltan ternos completos, de bordados de seda a gran relieve, con **Aguilas Imperiales** y engarces de perlas y piedras preciosas, que parecen pertenecer a los tiempos de la fundación; como también hay casullas de delicado bordado filipino y dibujos de gusto oriental; lo mismo que ejemplares de ropa blanca de buen encaje inglés.

Del ramo de la Orfebrería, aun cuando la existencia actual no ofrezca excesivo interés —salvo algunos números destacados, como una corona de Nuestra Señora del Consuelo, y dos relicarios de corte de copón, de plata dorada, con esmaltes azules de flores y escudos de Oquendo en el altarcito del Coro bajo— tenemos, con todo, una doble referencia histórica de la abundantísima cantidad de oro y plata que el Convento poseyó en tiempos pasados, perteneciente en parte a los años de la fundación, y en parte a aportaciones posteriores con ocasión de Profesiones Religiosas, riqueza de la que fué despojada nuestra Comunidad totalmente en la invasión francesa de la Convención, año de 1794. De las dos referencias que decimos, la una pertenece a la Escritura Fundacional, y la otra al Libro de la Crónica.

La Escritura dice así textualmente: “Item los dichos Señores Fundadores dotan al dicho Convento para perpetuamente, y se obligan a darle una lámpara de plata para la luminaria del Santísimo Sacramento que ha de estar en el Altar Mayor de la Iglesia de dicho Convento... y... un cáliz dorado con su patena; y una Custodia grande para descubrir a Su Majestad... de plata sobredorada, guarnecida por sus rayos y cerco de más de doscientos diamantes y otras piedras, de valor de treinta mil reales; más dos custodias de plata para dentro del Sagrario; y una ampolla o vaso de plata, para tener el Oleo Santo;



Antigua imagen de Santa Brígida.

y más un incensario de plata, y naveta y cuchara de lo mismo". Y al hablar de la entrega que harían de la imagen de Nuestra Señora del Consuelo, dice la Escritura, que ha de ser "adornada con su corona de oro y cerco de lo mismo, con su peana y tabernáculo de plata",

La Crónica nos da primero una referencia de parte de la orfebrería, imaginería e indumentaria sagrada donada por los Señores Fundadores, y luego en otro sitio una lista completa del despojo de ellas llevada a cabo por el francés en la guerra de la Convención. La primera referencia es como sigue: "Dichos Señores dan para adorno de la Iglesia la milagrosa imagen de Nuestra Señora del Consuelo... sobre una columna de plata con rayos y corona de oro guarnecida de piedras; dos niños de bulto con peanas doradas, vestidos de tela encarnada; dos bultos, uno de Nuestra Señora, y otro de Nuestra Santa Madre Brígida, de tres cuartas de altura, vestidas de chamelote de diferentes colores; dos cabezas de los Inocentes, de bulto; y algunas pinturas de precio; dos retratos de dichos Señores Fundadores; una Custodia de plata sobredorada, con dos cercos de rayos, los inmediatos de oro, con dos ruedas de diamantes sembrada de diferentes piedras de mucho valor; un cáliz de plata sobredorada; dos lámparas de plata; un incensario con su naveta, de lo mismo; un candelero de plata con cuatro cañones; y una poma de plata; un copón grande de plata sobredorada; y una custodia pequeña de lo mismo, para dentro del Sagrario; y una joya para Nuestra Señora, labrada en forma de corazón en una piedra preciosa guarnecida de oro y perlas. —Pusiéronla (dice la Crónica) a los pies de esta Se-

ñora, dedicándola en ella los suyos a su perpetuo servicio—. Un frontal de tela amusca; y una casulla de tela morada, con otras niñerías (añade la Crónica), y lo demás a que se obligaron por Escritura de Fundación".

La lista del despojo de los franceses, por su parte, reza así: "Tres lámparas de plata, dos de ellas con ocho candeleros o arañas; una Custodia grande de plata sobredorada con cerco de diamantes por ambos lados; tres Copones de plata, dos de ellos sobredorados; cinco cálices con sus patenas y cucharas, el mayor sobredorado; cinco pares de viñagreras, con sus platillos, las mayores sobredoradas; tres campanillas, una de



Dolorosa, de Quesada

ellas sobredorada; diez candeleros, cuatro grandes, dos medianos y cuatro pequeños; dos ciriales; una caja u hostiario; dos incensarios con su naveta y cuchara; las llaves de los Sagrarios con sus cadenas y platillos; un vaso de la Santa Unción; tres vasos o barquillos; tres platillos; una Cruz grande para las procesiones y otra pequeña del Altar; un Misal con chapas y manillas de plata; tres sacras con sus marcos de plata; una jarra; y de Nuestra Señora del Consuelo, una peana grande con dos rayos, media luna y serafín dorados; un aderezo de diamantes embutido en oro; una herradura de diamantes, rubíes y esmeraldas embutidas en plata; una corona de oro guarnecida de diamantes; dos aderezos de perlas; dos collares de perlas; una cadena de oro con campanilla de plata; tres coronas grandes; tres diademas; la llave del Monumento con cadena de plata; un Lignum Crucis; tres Relicarios de Nuestra Santa Madre Brígida, una de ellas con su peana, y la otra de filigrana dorada; y de vajilla, dos saleros de plata, uno de ellos sobredorado; un cucharón de plata; un trinchante de plata; y quince pares de cubiertos de lo mismo" (1).

Tal fué el notabilísimo tesoro de oro y plata acumulado en nuestro Convento, alrededor del verdadero Tesoro y la Joya más preciosa de la Casa, que es la Sagrada Efigie de Nuestra Señora del Consuelo que en ella se venera, y con cuyo análisis o boceto arqueológico vamos a dar fin al presente Capítulo.

La Efigie de Nuestra Señora del Consuelo.

Desde luego, y por lo que concierne a la advocación general, no

(1) El folleto «Réuerdo del segundo centenario de la fundación del Convento de Santa Cruz de Azcoitia —1691 a 1891— Bilbao, 1891», en su página 69 asegura que el peso de toda esta plata «pasaba de trece arrobas». Sobré la procedencia de algunas piezas de esta platería, sabemos por papeles de 1734, que don Manuel de Iriarte, residente en Méjico, hermano de las monjas MM. María de Jesús y Graciosa de Jesús María, de Vera, remitió desde el lugar de su residencia para iluminar a Nuestra Señora del Consuelo, «una lámpara de plata, de péso de cien marcos, que valen ochocientos pesos dobles». A reponer el despojo francés contribuyeron notablemente, aparte del cáliz que dijimos de la familia bilbaína de los Sasuátegui, y otro más, también de plata dorada, moderno, que quedó del fallecimiento del Capellán don Juan José de Gaztañaga, algunos donativos de importancia, como el de la peana de Nuestra Señora del Consuelo, que regaló el año de 1806 el Marqués Patrono don Joaquín de Aguirre, Porcel y Oquendo, y la Custodia de plata dorada (3.578 rs.) —aparte la pedrería, evaluada en 5.800 reales— y un juego de Cádiz y vinagreras de plata (1.520 rs.) y la refundición de una Custodia de plata sin dorar (751 rs.), más un juego de columna y pie, de plata, y nube, de lo mismo, y corona, también de plata, para Nuestra Señora del Consuelo (2.302 rs.) obras de la Casa Careaga de Bilbao, que por los años de 1849-51-53 donaron al Convento de las HH. Ugaldea de la misma Villa.

cabe dudar de que se trata de un ejemplar iconográfico esencialmente inmaculadista. A pesar de que desde la fundación misma del Convento, su festividad se ha acostumbrado a celebrar el día de la Natividad de Nuestra Señora, 8 de septiembre. Es posible que en esta determinación, cuando ella se tomó, interviniese alguna razón de conveniencia externa y extraña al carácter indudable concepcionista de la efigie. Los atributos de que está acompañada la figura, su misma actitud y los colores de su policromado, todos son de los tradicionalmente empleados en las imágenes representativas del Misterio de la Inmaculada Concepción, a partir ya del siglo XVII.



Ntra. Sra. del Consuelo, Titular de la Iglesia del Convento.

La materia de que está la pequeña talla —siete centímetros— no es el marfil, como asegura la Crónica del Convento; ni tampoco ningún género de mármol, como incidentalmente se deja decir la Escritura Fundacional; sino el alabastro, aunque completamente oculto y disimulado bajo una capa de pintura al óleo que perjudica grandemente a la preciosa talla, quitándole la característica casi-transparencia del precioso material.

El tipo personal de la figura es perfectamente infantil. Se trata de una niña. Su actitud corporal sobriamente contoneada —la cabeza, derecha, sin rigidez; el talle en arco sobre el lado derecho; la rodilla derecha en relieve, clásicamente flexionada en gesto de cortesía; las manos, juntas sobre el pecho, con tendencia también un tanto al lado derecho—; y por otra parte todos los pliegues del azul manto —terciado sobre el hombro izquierdo— exactamente coincidentes en forma y número con los de algunos tipos muy conocidos de imágenes sevillanas del siglo XVII... son rasgos que hacen de Nuestra Señora del Consuelo un ejemplar de efigie bien marcado de la primera mitad de dicho siglo XVII, en exacta correspondencia con su historia externa.

Pero sobre todo hay en esta imagen un rasgo que la aleja definitivamente de la segunda mitad de dicho siglo, retrotrayéndola a la primera mitad: y es el rostro. Todo el sentimiento reflejado en el rostro de Nuestra Señora del Consuelo, dentro de una gracia atrayente —atrayera más que por las facciones, un tanto vulgarcitas, por la

expresión— es de gozosa serenidad, tirando más a la gravedad del estilo Montañés que al mayor dramatismo del de Alonso Cano.

Por lo demás, si la vamos a comparar con los tipos más conocidos de la Inmaculada en el arte español, en Nuestra Señora del Consuelo no hallaremos ni la visión arrobada de la Niña de Murillo en el Museo del Prado; ni la inquietante introspección de la de Alonso Cano en el Museo Diocesano de Vitoria; ni la “*penserosa*” meditación de la Niña del mismo autor en la Sacristía de la Catedral de Granada. Y, si bien tampoco se trata de aquel confiado y gozoso “dejarse llevar” tan justamente traducido por Zurbaran en su joya de Buda-Pest, sin embargo creemos nosotros que esta última modalidad expresiva es a la que, en parte al menos, más se asemeja la de Nuestra Señora del Consuelo.

Aunque algunas fotografías parezcan acusar en ella un marcado mimoso sentimiento de infantil timidez, mirada sin embargo directamente la misma Imagen, se ve claramente que lo que ella refleja es más bien sentimiento de gozo: el sereno gozo de la Niña María al verse abocada en el primer instante de su ser, en su misma Concepción, con la feliz perspectiva del gran Misterio de su Predestinación a la Divina Maternidad, causa y raíz de todos sus privilegios, como dice la Teología Católica.

Gaudia matris habens cum virginitatis honore: “Síntesis y compendio de los gozos de madre y del honor de la virginidad”, como la llama la Sagrada Liturgia. Y eso mismo fué también, sin duda, lo que el afortunado artista de Nuestra Señora del Consuelo quiso expresar y atinó a hacerlo con verdadero acierto por medio de esta obra de arte, de la que no sin razón pudo decir su gran enamorado, el buen Fundador del Convento, que ella era tal que “se había de arrastrar tras de sí los corazones de todos los de esta tierra y los de fuera”, así como que “en su consuelo y asistencia habían de hallar y traer su devoción todos”.



TRABAJOS DE LA ACADEMIA VASCA

Euskaltzaindia-ren lanak

PRESENTACION

Comenzamos a publicar algunos trabajos de la Academia vasca, en el hueco que gentilmente nos cede este BOLETIN, yendo en primer lugar el estudio del P. Villasante, culto vascofilo franciscano de Aránzazu, que lo leyó con ocasión de su ingreso en Euskaltzaindia y que lleva el título de «Lengua literaria vasca a base del labortano clásico».

El hecho de publicarlo, y lo mismo respecto de otros trabajos que saldrán en esta sección de este BOLETIN de la Sociedad Vascongada, no significa que la Academia adopte una postura resuelta a favor de su tesis, de la que es sólo responsable el autor.

Pero como esta cuestión ha sido difundida por unos y criticada por otros recientemente, creemos muy oportuna la publicación de este trabajo, pues casi todos los escritores están de acuerdo en dar importancia a la necesidad de una lengua literaria uniforme, así como también a la urgencia de la inclusión en el diccionario vasco, de una porción de términos de orden cultural y urbano en la forma que han adoptado otras lenguas cultas, es decir, tomándolos del griego y del latín, sin traducirlos. No para improvisar ahora de repente una lengua de cultura vasca al estilo de la española o de la francesa, sino más realísticamente, valga la palabra, para ir adaptando el euskera a la necesidad de la conversación culta de la gente letrada, simplemente.

Pues, como insinúa el autor del trabajo, es una quimera pretender atropelladamente en unos meses, recobrar el camino perdido en siglos enteros.

Así pues, muchos escritores vascos están conformes en el fondo de la cuestión, y la misma Academia; y no dejan de valorar la calidad del documentado trabajo del académico de Aránzazu, que aporta datos y razonamientos de mucho peso para su tesis, constituyendo su redacción en el estilo de Axular un verdadero tour de force para quien cultiva un dialecto tan diferente de éste.

Otra de las razones que nos mueven a publicarlo es que está escrito en euskara; pues estas discusiones domésticas, que a veces nos dejan al descubierto, mejor es que se restrinjan lo más posible, y a los enterados.

Creemos que las bizantinas discusiones alrededor de este ya viejo tema nada aclararán la cuestión; y entre lo ya leído, sin embargo parecen aceptables para muchos escritores los siguientes conceptos:

1.º La necesidad de iniciar el aprendizaje de un estilo de lengua literaria uniforme, que bien pudiera ser el de Axular, adaptado a actuales exigencias en algún punto.

2.º Este estilo o idioma literario se refiere exclusivamente a lo escrito.

3.º Este estilo literario no pretende, ni debe ser obstáculo a que se sigan cultivando como hasta ahora los dialectos vascos, y sobre todo el llamado gipuzkera osotua (pues uno no puede escribir sino en el euskara que sabe) el cual no ha sido extraño a la influencia de ese lenguaje de los escritores axularianos, desde Lizardi, Ormaechea, Ibinaga, etc. Al propio tiempo que se sigue escribiendo en los dialectos vivos (y si se sigue haciendo con éxito, será señal de que el idioma vive en la calle, problema éste que no se debe desdeñar), muy loable parece el intento de dedicarse los que escriben a leer y a aprender en esos escritores olvidados, lamentablemente desconocidos. Sin que haya ninguna incompatibilidad en que un escritor cultive el gipuzkera por ej. y a la vez aprenda el estilo de Axular, para escribirlo cuando lo domine.

4.º No parece factible el poder infundir el estilo de Axular a los escritores, por arte de unas reglas y una gramática. Parece muy difícil escribir en el estilo que lo hace el Padre Villasanté, y sin duda este escritor ha pasado muchas veladas leyendo a esos autores; y aun así otros no logran servir al lector el manjar bien condimentado. ¿No será mejor, pues, que mientras lo lleguen a dominar, escriban en el estilo que saben?

5.º Lo primero que es preciso, pues, es tirar algunas copias del Guero, sin correcciones claro está, aunque en grafía actual. Y lo mismo respecto a trozos selectos, cuando menos, de otros autores axularianos.

6.º Después sería conveniente acordar unas normas entre lexicógrafos, respecto a la forma de adaptación en el diccionario vasco de esas voces cultas greco-latinas, de los sufijos de derivación, etc., elaborando un pequeño lexicón, restringido a las voces que usa el vulgo letrado (dejando de lado las voces especializadas) y oyendo el consejo de lexicógrafos vasco-franceses igualmente.

Vaños a terminar esta larga presentación; pues no pretendemos anticiparnos al P. Villasante; antes bien hemos querido con esta explicación, incitar a seguir leyendo el trabajo del autor, al que encuentre al principio obstáculo en su nuevo estilo y en la grafía; en la seguridad de que después experimentará un placer, al apreciar la belleza y la hondura del trabajo del erudito franciscano.

Solamente el hacer familiar la lectura de esos autores que se citan, será ya una beneficiosa consecuencia del plan de Villasante; hasta tanto no surja un escritor de genio que se imponga por el grande interés de su obra y por su cautivador estilo, que es lo que ocurrió en parte con Axular; y que es la forma de implantarse una lengua literaria, como dice Villasante.

Sin duda es un acierto del autor, la elección del escritor uraazubiarra como modelo, coincidiendo en esto con Vinson, Schucharát, Urquijo, Alfredo de Lafitte y otros vascófilos, que al escribir algo en vascuence eligieron ese mismo estilo, que nunca deja de cautivar a los que lo frecuentan.

A. Y.

LITERATUR - EUSKARA

LAPHURRTARR KLASSIKOAREN
GAIN ERATUA

Jaunak:

Itzal handiko elkhargo hunerako hautetsia izan nintzela jakin nuenean, nere naspil ta mataza etzan tipia izan; eta bereziki, zuen aitzinean eta hainbertze jenderen ikhushmenean agertu beharko nuela gogoratzen zitzaitan guztietan. Nere eskerron ta ezagutzaren agiriak Euskaltzaindiari bihurtzen eta erakhusten luzatuko banintz, hizkera hotz eta idor batekin mintza bertzerik eginen eznuke. Ongi dakusat eta orok dakite, Euskaltzaindia dugula egun, gure herri mai-tearen ondasunik baliotsuena jagon eta begiratzeko bizi den baltzu, lagunarte eta elkhargoa. Elkhargo hau, beraz, gure herriarentzat simbola bat bezala bihurtu da, euskararen gaztelu eta dorrea bilhakatu da. Bertze aldetik, berriz, ni berhunen galtzarreat ekharria izaitea, neholatan ere irabazi ez merezi eztutanaz geroztik, eztut omen, sari edo deduzko izendatze bat bezala hartu nahi.

Aitzitik, Euskalherri osoaren aitzinean egun bizkarreratu dudan zor handi eta responsabilitate larriaren berri ongi dakit. Lanerako deithua izan naizela badakusat. Zuen dei huni, bada, baiezko emaiten saiaturen naiz. Vokazino bati erantzutera behartuak gagozen bezala erantzuteko ahalak eginen ditut. Egungo zor hauk atheratzeko kezka ta ardura izanen dut, nere etorkizuneko neke-lan-izerdiak euskarari eskainiaz, gure mintzo maite hunen laborantzari nere bizitza lotuaz. Emanen ahal deraut goiko Jaunak hartarako kemen ta adore!

Euskaltzaindiak, sorthu zen egunetik hunerat, egungo hunen antzeko hautatze ta sarrera hitzaldi asko ezagutu ditu. Egun arte, ordea, Azkue Jaunaren itzala ukan du bethiere beregain, hark erakharri derauko begitarte. Axularren hitzak aldaturik, "zure gerizan doha, zure itzalaren azpian benturatzen da" erran lezakeon Azkue Jaunari gure Akademiak ere. Gaur, ordea, lehenbiziko aldiz hautatze hune-tan ohartzen da Jaun handi haren hutsunea. Hainbertze maite zuen bere Akademia, humezurtz geratu da, zuzendariz gabetua.

Eta berriz ere Axularren hitzak dathorzkit gogora: “Bai ordea joan zara, lekhuz aldatu zara, hemengo aldia egin duzu”. Joan zaiku bai Azkue jauna, ez ordea guretzat irakaspen ederrak utzi gabe; batez ere euskarari osotora eskainia eta emana izan den bizitza baten irakaspena. Bizitza bati eskatu zaiketon neurria baldin behorik ezpainetaraino ta are gainez egiteraino bethe ta mukurutu ba’du, Azkue jauna izan dugu hori. Exemplantate—irakaspen hori harr dezagula euskaltzain guztiok gure urhatsak zuzentzeko argi gidari bat bezala. Gure Zuzendari zenak euskararen alde egin duen lan ikaragarria ez noa ni orai ukitzera. Hori dira bere liburuak, batez ere bere Hiztegi nagusia, “euskeraren onaren iturri” (1). Hemen du, bada, Euskaltzaindiak, bere ospe handi bat ezezik, bere ondotik dathozten gainerako lankideontzat eredu ta bide-erakhusle bat ere baita.

Azkue jaunaren gorasarreko hitz hoiendoren, goazen orai artez zedarriztatzen eta zuzenki gure hitzaldirako hautu dugun alhorra bereizi ta mugatzera.

Eta lehenbizi, baldin gauza guztietan azken jo-muga ta helburuari ohartu beharr bazi, gure Euskaltzaindia zertarako sortua izan zen begien aitzinean edukitzea ezta alpherrik izanen, gure gaurko hitz eta lanak elkhargo hunen helburuaren araura zuzenduak joan ditezen. Euskara, gure herriaren ondasunik eta altxorrik handiena dugun hau, zaindu eta bizirik athera, eta xede gorengo hori atzeman ahal izaiteko hartu beharr lirateken ardura ta erabakiak hartzeko, huna hemen gure Euskaltzaindia zertarako jarri izan zen, huna hemen gure betebeharr handia.

Gure mintzo maite hau lurr jota, hilaginean edireiten dela ezin uka dezakegu. Beraz, nola bizirik atera, zein bide ibili beharr den hortarako, nondik norat jo beharr dugun jakitea, hunek izan beharr du egungo oren hunetan gure kezkarik handiena. Euskarak egun bizitzeko, irauteko, zeren premia ta beharra duen ikusi ta ahal den neurrian premia hunen erremediatzeko lanean saiatu.

Izan ere, hizkuntzak, gizonak bere gogorapen ta bururakizunen kanporatzeko dituen lanhabes, tresna edo instrumenta batzuek berterik eztira. Eta lanhabes hoik, mintzo denak, bere premi ta beharkizunek galdegiten duten neurrian eta barne-gogoak ahalik eta hobereen adierazteko gauza izan ditezen amoregatik, moldatzen, egokitzen ditu; bere irudi-antzeko bihurtzen dituela erran genezake, Euskara mendez-mende laborari-arrantzale batzuen hizkuntza bat berterik izan ezta.

Beraz, kultura-arazoetarako eta herri landu baten beharkizunen

(1) Ormaetxea (N.), «Euskal-literaturaren atze edo edesti laburra»; Euskal-Esnalea, 1927, orrialdean.

expresatzeko gerturik ez egoitea, ezta miresteko. Gure laborari-arrantzaleek beren tresna ta lanhabes han egunoroko arazo eta beren mailako bururakizunak aditzera emaitako ederki asko egoki dute, bainan Euskalherriko gainerako gizarte-mailak, gainerako jende-suertek ezute bertze horrenbertze egin; erdaraz balia ohi dira beren barne gogoen expressatzeko: handiki, jakintsu, ikaslari, hiri handitako jende xehea bera ere, eta jakina, euskara, ezertarako ezten tresna bat bezala, arbuaiatua, beztererat egotzia edireiten denaz geroztik, han datza, gero ta gehiago herdoila lotzen zaiola, eta azkenik, gauzak doazten martxan, laborari ta arrantzaleak berak ere, lotsaturik, tresna hori utzi beharrean aurkhituren dira.

Egia mingarriak, bainan egia borobillak eta ahantzi beharr ez tirenak. Egun eskolak, kulturak ta aurrerapenak ekharri dituzten zer guztiak, realitate berriak, non-nahi den sarthu dira ta erdal soimekoz jantzirik ethorri zaizkigu; beraz, egungo premi-arazo-beharkizunen expressatzeko egokiago, esku-errazago ageri zaiku erdara; bainan hunen errua euskaldunek dugu, ez euskarak; Axularrek erranen luken bezala. Lanhabesak ibiliaren ibiliz zorrozten eta egokitzen baitira. Ibil dezagun, bada, guk ere euskara, ahoz lehenbizi, bainan izkribuz ere bai, liburu, periodismu, eskola-gaietarako; nahiz jakintsu nahiz jende arruntak, eta hala, sentitu gabe ta ia nola eztagigula, beraz bezala, gure lanhabes hau landurik eta egungo arazoetarako gerthurik, egokiturik genduke.

Hunetarako, ordea, arau, argi ta zuzenbide batzuen beharra ta premia denok somaten dugu. Gauzak dagoen bezala utzirik, guztiok dakigu norat goazen. Eta zuzenbide hoik nondik hel ditezke? Hain zuzen ere horretarakoxe dugu Euskaltzaindia. Bertze hizkuntzetan, gauzak sendo ta ongi ezarririk dagozela, Akademiek ez ohi dute ia bertze egitekorik, sarthu diren hitz, errakera ta forma berrien (baldin erro sakonak egin ba dituzte) ontzat eman eta onestea baizik. Gure-arte,an, berriz, gauza guztiak egiteko dagozela, hizkuntza guztia beharrean dadukagula, zerbait gehiago igurikitzen du gugandik Euskalherriak, gure begira dadukagu herria, bere hizkuntza zaharra egungo premiak galdegiten duten maillan jartzeko eginkizun handi hunetan. Arau batzuk, zuzenbide ta argi batzuen eske dadukagu. Eta guk zuzenbide hori emanen ezpa generaukeo, gure betebeharra ezkenduke beharr bezala betheko.

Egun arte euskara laborari-arrantzale batzuen hizkuntza bat izan dela erran dugu. Beraz, dagoen bezala, zivilizazinoko hizkuntza landuen ondoan jarriz gero, anhitz gauzaren faltan aurkhitzen dela erran beharrik eztago. Laborari-arrantzaleek izan ohi dituzten arazo, harr-eman ta beharrkizunetarako beharr dena ba-du. Bainan egun eus-

kara bi hizkuntza landu handiri ahurpegi eman beharrean edireiten da, heiekin aitzinez-aitzin gudukatu beharrean, eta baldin bi erdara hoik nagosituren ezpazaizkio, beharr-beharreko dugu euskarari harmen emaita, indarrgailuz hornitzea, ahal den neurrian heiekin berdin dadin, heien abantailak beregana ditzan, bertzeek baino kon-dizino txarragoko zelako azpiko athera ez dadin.

Orai bada hizkuntza landu heiekin elkarr jotzean, euskara bi gauzatan inferioritate agirian edireiten dela nabari da. Eta hori erraitean ez-tut gauza berririk aiphatzen. Campion jaun euskaltzain zena hortaz ohartu baitzan. Bi hutsune heietarik lehenbizikoena lexi-kon-aldetik du euskarak. Huna hemen Campion beraren hitzak gai huni buruz. Euskararen gibelaldi ta behera-aldi hunen sustrai sakon ta atzen-kausak ikhuskatzean, hunela mintzo da:

“La pobreza creciente del vocabulario euskérico, comparado al de las lenguas vecinas del euskera. Nuestra lengua patria, en su estado actual, no puede expresar castizamente todas las ideas que los idiomas cultos expresan. Necesitamos cientos y aun miles de neologismos. El euskera los formará de su propia sustancia, sin acudir al griego, como es costumbre inveterada de los idiomas europeos”.

Eta beherago:

“...dicho dialecto [guipuzcoano], como los demás, es el habla de labradores y pescadores, el habla del vulgo; le faltan cientos y miles de vocablos poseídos por las lenguas cultas, que las clases directoras necesitan” (2).

“El que sea indispensable establecer una lengua literaria y oficial apenas necesita demostración. Basta recordar lo que suele pasar en los pueblos que carecen de ella: la unidad de habla va disminuyendo cada día más, mientras van apareciendo subdivisiones dialectales infinitas que se apartan cada vez más unas de otras, y ofrecen al mismo tiempo menor resistencia a la invasión de elementos extraños” (2).

Entzun dugunez, Campion jaunak benetazko hutsune hunen erremediatzeko hitz berrien moldatzea, euskal sustraiez eraturako hitzen asmatzea propositzen du. Izan ere, sasoi batean (ta orai ere ez gutik) euskaraz euskal jatorrizko hitzak soil-soilik erabil ditez-kela uste ukhan dute; aburu hori, ordea, zein okherr ta gure hizkun-tzarentzat kaltegarri bilhakatu den guttiz frogatua ta agirian emana izan dela derizkiot. Erbestetik datorzkigun gauza berriak, izena ere erbesteko izaita komunzki gerthatu ohi da; gauzarekin batean ize-na ere zergatik hartu ez, non nahi zabaldurik bada behintzat? Kul-

(2) «Informe de los señores Académicos A. Campión y P. Broussain a la Academia de la lengua vasca sobre unificación del euskera»; Bilbao, 1920, pp. 17, 19.

tura-gaietan ere terminologi orokarr bat hedatu da Europako hizkuntza landu guztietan; nahiz indoeuropeotarr hizkuntzen enborreko izan, nahiz izan ez, kultur-terminologi greko-latindarra onetsi ta beretu dute hizkuntza guztiok.

Beraz, kultur-hitzok guk ere euskarara zergatik aldatuaren eztitugu, izen berri guti-gora-beherakoak asmatzen ibilli gabe? Guk asmatu-izenak ez tute izanen ez bertzeen erran nahi tinkoa, ez kutsu berarizkoa; anhitz mendetako kulturak izen heiei indarr bere moduko bat, jario ta gizentasun berezko bat iratxeki bai terae; beraz, ezin utziak dira. Kultur-hitz hoik hartzeko ateak hertsiaz euskarari eskutatik harmen edekitzea bertzerik egiten ezteraukogu, mila idea egoki ta tinko ezin expressatzeko herustasunean uzten dugu, bizidun bati bizigailua debeatuz hiltzera behartzen dugu.

Linguistek erakhustera eman dutenez, nehongo hizkuntzak, bizitzeko beharr dituen elementa guztiak ezitu bere baitan bilhatzen; ingurutik, kanpotik etxeratu beharr izaten du asko edo guti. Euskarak, konposizino ta derivazino bitartez asko ba dezake ere, lekhua franko ta premi ez tipia du oraindik kanpoko hitz hekien errezibitzeko. Bertze aldetik, nahiz eta oinetatik bururaino erdal hitzez josita agiri, hizkuntza batek ezta horregatik bere norberatasuna galtzen, hizkuntzaren gora-behera guztia ezpaitago vokabulari edo hiztegian, morphologian baizik.

Alde huntatik, bada, atheak hertsia beharrean, zabaltzera jo beharr gendukela derizkiot. Kultur-hitz hoik, ordea, euskarara aldatzean, nolako arauak gorde beharko othe dira? Ezta ahantzi beharr, huni buruz, Campion Jaunak erran deraukun hura: "...vocablos... que las clases directoras necesitan". Kultur-hitz hoik jakintsuenak dira batez ere, beren arazo ta beharrkizunen expressatzeko beharr zirela-ta hizkuntzan sarthu baitziran, gero gainerako jendeak erabili ta ahotan hartuko baditu ere.

Hizkuntza landu orotan gerthatzen da hau. Hitz asko izan ohi dira jakintsuek hizkuntzara ekharritakoak; frantsesez "mots savants" dute izena. Hitz jakintsu hoik beren aparteko itxuran dute ezagun etorriki ta jatorri berezia, ezpaitira herriak moldatu-hitzen araura antolatzen. Izan ere, herriak bertze hizkuntzetatik hartu-hitzak aldatu ta itxuragabetzen ditu, lege phonetiko batzuen araura moldatuaz. Jakintsuek, berriz, beren kultur-hitzak ahal den gutiena aldatu ohi dituzte, beren leinua hobeki aditzera emaiteko eran laga nahi izaiten dituzte, batez ere hizkuntza idatzian.

Gainera, herriak erdal-hitzak albo-hizkuntzetatik hartu ohi dituen artean, jakintsuak kultur-hitzen bilha ithurritat joan ohi dira arthez. Gure Okzidenteko kulturaren ama ta kulturhitzen moldatzeko ithurri

zein hizkuntzak diren denek dakigu: greko ta latin hizkuntzak, alegia. Euskaraz ere, bada, bertze hizkuntza landu guztietan bezala, kultur-arazoetan gure lexikon oparotzeko egikizun huntan zuzenbide edo arau hoik gorde beharr direla dirudi.

Bertze hizkuntzetatik euskarak hartu beharr dituen hitzei buruz Altube'tarr Seber ta Krutwig'tarr Karol euskaltzain Jaunak hari izan dira; hura herri-bidetik sarthu direnez jardun zaiku, hau berriz kultur edo jakintza-bidetik euskarari sarthu beharr direnez (3).

Hoik, ordea, iragaitzaz bezala ukiturik (ezpaita nere hitzaldirako hartu gogo nuen gaia) eta egiteko huntan eskuak sarthu dituztenen izenak aipha ondoren, ikhus dezagun orai zein den Campioneak euskarari nabari zuen bi akatz edo hutsuneetatik bertzea, bigarrena, euskarari, hizkuntza landuen aitzinez-aitzin jartzen denean ohar-tzen zaion eri edo gaitza. Euskarari bi alboetatik gerla egiten deraukoten bi hizkuntza landuek (espainitarra ta frantzitarra, alegia) sakon, sustraitik, sendo ta aspalditik dute ardietsia hizkuntzaren litteratur-batasuna.

Litteratur-arazoetarako hizkuntza hoietan hizkera berdin bat, erabateko bat bertzerik erabiltzen ezta, Bateratze hunek hizkuntzari dakarkon mesedea ta irauteko emaiten deraukon barne-indarr arrigarria nik erran ahal nukean baino handiagoak dira. Linguistek aihortzen dutenez, bi hizkuntza aitzinez-aitzin jartzen direnean, baldin bi hoietatik bat landua bada ta bere litteratur-batasuna sendo lorturik ba daduka, bertzea berriz dialektutan puskaturik eta basati-itxuran agiri bada, berehala gerthatzen da denok ikhusten dugun hau: litteratur-batasun hori eginik dadukana bertzeari nagositzea, alegia; litteratur-arazoetarako gauzak tinko ta erabateko arauekin ongi ezarririk eztituena, berriz, galtzen, ahitzen, atzeraka joaitea (4).

(3) Altube'tar Seber, «Erderatiko itzak, itz barriak eta aintxina-itzak», Euskera, I urtea, II zenbakia, 44'gn. orrialdean; «Izkuntz-jakintzia ta euskeraren bizitzia», Euskera, II urtea (1921); «La Vida del euskera», Euskera, XIV urtea (1933), IV zenbakia, 299'gn. orrialdean. Krutwig'tar Karol, Euskalzaindiko sarrehitzaldia; «Euskaltzaindiari igorritako Proposizioak» (1950), V'gn. parte (argitaratu gabe).

(4) «Il faut considérer en outre l'homogénéité linguistique des éléments en présence. Les Germains du V siècle qui occupèrent la Gaule, divisés en peuples de dialectes différents, Francs, Burgondes, Wisigoths, etc., étaient, à cet égard, en état d'infériorité manifeste vis-à-vis d'une population parlant une seule et même langue, le latin. Au contraire, les Romains, au lendemain de la conquête des Gaules, apportaient un langage unique à une population hétérogène parlant des langues et des dialectes extrêmement divers». (A. Dauzat, «La Philosophie du Langage», Paris, 1920, livre II Ch. III, Histoire externe des langues, p. 139).

H. Gavel'en hitzak dira:

“El que sea indispensable establecer una lengua literaria y oficial apenas necesita demostración. Basta recordar lo que suele pasar en los pueblos que carecen de ella: la unidad de habla va disminuyendo cada día más, mientras van apareciendo subdivisiones dialectales infinitas que se apartan cada vez más unas de otras, y ofrecen al mismo tiempo menor resistencia a la invasión de elementos extraños” (5).

Urkixo Jauna ere hunela mintzo da:

“Aun dejada de lado toda razón de orden sentimental, la necesidad de convertir al vascuence en lengua de cultura es consecuencia lógica del deseo de conservarlo: porque es un hecho admitido por todos los lingüistas, que allí donde lucha una lengua de civilización con otra reducida al uso vulgar y que no se cultiva literariamente, la primera acaba por imponerse a la segunda”. “Es esto tan cierto que aun en nuestro propio país, mientras el vascuence cede ante el empuje del castellano, lengua de civilización, permanece estacionario en su frontera vasco bearnesa, porque allí no linda propiamente con el francés, sino con un patois vulgar e iliterario” (6).

Vendryes hizkuntzalariak frantsesaren eta Bretaña'ko hizkuntzaren arteko harr-emanak deskribitzen derauzkigu (7). Bi hizkuntza aitzinez-aifzin. Alde batetik frantzitarra, hizkuntza handia, kultur aberats baten jabe, litteratur-arazoetarako bat egina. Bertzetik hizkuntza tipia, landugabe ta gainera dialektutan puskatua. Zer gerthatzen da orduan? Bretañitarra gero ta frantsesetiko hitzez bethetzenago joaitea, gero ta urritzenago, ahitzenago. Gainera, dialektutan puskatu rik dagoela, alde bateko bretañitarrak bertez aldekoekin elkarr aditzeko frantsesera jo beharrean edireiten dira, eta hala, Bretañan bertan ere, frantsesa guztien hizkuntza bilhakatu da, bretañitarren arteko harr emanetarako orenen hizkuntza bezala erabilia da, Bretañako mintzoa dialektuzko bere puskatze horrekin hortarako gauza etzelarik. “De esta manera el francés ha llegado a ser para Bretaña la lengua común, lo que el bretón, con su fragmentación dialectal, no ha sido nunca” (8).

Eta Vendryes jaunak Bretañako hizkuntzari buruz erran dituenak, guk hitzez hitz euskarari buruz erranak bezala harr ditzakegu. Hain

(5) H. Gavel, «Necesidad de una lengua literaria y oficial y la unificación de la ortografía vasca»; *Revue Internationale des Etudes Basques*, t. X (1919), p. 137.

(6) J. de Urquijo, «Lengua internacional y lenguas nacionales. El euskerá lengua de civilización»; *Rév. Intern. des Etudes Basques*, t. X. p. 173.

(7) Vendryè, «El Lenguaje», Barcelona, 1943; IV Parte, Constitución de las lenguas, Cap. IV Contacto y mezcla de las lenguas, p. 377-380.

(8) Vendryès, p. 380.

zuzen ere Campion jauna gaitz hunetzaz ohartu zan. Huna hemen bere hitzak:

“La multiplicidad de dialectos, sub-dialectos y variedades que dificulta la mutua comunicación y trato entre los naturales de los diversos territorios vascos, obligándoles a servirse, supletoriamente, del castellano y del francés, cuando las diferencias dialectales son muy hondas” (9).

Hizkuntza bat sendo ezarritako kultura aberats baten jabe denean, hizkuntza hunek berebiziko indarra agertzen du, bai irauteko eta bai bertzeai nagositzeko ere. Hunelako hizkuntza baten erdian bizitzera ethorri ohi diren arrotzek, bertze hizkuntzetako lagun-mordoek, lasterr galtzen dute jatorrizko hizkuntza, bertze hau hartzeko. Hizkuntza landuak bertzeak suntsiarazten ditu. Baina hizkuntza landugabearen erdian bertze mintzoa duten lagun-mordoa ethorr badadi, eztu jatorrizko bere hizkuntza hain errez galtzen. XVIII gn. mendean Sierra Morena alderat ethorritako alemanitarrek lasterr galdu zuten beren hizkuntza, alemanitarra Espainiko alde huntan suntsitu zan; eslovenitarren arterat joandakoe, berriz, ba-diraute oraindik alemanitar hizkuntzaren jabe (10).

Hizkuntza landua ta hizkuntza litteratur-arazoetarako bat-egina kontzeptuz ez dira beharrada gauza berdin, bai ordea bata bertzea berekin dakharrena, biak elkarrekin bethi ikusten direnak. Eta hauk hunela direlarik, erranik dago hunez gero zein ardura handiko gauza den, euskararen bizitzarako ta iraupenerako zein premi handiko den gure mintzoaren litteratur-laborantzan lan egitea. Hunetarako, ordea, litteratur-euskara baten moldatzerat jo beharr dugu. Euskal dialektuen gainetik eta hoi en eskubideak ukhatu gabe, litteratur-arazoetarako, kultur-beharkizunetarako euskara mueta bat, molde berezi bat kreatu beharra dugu eta euskaldun guztien arteko harr-emanetarako litteratur euskara hori erabili. Nor bere herriko edo eskualdeko euskaramuetaren araura idazten ibiliz ezteraukogu euskarari emaiten hark, egun, bizitzeko eta irauteko beharr duena.

Campion jauna euskararen premi hunetzaz ongi ohartu zan, hunela mintzo baita:

“La unificación del euskera, o hablando más concretamente, la adaptación a los menesteres literarios y científicos de una manera de hablar euskaliana uniforme... es, acaso, la más grave de las cuestiones que puedan someterse a los debates y sentencia de nuestra Academia”.

(9) Campion (lehen aipatu-lana). 17 gn. orrialdetan.

(10) Vendryès, 377'gn. orriald.

Eta beherago:

“O la lengua vasca se unifica, haciéndose capaz de expresar inteligiblemente para todos los naturales de la Euskal-Erri, desde Zuberoa a Bizkaya, las ideas y los sentimientos de la cultura vasca, acual y venidera... o degenerando irredimiblemente en patu^é el euskera, parece. Esta es la disyuntiva. ¿Puede titubear la Academia?”.

Bi eginkizun hauek, lehen ukitu duguna (euskara kultur-lexikonaz aberastea) eta orai hari garen litteratur-batasuna dira, bere iduriz, Euskaltzaindiaren eginkuzunik premiatsuenak:

“La unificación de la lengua y la fecundación del vocabulario, hoy, antes que mañana, debe emprenderlas la Academia”.

Eta azkenik:

“La lengua vasca unificada y enriquecida, es la lengua de lo porvenir, de no renegar los vascos vergonzosamente de sí mismos. Si imitan el ejemplo de los pueblos que supieron levantar de la postración a sus idiomas particulares, antiguamente hermosos, pero caídos en el envilecimiento de patu^é rústicos, o poco menos: así los húngaros, finlandeses, bohemios, flamencos, rumanos, yugoeslavos, griegos y otros” (11).

Altube'tarr Seber euskaltzain jaunak ere, euskal-pizkundeak izan dituen makhurr eta akatzez mintzo zaikula, haxe dirausku:

“Y esta insinuación sobre el prestigio que infunde a los idiomas su mayor difusión, nos da pie para consignar de paso, que otro de los gravísimos errores del renacentismo euskérico radica en la falta de una idea directriz que conduzca paulatinamente a la unificación de la literatura euskérica. Si no nos sirviera de enseñanza la historia de la formación de todas las modernas lenguas literarias nacionales, el instinto de conservación debiera precavernos de la imposibilidad de luchar contra idiomas tan extendidos como el francés y el español, con una literatura euskérica dividida en tantas fracciones como dialectos presenta el idioma” (12).

Hemen Altube jaunak dionez, batasun hori ezta bat-batetan sortzen, ezta egun batean egiten den gauza, bainan jo-muga horrtara nehoiz helduko bagara, zuzenbide baten beharra dadukagu, urhatsak nongo alderontz zuzendu beharr diren jakin beharra dute euskaldunek. Eta zuzenbide hori herriari emaita, nori dagokio, Euskaltzaindiari ezpada? Haxe du, dudarik gabe, Euskaltzaindiak bere egitekorik larriena.

(11) Campión, 3-4, 18, 18-19, 20^{gn}. orriald.

(12) Altube, «La vida del euskera», p. 382.

Horregatik Krutwig'tarr Karol euskaltzain jauna ere Euskaltzaindiari igorritako bere Proposizinoetan era hunetan mintzo da:

“Si la Academia no logra que el vascuence llegue a ser una lengua literaria unificada (lo cual no significa que los dialectos hablados hayan de ser combatidos), por mucho que la Academia haga en pro de la conservación del euskera, por mucho que lloren y pataleen los populistas amigos de que hay que escribir en vascuence en todas sus modalidades y dialectos, el vascuence seguirá su marcha de retroceso y morirá. La lengua literaria siempre es un símbolo de educación y distinción y el vascuence nunca representará otra cosa que la falta de cultura y rusticidad mientras no se posea una lengua literaria. Crear un tal idioma es obligación de la Academia, para lo que fué fundada” (13).

Euskarak alde huntatik zein hutsune handia duen ikusteko zilegi izan bekigu oraino Hovelacque linguistaren hitz batzu hemen gogoratzea:

“Las variedades de la lengua vasca son, por así decirlo, innumerables, y cada villorrio tiene alguna particularidad que le es propia. Ello no tiene, ciertamente, nada de anormal. Mas, al lado de la lengua espontáneamente hablada, del lenguaje local, los idiomas tienen un dialecto general, en cierta manera convencional, fruto de la educación y que muchas veces es muy vecino a la lengua escrita. Pero en vasco no hay nada de eso, y cada escritor se fabrica una lengua a su fantasía” (14).

Agiri da, beraz, litteratur-euskara baten moldatzea guztiz beharrekodela euskara beraren bizitzarako, iraupenerako. Euskarak, egun ezeñen deraukoten hizkuntza landuekin indarrak berdinduren badiu, bidezko harmekin hornitua izan beharra du eta harma hauietan premiatsuen, lehenbizikoena hauxe da, litteratur-arazoetarako euskara-mueta bat hautaturik, harturik edukitzea eta alde guztietako euskaldunek litteratur-euskara hori ikasi eta erabiltzea.

Bainan eginkizun handi hori bethetzeko, beharr dugun euskaramolde bakarr berezi hori hautatzeko, zein bide hartu beharr da? Hautatzean ez huts egiteko zein kriterion edo nolako arauak gogotan eduki beharr othe dira? Hau da pontua, arloa, “aortxe dago untzea”, bizkaitarrek erraiten dugunez.

Hain zuzen ere problemata hau, orai dela 30 urthe, Euskaltzaindia sortu-berri zelarik, biziki astindu ta eragin zan. Liburuetako euskara-mueta bakharr bat beharr zela, alegia, ta xede horren ardiesteko zein bidetatik sartu beharko genduken. Bat egite, unifikazino hori zela

(13) Krutwig, Euskaltzaindiari zuzenduriko Proposizinoak, II gn. Partea.

(14) A. Hovelacque, «La Linguistique», Paris, 1877, p. 155 (Altubek al-
phatua, 382'gn. orriald.

ta etzela hitz zuhurr ta gogoangarriak izkiriatu zituzten Gavel, Urkixo, Ormaetxea, Campion, Menéndez Pidal, Garitaonandia, Azkue eta bertze askok (15). Oraisuago Lafitte Jaun euskaltzainak ere gai huni buruzko bere iritzia agertu du (16); eta Altube jaunak ere bai, orai dela bertz sei urte Baionan izandako konferentza batean (17). Eta azkenik, Krutwig jaunak, gorago aiphatutako Proposizinoetan (18).

Guzti horiek errandako gauzak guk hemen orai berrituen eztitugu, baina hitz zuhurr ta gogoan idukitzekoak kontuan hartu bai. Eman izan diren iritzi ta aburu nagosiak zenbait burutara bildu nahi izatez gero, ordea, hunako hirur hauk dira nire iduriz aipagarrienak:

1) Gipuzkera hartu beharr lizatekela, Gipuzkoako euskalkia bertze euskal dialektu ororen erdi-erdian jarririk dagolako ta gainerako euskaldun guztientzat hulert-erraza dela-ta, berhau hautatzea izango zela egokienik uste ukhan dute gehienek, Garitaonandia, Campion, Olabide, ta bateg ere Azkue euskaltzainburuak berak ere, Altube jaunak aithortzen duenez, Geographi-aldetik ekarritako arrazoiak ziran aburu hunen jarraitunak Gipuzkoako euskara-alderontz makurtzen zituztenak (19). Azkue jaunak, ordea, Gipuzkoako euskara oinharri bezala hartuaz, bertze euskalkietako edertasun ta berezitasun onurazkoak txertatu beharr zitzaizkiola uste zuen, eta berak nahi zuen gipuzkera elkhartu edo osatu hori nolakoa izan beharr litzakean erakusteko bere "Gipuzkera osotua" ta bertze zenbait lan argitarat eman zituen (20). Aita Olabide'ren "Itun Berria" ere, Gipuzkoako euskara oinharri bezala izanarren, non-mahiko ondasun ta edergailuz aberasturik agiri da, eta egileak nahi zuen euskara orokarr hori agertzeko egina izan dela emaiten du (21). Altube jaunak ere bere aburua gipuzkeraren alde agiri du; baina berehala ta berbertatik batasuna zero ardiestea eginkizun erraza izanen ezteela irudi zaio; beraz, atzen jo-muga hori oraidanik begien aitzinean izanik, astiro ta baratz bada ere, gure urhatsak hartara zuzentzen saia beharr gara (22).

(15) Lan hauetatik gehienak Euskaltzaindiaren agerkarian argitaratu ziran, Euskera, III'gn. Urtea (1922) «Euskeraren batasunaz izan diran batzaldietan irakurritako txosten edo ikerpenak».

(16) Abbé P. Lafitte, «Grammaire basque (navarro-labourdin littéraire)», Bayonne, 1944, Préface, p. 6.

(17) Severo de Altube, «La unificación del euskera literario» (Conferencia leída en el Congreso de Estudios Vascos celebrado en Bayona en septiembre de 1946); Eusko-Jakintza, 1949, pp. 181-204.

(18) Krutwig, II'gn. parteá.

(19) Altube, «La unificación...», pp. 189-190.

(20) Resurrección María de Azkue, «Gipuzkera osotua», Bermeo (Vizcaya), 1935; «Prontuario de la Lengua Vasca»; «Ardi galdua»; «Batasunera-bidean», Euskera, VIII.

(21) Olabide'tar Erraimun, S. I., «Itun Berria», 1931, Bilbon.

(22) Altube, «La unificación...», pp. 190-198.

2) Gipuzkera-zale hauiei buruz eta euskararen litteratur-batasunaz bere "Grammaire Basque"aren aitzin-solhasean mintzo delarik, Lafitte euskaltzain Jaun aphezak mamiz hauxe erraiten du: Batzuk litteratur-euskararen batasun hori revoluzinoz ardietsi nahi izan dute, bertze batzuk, ordea, evoluzinoz. Bere iduriz, Euskaltzaindia, gipuzkera litteratur-euskararen oinharri bezala hartzean, beharr den baino lasterregi, arhinegi zihoan, Frantzi-aldeko Euskalherriako behintzat. Ia sentitu ta oharrtu gabe joera berezko bat somatzen omen da hango Euskalherrian litteratur-euskara bakharr baten moldatzeko.

Laphurdi ta Be-Nafarroako mintzoak nahasiz, atzen hirur hogoi urtheotan litteratur-hizkera berezi bat sor-arazi omen dute hango idazleek, eta litteratur-hizkera hau hango Euskalherri denean zabal-tzen hari omen da. Litteratur-hizkera hori "laphurtarr berri" edo "benafar-laphurtarr" izenarekin izendatzen du Lafitte berak eta hizkara huni buruz antolatua izan da bere euskal-Grammatika.

Han iritxi den batasun hau, berriz, euskara osoaren batasunerako urhats bat bertzerik izanen ezteela igurikitzen du. Gainera, litteratur-hizkara hori litteratur-arazoetarako soil-soilik dela ohartzen du Lafitte jaunak; egunoroko solhastatze eta gora-beheretan, bethi bezala, toki bakoitzeko euskaramuetak erabiliren dira eta aho-hizkuntza bizi hunen aldaketa ta biraldakuntzek ethorkizuneko litteraturaren gain (orai arte gertatu den bezala) esku eta parte handia izanen dute (23).

Altube jaunak, berriz, Lafitteren hitz hauk hunela kommentatzen ditu: euskaltzainen artean gehientsuenak gipuzkeraren alde makhurtzen baziran ere, Euskaltzaindiak berak etzuen araurik ez erabakirik eman berbertatik euskal idazle guztiak gipuzkera erabiltzen hasi zitezela aginduz. Eta bertze aldetik, gai huni buruz Lafitteren aburua ta berea bat datorzela aithortzen du Altube jaunak. Hau da: Frantzi-aldeko Euskalherrian, berez, poliki-poliki litteratur-euskara molde bakharr bat sortu da, Lafittek dionez.

Hemengo aldean bertze horrenbertze egin dezagun gipuzkera hartuaz, eta azken-urhatsa geroago ethorriren da, bi hoietatik bat eginaz. Hurrengo urhats hori emaita possible izan dadin, ordea, atzen helburua zein izanen den oraidanik ezarri beharko gendukela uste du; evoluzino hunek non bukatu beharko duen alde aurretik jakinez, eredu edo jo-muga hartarat ethengabe hurbiltzen hariko baitgara. Atzenengo jo-muga hori, ordea, bere aburuz, Gipuzkoako euskaran ibeni beharr da.

Batasuna lortzeko, berriz, Altube jaunak ikusten duen biderik

erazkoena Eliza da. Deba ibai-ertzeke herriek, bizkaieraz mintzo direlarik, hitzaldietarako, liburuetarako giputz-euskara nahi ukaiten dute; hori entzun, irakurr ta idatzi maite dute. Alde hortan, bada, literatur batasuna lorturik dadukagu, eta nor izan dugu mirari hunen egile? Eliza.

Elizak herri hauietara aphez gipuzkoarrak igorriaz, jendea giputz-euskara pulpitan entzutera ohiu da eta egun nahiago du behar-kizun prestuetarako euskara hori erabili berea baino gehiago. Eta herri-mordoska hunetan hori bide huntatik ardietsi baldin bada, ez ahal lizateke hau biderik errazena Euskalherri osoan ere berhorixe ardiesteko? Apezek beren apez eginkizunetarako euskara molde bakharr bat harr dezatela, eta asko dezakete nahi dugun helbururat heltzeko (24).

3) Hirugarren tokian Krutwig euskaltzain jaunaren aburua azalduko dugu. Hunen iritiz, euskarak ba-du bere litteratur-hizkara, laphurtarr zaharra edo klassikoa, alegia, gure idazle nagosiek moldatu zutena. Beraz, hura erakhutsi ta litteratur-egikizunetarako erabili

(24) Altubé, «La unificación...», pp. 197-8, 202-204. Deba hibai-ertzeke hiriak, herriz guipuzkoarrak, elhez bizkaitarrak direla jakina da. Hiri hoik, hitzaldietarako-ta, giputz-euskara eurena baino nahiago izan ohi dutela egia da; bikainago ta prestuagotzat jotzen baitute. Zaletasun horren sustrai ta azken erroa, ordea, aphez gipuzkoarrek hiri hoitan erain dituztela, ezlitzake hain erraz frogatzea. Aitzitik, hori aspalditik dathorren gauza dela dirudi, Gazteizko eliz-barrutia sortu baino lehenagokoa. Hain zuzen ere, Gazteizko eliz-barruti hori ezarri zan arteraino, hiri hoiek, Bizkaíarekin batean, Calahorra'ko eliz-barrutikoak ziran; elhez gipuzkar direnak, berriz, Iruñakoak. Beraz, aphez bizkaitarrekin gipuzkoarrekin baino har eman gehiago izango zuten, beharbada, hiri hoik; eta hala ta guztiz ere ba-zuten ordun ere gipuzkararen alde joera. Ikhus Bonaparte Prinzeak bere guthun batean zer dion: «Cuando digo vizcaíno, y no guipuzcoano, de Vergara, sé muy bien que está manera de hablar desagrada a los Señores Vergarés, pues se precian de ser guipuzcoanos puros. No digo que no, de la misma manera que no niego qué los sermones de sus sacerdotes más instruidos, y frecuentemente incluso el lenguaje ordinario de las personas más esmeradamente educadas, sea no solamente guipuzcoano, sino incluso de la variedad más pura de Beterri. Todo esto, en cualquier caso, no cambia en absoluto mi manera de ver. Quieran o no los Vergarés a los vizcaínos y a su dialecto, digo que no es menos cierto que la variedad vasca de Vergara, que se extiende hasta Anzuola (el guipuzcoano por este lado no comienza hasta Villarreal y Zumárraga), tal como está en uso entre el pueblo bajo y los aldeanos, pertenece, lingüísticamente hablando, al vizcaíno oriental.» (París, 11 de enero de 1863) J. de Urquijo, Cartas escritas por el Príncipe... RIEV, IV, 257). Aldé batetik bada, zaletasun hunen ithurburua, hiri haik gipuzkoarrak direlako hiri alde bat utzirik ere, gipuzkarak, litteraturaz landuágo izan delako, bizkaitar berai ere berea baino dotoreago-edo agertzen zaie. Hortaz A. Cardaberaz ere ohartzen da («Eusqueraren berri onac», 13'garren orriald.).

beharr genduke euskaldun guztiek. Hemen dugu oren arteko harr-emanetarako beharreko dugun litteratur hizkuntza; huni jarraikiaz ta lotuaz bilhatzen duguna lorturik dadukagu.

Aburu hunek aurrenengo biekin duen alde handia hunetantxe datzala erranen nuke: lehenbiziko bertze aburuek, litteratur-euskara moldatzeko, egungo aho-hizkuntza hartzen dute oinharri bezala, hura dute kontuan. Egun mintzo diren dialektuetatik edo egun erabili ohi diren litteratur-hizkaraetatik bat hautetsi nahi dute, euskal Litteraturaren Historia alde bat utzirik. Baina Krutwig jaunak dionez, litteratur hizkuntza batez ere hizkuntza idatzia da, izkiriatua, eta hizkuntza izkiriatuak bere arau, lege ta eskubideak izan ohi ditu, tradizinoz sorthuak. Tradizino huni eutsi beharr zaio, bada.

Beraz, litteratur-hizkuntza moldatzeko, egungo dialektu biziak baino gehiago, euskara idatziaren litteratur-tradizinoa kontuan eduki beharr da. Hauzi hau garbitzeko orai-arteko Litteraturaz konturik eginen ezpagendu, orai hasiko ba gina bezala erabakiz, aspaldiko mendeakin ethen bertzerik egiten eztugu, eta hala Litteratur bati joandako aldiekin lotzetik eta elkhartetik ethorri ohi zaion kutsu veneragarria, prestutasun-usai ta balioa gureari kentzen deraukogu. Jakina, joandako mendeetan litteraturarik ezpalego, nahi ta nahiez orai-alditik hasi beharrko genuke, bertze biderik ezlizateke-ta.

Euskal Litteratura tipi-apalak eztitu beharbada bertze hizkuntza handi-landuak bezalako ogasunak, baino dugun apurr hori ezta gutiestekoa. Beraz, hunekin elkhaturik eta gure antzina-aldian oinak tinko ezarririk, beldurrik gabe etorkizunerat beha dezakegu. Litteratur-euskarak euskaldun oren arteko symbola bat behar du izan, euskaldun guztiak elkartzeko gauza izan bear du, ez Geographiaren aldetik bakarrik, Historiaren aldetik ere baita. Hortarakotz antzina-aldi, orai-aldi ta biharko euskaldunak ere kontuan eduki behar ditu, oren artean goi-batasun bat egin nahiz.

Litteratur-tradizionari beha baderaukogu, berriz, laphurtarr klasikoa atera zaiku jaun ta nagosi. Berhau, bada, ta hizkara huntako idazlari hoberenak jarri ditzagun literatur-euskararen eredu ta kanon bezala. Litteratur-hizkarak kanon baten beharra du, aitzindari ta argi egile baten premia. Eredutzat ibenitako idazle bikainen ondoan, gure gazteak (hoik gau ta egun eskutartean dituztela) ikasiren dute nahi dugun euskara bakar eta landu hori. Nahiz ta eguneroko zereginetarako bat bederak bere euskalkia erabili, literatur-arazo eta egin-kizun prestuetarako hemen dukegu euskaldun guztiek behar genuena.

Krutwig jaunaren aburua zuzen azaltzen asmatu dudala uste dut. Hala ta guztiz ere berhunen hitzetatik pusketa batzu hemen aldatu-ren ditugu:

“Toda lengua literaria nace de una tradición escrita. De aquí que toda lengua literaria sea arcaizante y ofrezca estadios pretéritos del idioma. Sin el cultivo de la literatura ni la lectura de los buenos maestros que nos precedieron, nunca se llegará a la formación de un lenguaje literario. La lengua escrita no coincide nunca con el idioma hablado, aunque en éste haya de basarse. La lengua literaria presupone una tradición, presupone el aceptar como modelo a los buenos maestros que nos precedieron e intentar imitarlos como buenos discípulos en aquello que tuvieron de bueno. Ninguna lengua habría alcanzado su madurez literaria, si en vez de haber tenido presentes a los que antes escribieron, cada escritor se hubiera dedicado a inventar un dialecto para sí, o a escribir en cualquier dialecto o variedad. Que se haya de escribir para el común entendimiento del pueblo vasco no significa, ni con mucho, que se ha de escribir en todas las modalidades o que se ha de escribir en el lenguaje comprensible hasta el último gañán”.

“Este lenguaje labortano clásico es (y no llevo a comprender cómo no se ha visto esto antes), como anillo al dedo, lo que la lengua vasca necesita. Es una lengua arcaizante, es una lengua que ya no suena de vulgar, que se diferencia ya lo bastante de la lengua comunmente hablada por el pueblo labortano para no ser tomada por el dialecto popular de esta región, y que, habiendo tenido los antiguos escritores una amplitud de miras, de las que parecen estar desprovistos los actuales, el dialecto labortano ya desde antiguo ha tendido a ser el dialecto común de los vascos” (25).

Campion jauna ere laphurtar zaharraren balioaz ongi ohartu zan, lehen aiphatutako txosten hartan hunela mintzo baita:

“Si hubiésemos de mirar sólo a la importancia lingüística del dialecto, ni discusión cabría; habríamos de preferir el labortano antiguo o arcaico, teñido de bajonavarro oriental, y sobre todo, de suletino: el dialecto del Nuevo Testamento de Leizarraga, impreso el año 1571” (26).

Egun, Krutwig jaunaren kemenari eskerrak, euskaltzaleak, Bizkaiko alde huntan batez ere, laphurtar klasikoarekin zaletzen eta berotzen dioazela dirudi. Bilboko “Urkixo'tar Jul Elkharrgoa” gogotik lan egiten hari da. Erkiaga, Garro ta bertze euskal idazle prestuek izena eman deraukote elkargo huni. Laphurtarra erakusteko aulki bat Bilbon jarri da, Arrutza jauna irakasle delarik. Aldizkari bat argitaratzeko asmoa ere ba-dute.

Gainera, laphurtar idazlari hoberenen edizino berri-egokien ateratzeko asmoa hartu dute, gure gazteok literatur euskararen ereduak aisa erabil ahal detzaten. Euskara hunen Grammatika bat moldatzen ere hari dira auzolanean, lankide anhitzen artean. Gero, beharbada, hiztegi bat ere ilkhiren da. Eta liburu berri ta itzulpenak ere baita, Jainko lagun, denak euskara batu hunetan eginak. Etorriko ahal

(25) Krutwig, II'gn. parteá eta II'gn. parteari eraskina.

(26) Campión, «Informe...», p. 8.

zaiku abiadura huntatik Euskalherrian hain beharreko dan euskara-
ren literatur-batasuna!

Neronek ere aburu huni begi handia deraukodala eztut estaliko,
Euskalherriaren hedadura guztia kontuan eduki behar dugula eta guz-
tiontzat literatur-euskara bakarria moldatu behar dela ezagun da.
Frantzi-aldeko euskaldunek bat eurontzat edukitzea, guk berriz emen
bertze bat guretzat bakarrik, kalte handia lizatekela erran beharrik
eztago, Euskalherri ta euskara bat direnez gero. Guk laphurtar kla-
sikoa harturik, hangoak aisa ta lakhet hurbilduko zaizkigula dirudi;
gipuzkara edo hemengo bertze edozein mueta hartuko bagenuke, be-
rriz, eztut uste.

Aburu hunen sustrai ta azterrenak ikertu ta azaldu nahi nituke
gaurko nere hitzaldi hunetan. Beraz, hortarako, hunako puntu hauk
ikuturen ditugu:

I. Litteratur-hizkuntzak nola moldatu ohi diren aztertu, Historia
eta Linguistikari berri batzu galdeginaz eta handik gurekiko atera
ditezken irakaspenak ezarriaz.

II. Aho-hizkuntzak, ezpainetan darabilgunak, hizkuntza idatziare-
kin dituen zer-ikusi ta harr-emanak aditzera eman. Litteratur-hizkun-
tzaz hari garenez gero, hunen arau, lege ta zuzenbideak eta hizkuntza
soilaren ixtudirako erabiltzen diren kriterionak berdin eztirela ahan-
tzi beharr ezta.

III. XVI, XVII ta XVIII gn. mendeetan laphurtarr klasikoa erabili
zuten idazleei gain-behatu bat eman, ororen artean osatzen duten ba-
tasun ederra ta etengabeko tradizino arraitua aditzera emanaz. Idazle
hoik egiazko litteratur-euskara bat moldatu zutela agirian jarriko da.
Laphurdiko euskalkia oinharri-zimendutzat hartuarren, bertzeetatik
ere nahasi zuten asko edo guti, eta idaztean, ez Laphurdi tipia bakha-
rrik, Euskalherri osoa baizik, gogotan izan zuten. Hortarakotz dira
gomendagarriago.

IV. Gure euskara landu hunek Orthographi, Morphologi, Syntaxis
eta Lexikon-aldetik nolakoa izan beharr duen ukitzen dugu.

V. Aburu huni jarri zaizkikeon atzerapide eragozkari-korapiloak
askatu, objektinoai erantzun emanaz.

Atzen-solhasa.

I

Linguistikak agirian jarri duenez, hizkuntza guztiak, berez, dia-
lektutan puskatzera, zatitzera, dute joera, makurtasun eta gogoia.
Etengabe aldatzen hari dira, biraldakuntza dute lege. Euskararekin
ere hori gerthatu dela ezagun da. Egun aho-euskara dialektutan ba-

naturik agiri zaiku. Zuhaitz baten adarrak enborr berdinetik ilkhi diren bezalaxe, dialektu guzti hoik ere euskara bakharr eta berdín baten galtzarretik ilkhiak bide-dira, hizkuntzak puskatzera eta aldatzera duen lege hori dela bide. Egungo dialektu hekien artean, dirudinez, bizkaitarra geratu zaiku antzinako euskara zaharr orokarr horretatik gertuen, hurbilen, gainerako guztiak aitzinago iragan direlarik.

Bizkaiko euskalkiari bertzeai baino zaharr-usai handiago somatzen omen zaio, kutsu arkaiko berezi bat, linguístek diotenez. Halabainan, denak euskara bakarr orokarr batera bil ditezke, eta aspaldiko euskara zaharr hori, berriz osaturik, nolakoa othe zen bilatzera eta erakhusten emaitera saiatzén dira egun hizkuntzalaríok (27). Dena dela (jardun-hauzi hunek ni narraion pontuarekin ezpaitu zer-ikhusi handirik), egun mintzatzen diren dialektuen deskripzino eta klasifikazino zeatza bai Bonaparte Prinzeak eta bai Azkue jaunak ere utzi deraukute (28). Euskarak duen dialektuzko puskatze hau ezta, bada, miresteko gauza, hizkuntza orotan gertatu ohi denez gero. Hizkuntzak, berezko lege baten indarrez, banatzera, aldatzera duten joeraren agiri ta ondore dira hauk.

Bainan lege berezko hunen kaltetan, gizonék (Historia lekhuko zaikularik), elkarr aditzeko premiak eraginda edo elkarren arteko lokarriak hertsíago herstutu nahiz, hizkuntza berezi bat ezarri ohi dute aberri-hizkera edo ororen hizkuntza bezala. Hizkuntzak, bada, bere baitarik, bereizi ta zatitan puskatzera dute legea; gizonék, ordea, lege horren kontra reazino bezala, aberri-hizkuntzak kreatzen dituzte. Aberri-hizkuntza hoik ("lenguas comunes") nola sortzen diren Historiari galdegin nahi izanez gero, bi eratakoak, bi muetakoak izan ohi direla edirenen dugu.

Lehenbiziko era, mueta edo tipuak gora-behera politikoeekin zerikusi herstu-meharra agertzen du. Toki bakarr bateko mintzoa (toki hura herriburu zelako gehienetan) aberri-hizkuntza bezala hartua izan da, eta mintzo berezi hura, eskola bitartez, idazle, liburu, grammatikalaríen egítez hedatu ohi da, gainerako hizkuntza-muetak (nahiz antzeko nahiz ezberdin izan) itotzeraino, edo behintzat hartarako ahalak egiten dira. Typu hunetakoak dira antzina-aldiko eta egungo litteratur-hizkuntza landu asko.

(27) «Une grammaire comparée des dialectes basques, visant a la reconstitution des formes originaires, c'est-a-dire des formes du *basque commun*...». René Lafon, «Le systeme du verbe basque au XVI siecle», 1943, tome premier, p. 74.

(28) Ikhus Pedro de Yrizar, «Los dialectos y variedades del vascuence»; Homenaje a D. Julio de Urquijo, S. Sebastián, 1949, t. I, pp. 375-424.

Erraiterako, antzina-aldian greko ta latin hizkuntzak, Grezia, lehenbizi, dialektutan puskaturik agiri zaiku; dialektu hauietarik bat bederak nork bere litteratura zedukan (euskaran egun gerthutzen den bezalaxe); gero, ordea, dialektu hoietatik bat, Atika'koa, alegia, Grezia osotara hedatu zan, eta ez Greziara bakarrik, greko hizkuntza zabaldu zen lurralde guztietara ere bai. Lehenagoko dialektuak, berriz, suntsitu ziran.

Atika'ko mintzoa bilhakatu zan, bada, grezitarr guztien mintzoa "koiné" zeritzan hizkuntza (hau da, arrunki erabili ohi dena). Hizkuntza hori, ez litteratur-arazoetan bakarrik, egunoroko gora-beheretan ere erabili ohi zuten guztiok. Nola heldu ahal izan ziran grezitarrak horren batasun handirat? Atika eskualdeak, bai politika-aldetik, bai litteratur eta ederti-aldetik Grezian jokatu zuen toki nabarmenak izan bide-zuen hortan zer-ikusi handia. Gora-behera politikoek, bada, eta Atikako mintzoari bere poeta eta idazleek ekarri zeraukoten ospe handiak ardietsi zuten mirari hau (29).

Latinean, berriz, sekula ere etzaiku ageri dialekturik; latina beti agiri de bakarr eta berdin. Eta zergatik hori? Hiri bakarr bateko mintzoa delako, Erroma hirikoa, alegia. Erromako hizkuntza hori erromatarren harmak heldu ziren bezain urrun zabaldua eta hedatua izan zan, eta Europako sarthaldean batez ere nolako erro sakonak egin zituen denok ikhusten dugu. Latin horrek mila hizkuntza suntsiarazi zituen bazterretan, Harmen aldetik eta kultur-aldetik sortzen zitzaion prestutasun ta entzuteak emaiten baitzeraukon garaipena.

Gure euskarak ere latinakin izandako harr-emanen oinhatzak ederki asko agiri ditu. Eskola-maisuaren egitez, Frantzia ta Espainiako aldeetan Erroman bertan baino latin jatorrago ta jasoagoa mintzatzera heldu zela ba-dakiga. Greko hizkuntzari, ordea, latina behin ere ezin gairiditu izan zitzaion, Grekoa kultur aberatsago baten jabe zan, eta hortik zethorkon prestutasunak eman zeraukon irauteko indarra. Kulturak hizkuntzei eman ohi derauen sendotasun ta botherea agirian emaiteko exemplu hikaina dugu hemen; nahiz eta harmen aldetik latinak abantail izan, Erroman bertan ere jakitunek grekoa erabili nahiago izaten zuten.

(29) Horren aspaldiko gerthakari baten berri zeatz atxikitzea ezta erraz, baina greko hizkuntza, behar bada, bigarren gisako litteratur hizkuntzen artean hobeki sartua. Izan ere, dialektuak suntsierazi zituelako ta bertze gabe, arrazoi bakar hori ezta asko hizkuntza au lehenbiziko mordoska hune-tan ibentzeko. Bigarren gisako litteratur-hizkuntzak ere, berez dialektuen etsai ez izanarren, eredutzat hautetsiak izatetik etorri ohi zaien prestu-tasuna dela bide, demborarekin, asko edo guti dialektuak gibelarazten dituzte. Eta Grezian ere, behar bada, horixe gerthatu zan.

Egun munduan bizi diren hizkuntza landu aberatsen artean ere anhitz ikusten dira lehenbiziko tipu hunen araura sortuak. Erraite-rako, gaztelara, Espainiako aberri-hizkuntza bilhakatu dena. Gaztelara, jatorriz, Gaztela Zaharreko zoko tipi bateko mintzoa bertzerik ezta, gure Euskalheritik oso gertu dagoen zoko batetik ilkhia, Burgos-aldeko mendietatik, alegia. Baina gero "Reconquista" zeritzan gerrate luze hartako gora beherak hizkuntza huni lagundu zeraukoten eta hala Espainian-barrena hedatu zan, eta lurralde zabal handi bat es-tali ta beretu zuen hizkuntza horrek.

Gainera, idazleek Gaztelako mintzo hori landuaz, prestutasuna eta eginkizun goratuetarako egokitasuna eman zeraukoten eta hala Es-painiako aberri-hizkuntza bilhakatu zan. Espainiako aldeetan zegoen bertze dialektu erromanikoak etziran kontuan hartu; Toledo, León, Aragoi ta bertze lekhuetan bazegozen dialektu bereziak, baino baz-tertuak eta utziak izan ziran, eta hala gaztelara geratu izan da nabar-men eta garaile bakarr (30).

Frantziatarr hizkuntza ere, jatorriz, herriburuko mintzoa bertzerik ezta, Paris hiriko hizkuntza, alegia. Provintzietako dialektuak han ere eztira ezertan eduki. Herriburuko hizkuntza eskola ta liburuen bitartez zabaldu da. Anhitz dialektu ta modalitate berezi bizi dira oraindik Frantzian, bainan Paristik ilkitako mintzoa gero ta na-gositzenago doa.

Tipu hunetako litteratur-hizkuntzetan gora-behera politikoen es-kua nabari da, bada. Portugaldarra, Errusiatarra, Yugoslaviatarra eta bertze asko ere erran den mueta hunetan sar ditezke. Aberri-hizkun-tzarako hautetsia izan den mintzoak gainerako dialektu ta hizkuntza guztiak suntsiarazten ditu. Aberri-hizkuntza hori ezta idazteko eta litteratur-arazoetarako soil-soilik, arrunki solasean erabiltzeko ere baita.

Ikhus detzagun orai bigarren muetako hizkuntza landuak. Hauk gora-behera politikoetatik eztira sortu. Bertzeakin duten alde hobe-ki ikhus dadin amorekatik, adibide baten bitartez azalduko di-tugu. Eman dezagun herri bat, hizkuntza baten jabe, bainan hizkun-tza hori dialektutan puskaturik edireiten da. Idazle ospetsu batek hizkuntza hartan idazteko asmoa hartu du; hunetarako, beharbada, hizkuntza hartan diren dialektuetatik bat edo bertze autatu du onharri bezala, bainan bertzeetatik ere asko edo guti nahasiaz. Hori egitean idazle hark literatur-hizkara baten hastapena ezarri du. Haren ondotik dathozten idazleak, nork bere zokoan mintzo den modalitatea

(30) Ramón Menéndez Pidal, «La Lengua de Cristóbal Colón», Colección Austral, Espasa-Calpe, S. A., 1942, p. 59 y ss.

erabili beharrean, aitzindari haren inhatz eta urhatsei jarraikitzen zaie, eta hala, harekin hasitako tradizioari eutsi, sendotu ta indarr emaiten deraukote.

Hizkuntza hartako semeek, litteratur tradizino hunen egitez, idatzi beharr dutenean, idazle heiek erakhusitako molde berezi haren araura egiten dute, eta era hunetan, idazteko eta litteratur-arazoetarako, hizkera-molde bakarr bat (idazleek sagaratu zuten molde jakin hura, alegia) empletzen dute, nahiz eta egunoroko solhastatzean nork bere jatorrizko dialektua erabili. Era hunetan, litteratur-tradizino bat eredutzat harturik, hizkuntza hartan literatur-batasuna lortua eta ardietsia dugu. Agiri denez, litteratur-hizkuntza hauk idazteko sortuak dira, idazkuntzan beharr beharreko den batasuna mintzoari emaiteko.

Solastatzeko, bat bederak bere dialektua erabili ohi du; idatzi nahi duenean, berriz, litteratur arazo edo zeregin uren eta prestuetarako, beren zoko edo sortherriko partikularismuak alde bat utzirik, hautaturik dagoen molde bakarraren araura idatzi ohi dute denek. Anhitz hizkuntza era hunetara heldu dira beren literatur-batasunera, eta guk ere bide hortatik sartu beharr genukela dirudi: idazle nabarmen batzuk eredutzat jarriaz eta hekien urhatsei jarraikiaz, alegia. Litteratur-hizkera hoik eztira, lehenbizikoak bezala, dialektu bizien etsai eta arerio.

Mintzatzeko, egunoroko zereginetarako nork bere dialektua erabiltzen du, baino ororen arteko har-emanetarako, zeregin prestu eta literatur-arazoetarako eta guztien arteko lokarri bat bezala edukitze-ko, tradizinoz ikasitako hizkera uren hori empletatu ohi da. Haurrari, nahiz ta etxean bere dialektu berezia ikasi, eskolan literatur-hizkuntza landua erakusten zaio. "Zuk hala edo hola erraiten duzun hitz hori, era hunetara idatzi beharr da", erakutsiko derauko eskola-maisuak; maisuak, berriz, irakaskintzarako, literatur-tradizino jakin hura izanen du eredu ta zuzenbide bezala.

Bat bedera bere herrian mintzo den bezalaxe idaztera ohituko bala litz, bide hortatik literatur-batasunera behin ere ezkinatete helduko.

Alemaniatarr hizkuntza dugu bigarren gisa hunetara bateratua. Alemanian literatur-hizkuntzaren moldatze edo bateratze politika-aldetik batasunik etzegola gerthatu zan. Alemanian orduan (eta bai orai ere) anhitz dialektu bizi ziran; hala ta guztiz ere, literatur-arazoetarako hizkera bakarr bat sorthu zan, ororena. Nola heldu ziran alemaniatarrak literatur-hizkara hunetara? Litteratur-tradizinoari jarraiki, Luther idazleak Biblia alemaniatarren hizkuntzara itzuli zuen. Haren hizkera eredutzat harturik, hurrengoak hunen bidetik sarthu ziran, eta hala, poliki-poliki, alemaniatarr guztiek hizkara hori beren litteratur-hizkuntza bezala hartu dute, nahiz ta anhitzek bertze dialektuak izan.

Erakuspen ederra dugu hemen guretzat. Aitzinago ikhusiko dugunez. Euskalherrian ere hastapen berdina izan zuen litteratur-tradizinoak, Biblia Sainduaren itzulpena, alegia. Han Luther, hemen Leizarraga (biak protestanteak) ditugu bide urratu zutenak.

Italiarr hizkuntza ere gisa horretara dugu moldatua. "Hay lenguas comunes que son de origen puramente literario" dio Vendryès hizkuntzalaria hizkuntza huni buruz (31). Italiarrek, ia gure egunetara arte, politika-aldetik batasunik ezagutu ezlute; hori gora-behera, ordea, XIV gn. mendedanik litteratur-beharkizunetarako hizkera bakkarr bat hautaturik zedukaten, nahiz ta mintzoan anhitz dialektu izan. Dante, Petrarca ta Boccaciok beren liburuetan erabilitako litteratur-hizkera eredutzat hartua izan zen. Idazle hoiek, Firenzetarrak izanik, hango mintzoa hartu zuten oinharritzat beren liburuetan, eta idazle hoietatik mintzo huni sorthu zitzaion ospe ta ahomena zela bide, hizkara hori italiarr guztien litteratur-hizkuntza bilhakatu zan.

XIV gn. mendean Bembo idazlariak, Veneziarra izanik, berea utzita, Danteren hizkara-moldea hartu zuen bere liburuetarako. Firenzeko hiriak Bolonia ta Erromaren bitartean duen posizino geographikoak asko edo guti garaipen hunerako lagundu zuela ukatu gabe, bere idazleengandik zetorkon ospe eta distira bereziak eman zeraukon Toscanako mintzo huni nagositasuna. Gainera, Firenze edo Toscanako dialektu hau bertze dialektuak baino gertuago geratu zan latinetik; eta ikasiak, latin zekitenez, aisa egin zezaketen beren jatorrizko dialektutik Toscanako hizkara hunetara aldaketa. Hala, "lingua toscana" geratu zan Italian garaile bakharr. Egunoroko gora-beheretan, ordea, dialektuak erabiltzen dira.

Orai gure euskarari begia itzuliz gero, azaldu diren bi era hoitatik bigarrena dagoku guri litteratur-euskara moldatzeko eginkizun hunetan. Bigarren gisa hunetako litteratur-hizkuntzak, ordea, litteratur-tradizino baten fruitu gozoa dira, idazle entzute handiko batzuen hizkera eredutzat jarri eta hizkera hunen araura idatziaz sortu dira. Guk ere, bada, euskara idatziaren tradizinoari kontu eduki beharr deraukogula nabari da. Egia erran, hanbatik hanbatean, dialektu bi-ziak, aho-hizkuntzak, denak dira berdin, guti gorabehera balio ta jaso berdineko, itzal ta begirune berdina zorr zaie denei, eta posizino geographiko utsak, soil-soilik, gehiagorik gabe, egiteko huntan deus guti erran nahi lukela dirudi.

Nik nere jatorrizko mintzoa utzirik, bertze bat hartzeko, prestutasun-usai, nagositasun-agiri batekin bertze hori begietaratu beharr

(31) Vendryès, «El Lenguaje», 4 Parte, Cap. III Las lenguas comunes, p. 355. Athal huntan azaldu diren berririk gehientsuenak liburu hunetatik aldatu dira.

zaitala ezagun da, eta nagositasun hori literatur-laborantzak errendatzen derauko. Litteratur-hizkuntza hoik, batez ere idazteko, litteratur-eginkizunetarako direla ezta ahantzi beharr. Beraz, dialektu biziaren gora-beherak baino gehiago, hizkuntza idatziaren legeak kontuan eduki beharr dira auzi hunen erabakitzeko. Hala, solhasak ekarririk, lege hoietaz mintzatuko gara hurrengo pontuan.

II

“Il y a quelque hypocrisie dans le dédain des linguistes pour les langues littéraires”, idatzirik utzi du Meillet jaunak. René Lafon euskaltzainak, berriz, hitz hekien aipatzearekin batean, egun Linguistika gaitz hunetatik sendatu dela erraiten derauko (32). Izan ere, joandako ehun urtheoan linguistak aho batez hizkuntza biziaren nagositasuna goraiatzen eta idatzia azpiratzen hari izan zaizkigu.

Alde batetik, arrazoi piska bat ere ba-zuten hunela egiteko: hizkarak berez utzita, bere baitarik, nolako gora-behera ta biraldakuntzak izan ohi dituen ikertu ta arakatu nahi zuten, nolako lege ta arauak zuzentzen duten hizkuntza soilaren bizitza aztertu ta agirian eman gogo zuten, ta hortarako, xede horren ardiesteko, jakina, aho-hizkera bizia, den bezalako atzemaitea zen biderik hoberena, ahotik ilkitzen den itxura berberarekin ezagutzea, litteraturak iratxeki derauzkion soineko gezurrezko eta ibenki aizun guztiez gabetua.

Dena dela, guk orai begien aitzinean daramagun xedea ezta hau, Litteratur-hizkuntza baten moldatzera nola hel gintezken jakitea, hauxe da guk orai aztertu duguna. Beraz, xedea guztiz berezia izanik, hizkuntzari itzul-inguru ta sayets bakharr huntatik behartzen deraukogunez gero, heiek hizkuntza soilaren ixtudirako ezarri dituzten kriterionak guretzat on ez izaitea, ezta miresteko; ezta gureak hekientzat ere. Hori aithortzen du Vendryès jaunak hitz hauetan:

“Esta manera de tratar las lenguas antiguas —pues otro tanto podríamos decir del griego— se apoya en una confusión enojosa entre la lengua literaria y la lengua a secas, la que se habla por todos en el país y que cambia con el tiempo. A los latinistas les es fácil definir un determinado ideal de lengua latina e imponerla a los que hacen temas latinos. Es el procedimiento de la gramática dogmática, que se resume en la fórmula: decid..., no digáis... Y adoptándola, se sigue la tradición de los escritores latinos que reconocían en Cicerón un maestro y un modelo. Pero este procedimiento artificial no debe aplicarse al estudio del lenguaje” (3).

(32) René Lafon, «Le Systeme du verbe basque au XVI siecle» (tome premier), Chap. IV. Importance linguistique des textes étudiés, p. 71.

(33) Vendryès (aipathu-liburuan), 5 Parte, C. II, La Lengua escrita y la ortografía, p. 450.

Erran nahi du: eredu bat, kanon bat ezartzea eta kanon horren araura hizkuntza bat erakustea litteratur-hizkuntzan on eta beharreko da, hizkuntza soilaren gora-beheren berri jakiteko bide okherra bada ere.

Litteratur-hizkuntzak, berriz, aho-hizkuntza bizi bat oinharritzat izanarren, batez ere hizkuntza idatziak direla, gorago erran direnetik agiri da. Eta hizkuntza idatziak bere lege ta arauak ditu, bere eskubideak, eta eskubide hoik kontuan eduki beharr dira, noizbait aho-hizkararen eskubideen kaltetan izango ba dira ere. Hizkuntza idatziak aho-hizkararen mirabe ta azpiko izan beharr duela uste dutenak, huni guztiz ta osoto menperaturik egon beharr duela uste dutenak, okherr dagoz.

“Algunos se inclinan demasiado —dirausku Vendryès berberak— a considerar la lengua escrita como la humilde sirvienta de la lengua hablada. Es una idea de los foneticistas o de los profesores de lenguas vivas, preocupados en reaccionar contra los excesos de los maestros de escuela, para los que la lengua escrita es, por el contrario, el todo del lenguaje. En resumen, hay que decir: tal palabra escrita se pronuncia así; o: tal palabra hablada se escribe así. ¿Está la palabra en el sonido o en la escritura? Debemos contestar que para todo hombre civilizado está en uno y otra. Muchos civilizados se comunican con sus semejantes más por escrito que de palabra” (34).

Egia da, hizkuntza guztiak hitz eginaz, mintzatuz, ahotan hartuz hasi direla. Eta hizkuntza bat, idatzi bai, baino egunoroko har emanetan erabili ezpa dadi, hizkuntza hura, nahiz ta litteratur prestu aberatsa izan, hila lizateke, eta idazle guztien ahaleginak gora behera, ezlizatke berriz biztuko, idazleen lehiak hildako hezurr hekien barranean bizia sarrarazteko ezlukete ahalik. Egia da halaber, idazkuntza, bere ethorkiz, hizkuntza bizia paperera aldatzeko eta han tink itsasita bezala uzteko sortua ta asmatua izan zela, eta alde hortatik aho hizkararen ispillu ta irudi zintzo beharr duela izan, dirudi. Baina asmaketa miraritsu hau sortu zenekoxe eta are gehiago gizonen artean idazteko usantzak errostatu sakonak egin zituenetik, izkuntzan bere eskubideak lortu ditu, eta eskubide hoik ezin ahantzi ditezke.

Vendryès jauna behin da berriz mintzo zaiku hizkuntza idatziaren eskubide hoietaz:

“Así, el uso está de acuerdo con la tradición para apoyar la oposición de la lengua escrita y de la lengua hablada. A decir verdad, no se confunden nunca. Es un error creer que un texto escrito pueda ser la representación exacta de la palabra. Contrariamente a la opinión de muchos, no se escribe nunca como se habla; uno escribe (o trata de escribir) como los demás escriben. Las personas menos cultas, cuando toman la pluma en la mano, tienen el sentimiento de que usan un lenguaje determinado, que no es el mismo

(34) Vendryès. O. C.

que el hablado, que tiene sus reglas y usos, del mismo modo que tiene su destino e importancia propios. Este sentimiento está ustificado”.

“La lengua hablada evoluciona sin cesar. La lengua escrita, por el contrario, es por definición conservadora, no solamente porque es la expresión concreta de la lengua común, normalizada por los gramáticos, sino también porque no puede transformarse tan rápidamente como la lengua hablada. Ciertamente, la tradición es poderosa, cuando está defendida por la escuela, por la literatura, por el acuerdo de las personas cultas. Y, sin embargo, la tradición no es aquí el único obstáculo para las transformaciones de la grafía. La fijeza es una necesidad de la lengua escrita; ésta representa una lengua ideal, que ha cristalizado para siempre. No puede retocarse más que cuando ya es tarde. Por interés que nos tomemos para dar flexibilidad a este manto rígido y para mantenerlo ajustado a las proporciones del cuerpo que cubre, no se logrará nunca someterla a los caprichos de la naturaleza y hacerla crecer al mismo tiempo que el cuerpo, porque es un objeto muerto cubriendo un ser vivo”.

“En el espíritu del iletrado, la palabra no tiene evidentemente más forma que la auditiva. Pero desde que el alfabetismo se desenvuelve y se impone a todos los niños de un país el estudio de la lectura, al palabra escrita toma una importancia cada vez mayor. Hoy no concebimos el lenguaje sin la forma de la escritura. Las palabras se presentan a nuestro espíritu con la vestidura que les da la ortografía. Puede decirse que en este terreno el órgano ha creado la función, ¡qué función! Tan tiránica, que para algunos de nosotros, los llamados “visuales”, el lenguaje escrito aventaja en claridad al lenguaje hablado”.

“La lengua escrita tiene, pues, una gran importancia en la psicología del lenguaje. Mientras se enseñe a los niños a leer y escribir, será preciso tener en cuenta los derechos de la lengua escrita, aunque a veces se opongan a los de la lengua hablada”.

“La lengua escrita representa siempre una tradición y reglas conservadoras” (35).

Hitz hoietatik agiri da hizkuntza idatziaren lege ta arau hoik zein diren:

- 1) Hizkuntza idatziak bethi bat ta guztiontzat berdin izan nahi du.
- 2) Gerakorrtasuna bilatzen du, aho-hizkera, aitzitik, etengabe aldatzen hari den bitartean.
- 3) Proprietate hoik bereganatzeko, tradizioari eusten derauko. Atzoko hizkuntza, liburuetan mamiturik eta gogorturik geratu den bezala, atzitzen du, eta hizkuntza hura kanon bezala jasoaz, bere betebeharra ardiesten du.

Izan ere, hizkuntza idatziak, bere gizarte-lana, bere eginkizunaren beteko baldin badu, bethi bat eta guztiontzat berdin beharr du izan, eta halako izango baldin ba da, anhitzetan aho-hizkuntzarekin oposizioan geratu beharrean aurkitzen da. Aho-hizkuntza geratzeko aldatzen hari da, hizkuntz idatziak, berriz, gerakortasuna beharr du.

Tradizinoz ikasitako araei atxikia izanik, gerakortasun hori ardietsi ohi du.

Vendryès jaunak bi hizkuntza hekien arteko zer ikhusi ta har-emanak irudipen polit batekin argitan eman ditu, ur gogortu ta ur biziaren irudipen edo komparazinoarekin, alegia. Neguan izotzak ibaiko ura gogortu duanean, haurrari ura suntsitu dela iruditzen zaio, ibaiko urik gehiago eztela gogoak emaiten derauko; baino ez, han, ezkutuan, ibai-azpitik ba-doa ur bizia, beti bezala kantari, mugidan, geratzeko. Gaineko izotza idatz-hizkara da, ur mamitua, gogortua: tradizinoz hartutako araeu-ekin idazle ta grammatikalariek eman deraukote ermotasun berarizko hori, erabateko molde hori. Izotza ur biziaren ondoan gogorr ta hotz den bezala, idatz hizkuntzak ere hotz ta gogorr emaiten du aho-hizkuntzaren ondoan, hura hila, hau berriz bizia baita; bainan gizarte-lana betetzeko, aho-hizkarak bere aldakorrtasun horrekin lortu ezin duen egokitasuna atxiki ohi du bertzeak, idatziak. Ezin utzia da, beraz (36).

Bide huni jarraikiaz, dialektu ta modalitate tipien gainetik hizkuntza goitarr bat antolatzerá heldu ohi gara. Hizkuntza berdin bat, bethi bat, egunoroko gora-beheren ta aldakutzen begira eztagoen hizkuntza bat, alegia. Hizkuntza prestu, uren, sendo ezarria, eginkizun ta premi goratuén jasaiteko beharr dugun lanhabes antzetsua. Hain zuzen, horixe da litteratur-hizkuntza.

Bere ermotasunari eskerrak, sendo ezarririko araei eskerrak, hemen du giza-gogoak bere beharkizunen aditzera emaiteko tresna zorrotz-bikain-trebea. Eztut hunekin erran nahi hizkuntza idatziak aho-hizkaratik urrunduta egon beharr duenik, ez; antzina-aldiari atxikia izanarren, orai-aldiko mintzoaren astin-aldiak ere, asko edo guti, nahi ta nahiez jasan baititu.

Errege-bide huni leial izanaz etorri dira hizkuntza landu guztiak berén umotasun ta heldutasunaren ardiestera, tink ezarririko ta fin-katuriko litteratur-hizkuntzaren eratzerá. Ikhus Vendryès berberak frantziatarr hizkuntzari buruz dirauskuna:

“Los servicios que han prestado los escritores franceses a la constitución de la lengua común, son inmensos. El francés, tal como lo aprendemos en la escuela, lo debemos al esfuerzo combinado de los literatos y de los gramáticos. Unos y otros han forjado este bello instrumento, velando cuidadosamente para que no le altere ningún género de orin. La depuración de la lengua, perseguida durante varios siglos, puede parecer un trabajo mezquino y pedantesco; sin embargo, sacamos de él el provecho suficiente para quedar reconocidos a los que lo han realizado. Gracias a los maestros de escuela educados en el estudio de los escritores, tenemos para expresar nues-

tros pensamientos la forma más apropiada, una lengua cuyas palabras tienen un sentido exacto y cuyos giros están fijados en sus más minuciosos matices. Excluyendo de la lengua escrita todo lo que chocaba con la naturalidad y el buen gusto y sometiéndola siempre a las reglas de la razón y de la buena educación, la han hecho capaz, como dice Bouhours, “de sostener las materias más fuertes y de elevar las más débiles”; en una palabra, la han adaptado por anticipado a todas las exigencias del espíritu. Y la lengua común se ha beneficiado ampliamente del trabajo llevado a cabo. Ha ganado con esto la claridad dentro de la elegancia, la precisión dentro de la variedad y, según frase de Rivarol, “la probidad inherente a su genio” (37).

Eta Dauzat jaunak, atzoko hizkuntzak edukazinarako duen balioaz mintzo dela, hitz hauk jartzen ditu:

“Certes, on conçoit qu’il y ait un intérêt social et littéraire à ne pas admettre d’emblée dans la langue du bon et des écrivains toutes les innovations du langage populaire. Que cette langue ait des tendances conservatrices et archaïques, qu’elle s’efforce par les salons, par le livre, par l’école d’enseigner aux générations nouvelles la langue d’hier, de leur faire goûter et comprendre les auteurs des siècles précédents, de sauvegarder et de fortifier ainsi la tradition: rien de mieux, d’autant plus que ces tendances modératrices ne son pas sans effet et parviennent, dans une certaine mesure, nous aurons l’occasion de le voir, à ralentir certaines transformations” (38).

Irakaspen zuhurr hoik gogoan eduk ditzagun, bada, euskararen litteratur-batasunaz hari garel. Litteratur-euskara baten antolatzer a nehoiz heltzekotan, nahi ta nahiez bide hortatik joan beharra dugu. Atzoko hizkuntzan oinak tinko ezarririk, hizkuntza hura kanon edo eredu bezala jasoaz (atzoko hizkuntza hori orai-aldiko hizkararen eraginduraz beharrbada zerbait berriztatua atherako bada ere) eta hunen imitatzer a saiatuaz, alegia; eta gisa hunetan soil-soilik hel gintezke jo-muga horren atxikitzer a. Bide hunetatik sartu ezik, dialektu ta euskara-mueta tipi jorien landuketan ibiliarren, litteratur-euskara bakharr baten eratzera sekula ere ezkinateke helduko.

“En Francia —dio Vendryès jaunak—, junto a la lengua literaria, que se escribe en todas partes y que la gente de cultura tiene la pretensión de realizar cuando habla, existen dialectos como el del Franco Condado o el lemosin que, a su vez, se subdividen en multitud de subdialectos “locales” (39).

Frantziak ta herri landu guztiek kreatu duten litteratur-hizkuntza bakarr, aberats, moldetsu hori, bada, guk ere sortu beharra dugu.

(37) Vendryès, 364 orriald.

(38) A. Dauzat, «La Philosophie du Langage», Paris, 1920, Livre I, Chap. III, Le renouvellement du langage, p. 59.

(39) Vendryès, 323 orriald.

dialektu bizien gainetik litteratur-euskara baten premia dugu. Hauxe da euskara prestutu, ermotasunez sendotu ta irauteko barne-indarrez hornitzeko eman beharr den lehenbiziko urratsa.

Gainera, egungo egoitza negargarrian, euskara, bere indarr ahituen biztuerazi ta azkartzeko, nehoz baino premi handiagoan edireiten da aspaldiko euskararen laguntza hori bilhatzeko. Egun erdara landu-joria euskaldunen gogoetan sartzen hari den bitartean, gure aho-euskara gero ta makaltzenago doa, urritzenago. Nehondik etorr ahal dakikeo euskara huni falta zaion joritasun, izerdi ta zuku, eritasun ta heriotzetik begiratzeko osagarria? Oraino elhe jori-ederr baten jabe direnetik ikasiaz, baino atzoko idazleen liburu bikainetatik ere baita, eredu onak erabiltzetik, alegia, Ibar, "Genio y Lengua", izeneko bere liburuan, hitz zorrotz samingarriz mintzo zaiku egungo euskara bi-ziaren argaltze, aultze, erkintze ta sasiz bethetze hunetzaz.

"En cualquiera de nuestras poblaciones hoy bilingües, que no lo fuesen hace treinta o cuarenta años, escójase una familia de la clase normal, en la que los padres pertenecian a la generación netamente euskaldun y los hijos a la del período de transición; y anótense, lápiz en mano, las palabras y formas verbales, giros y modismos, que, abundando en el lenguaje de los primeros, no los usan ya (aunque los entiendan) los segundos. Nosotros tenemos dedicado un mes entero a este ensayo y podemos ofrecer datos abrumadores. Anótense igualmente en el libro antes citado de Iztueta, o en las Pláticas de Aguirre (el Cura de Asteasu), o en la Historia Sagrada de Lardizabal, los vocablos y frases que sólo rara vez se escuchan ya de labios guipuzcoanos, aun en zonas prácticamente euskaldunes (descartados, por supuesto, los neologismos larramendianos del primero de los tres autores); y se verá con asombro cuánto ha engrosado en un siglo nuestra lista de arcaísmos". "...qué diferencia entre el habla recia, fibrosa y llena de garbo, que oímos aún de nuestros padres, y la enervada, anémica y contrahecha en que va degenerando en las zonas híbridas" (40).

Beraz hunelatan izerdi bizigarri hunen edoski ta guganatzeko, tradizinoari atxikiak eta hartan finkatuak izan beharr gara. Jainkoari eskerrak, euskarak ba-du litteratura bat. Litteratur hunetzaz mintzo dela, Ibar berberak hauxe erraiten derauku:

"Podríamos citar por docenas las obras de nuestra tan desdeñada como ignorada literatura, cuyo conocimiento y trato asiduo bastaría por sí solo para enfilear decididamente a un crecido número de escritores renacentistas por el camino verdadero del éxito. Por desgracia, se agotaron hace años y hoy apenas se las ve fuera de las estanterías de los bibliófilos, y son como si no existiesen" (41).

(40) Ibar, «Genio y Lengua», Tolosa, 1936, pp. 62-64.

(41) Ibar, p. 255, nota 1.

Gure litteratur-tradizinoa, ordea, ezta bakarr eta erabateko izan. Antzina-aldian gure eskualdeak elkarrengandik aldentuta eta ia harremanik gabe bizi ohi zirelako-edo, euskara-mueta bakharra guztiontzat hartu beharrean, euskalki batbedera bere litteratur tipia antolatzen hari izan zen. Guk, berriz, orai, garraizkoan helburuari heltzeko, litteratur-tradizino hoietatik bat bakharra begiz jo ta hautesi beharr dugu, litteratur-euskara bakarraren oinharri izan dadin. Denetan, bai zaharritasun-aldetik eta bai liburu bikain ospetsuen joritasun-aldetik, zein den prestuen, ardura handikoen eta gailen arakaturik, hura eredutzat ta oinharritzat hartu beharr lizateke, eta tradizino horren aitzindari ta buruzagiak litteratur-euskararen kanon ta maisu bezala eraiki. Kanon hori gabe, litteratur-hizkuntza moldatzerik eztago.

“Mientras el euskera no tenga un canon, no pasará de ser un idioma rústico” (42).

Euskal litteraturaren Historia osoa balsan harturik, zein tradizino nabarmentzen eta bertzeen artetik gailen atheratzen den erabakitzea, ezta uste gaitz denik. “En lo impreso nos hace ventaja a todos el labortano”, zion bere demboran A. Larramendik. Eta Ormaetxea jaunak, hitz hoiek aiphatzean, egun ere berhorixe erran ditekela gaineratzen du (43). Ormaetxea berak hirur kyklu, obo edo mendetan biltzen du gure Litteraturaren Histori osoa: hirur mende hoiek Lapurdi, Gipuzkoa ta Bizkaiaren izena daramate. Hoietatik, berriz, zein den nagosi erabakitzean, hauxe aithortzen du: “Leen-mendea dugu oraino buruenik” (44).

Arotzena Jaun, Gipuzkoako Diputazioan Bibliotheka-zainak ere, Frantzia-aldeko Euskalherriaz hauxe idatzirik utzi derauku:

“En Francia se da también el problema del vascuence dentro de su misma carne, es decir, dentro de su propio territorio. Y se da allí además, la particularidad de que el idioma vasco es singularmente gráfico, porque, desde que Dechepare rompió el hielo con su *Linguae Vasconum Primitiae*, las publicaciones vernáculas, siguiendo por la Biblia de Leizarraga y los Proverbios de Oihenart, no han tenido interrupción y, lo que es más, se han extendido por todo el territorio lingüísticamente vasco, hasta llegar a los hogares todos en que la lengua indígena era familiar” (45).

(42) Krutwig, Proposiciones a la Academia, II Parte.

(43) Ormaetxea (N.), «Euskal-literaturaren atze edo edesti laburra»; Euskal-Esnalea, 1927, 195-6^{gn}. orriald.

(44) Ormaetxea, «Euskal-literaturaren atze...», 149^{gn}. orriald.

(45) Arocena (Fausto), «La Revista Internacional de Estudios Vascos», de D. Julio de Urquijo, BRSVAF, t. I, p. 60-1.

Pyrene mendien haraindiala, berriz, hirur eskualde dira, nor bere dialektuarekin: Laphurdi, Be-Nafarroa eta Zuberoa, alegia. Baina euskara idatziaren tradizino-aldetik, lapultarra atheratzen zaiku jaun ta nagosi bakharr. Huna hemen Lafitte Jaun Aphez eta euskaltzainaren hitzak:

“...nous constatons un fait: le labourdin passe pour plus littéraire que les autres dialectes. Cela s'explique surtout par l'histoire de la littérature basque. Celle-ci, dans les Basses-Pyrénées, a été rédigée presque exclusivement en labourdin aux XVII, XVIII, et XIX siècles; étant donné le préjugé selon lequel bien parler c'est “parler comme un livre” quand les Bas-Navarrais et même quelques Souletins se sont mis à écrire, ils ont pris les vieux auteurs comme modèles et ont “labourdinisé” avec entrain. La tradition continue, d'ailleurs, imperturbable” (46).

Beraz, hurreneko pontuan laphurtarr *kl*assikoa moldatu zeraukuten idazle-mordoari gain-begiratu bat emanen derauegu, hizkara hunek litteratur-euskararen oinharri izaiteko dituen abantail ta egokitasunez zerbait erraiten dugularik.

(*Jarraikiko zaio*)

MISCELANEA

A PROPOSITO DE LA SONORIZACION DE OCLUSIVAS INICIALES EN VASCUENCE

La interesante y pormenorizada reseña que dió Luis Michelena en el último número del Boletín (Año VII, cuaderno 4.º, 1951, páginas 571-582) sobre un trabajo de André Martinet, titulado "De la sonorisation des occlusives initiales en basque" (Word, 6, 1950, páginas 224-233) da motivo para poner en relieve otra vez una concordancia fonética que parece haber existido entre el "protovasco" y ciertas lenguas en el noroeste de Europa. Como parece ya de las consideraciones que he hecho en un viejo artículo mío, A Proto-European Consonant System (citado por Michelena en la misma reseña; pág. 574), estoy completamente de acuerdo con Martinet en cuanto a la teoría de una oposición primordial entre oclusivas aspiradas (o fuertes) y no aspiradas (o suaves) en vascuence, a la cual se substituyó gradualmente una más moderna entre sordas y sonoras (o fricativas). Según Martinet, la sonorización es debida a una influencia de los dialectos románicos y en este caso particular no hay nada que refute tal suposición, que, en efecto, parece razonable y concordante con la evolución general del vascuence durante los últimos siglos.

La comparación con el sistema fonético del danés moderno es tan interesante como instructivo y en cuanto al sistema de oclusivas postulado para el protovasco, parece que nada hay que lo desfavorezca.

La hipótesis de Martinet es, empero, susceptible de modificarse, o más bien completarse, por un hecho fonético que apuntó ya el autor de A Proto-European Consonant System (1), relativo al gaélico de Escocia y que hasta la fecha no parece haber sido utilizado en la fonética comparada, a saber que las oclusivas mediales o finales (si no aparecen como fricativas, igual que en vascuence y románico) quedan sordas, mientras que en posición inicial se convierten en

(1) Obra cit., *Studia Linguistica*, III (1949), pág. 7.

oclusivas (a medias) sonoras (2). Así en las palabras garg ("rudo, inculto"), borb ("feroz") la consonante inicial se distingue netamente de la final en la mayoría de los dialectos escoceses, aun cuando, en cada caso, ambas procedan de la misma consonante en céltico primitivo (o indoeuropeo). No sé si hay personas que—por influencia de la fonética inglesa—sonorizan las iniciales por completo, pero no habría motivo de sonorizar las finales, que son tan sordas como las oclusivas c (k) y p en español o en vascuence.

Precisamente lo mismo vale para el islandés moderno. Los tratados disponibles de fonética islandesa marcan una distinción clara entre oclusivas medio sonoras (o bien sonoras) y oclusivas sordas (o bien medio sonoras) según ocurran en inicial o en posición medial o final de palabras y esto prescindiendo del hecho de que provengan de consonantes idénticas en indoeuropeo (3). Cada vez que ocurrió una oclusiva inicial, el autor la percibió como sonora (o, por lo menos, distinta de las sordas); en otros casos, sin embargo, como netamente sorda.

El autor ha sostenido por largos años la opinión de que la fonética del gaélico escocés es más arcaica que la del gaélico irlandés, algo que, empero, nunca ha sido aceptado por los celtólogos. En cuanto al islandés, sería una anomalía singular si no fuera el sistema fonético tan próximo al estado primitivo como lo son la gramática y el léxico. Creo que hay indicios que revelan tal sistema fonético (respecto a las oclusivas) también para el galo antiguo.

Merece indicarse que el sistema fonético de la lengua de las inscripciones ibéricas (sea o no emparentada con el vascuence) revela rasgos indiscutibles de un carácter análogo de las oclusivas, para lo que me vuelvo a referir a la reseña de Michelena (especialmente la nota al pie de la página 574) así como a la excelente tabla comparativa de grafías ibéricas, compuesta por Antonio Tovar (4).

Considero, por tanto, que, además de las características fonéticas propuestas por Martinet, existía en ciertos idiomas del oeste de Europa la tendencia a sonorizar una oclusiva no aspirada (o suave) en posición inicial, mientras que en otras posiciones—si no se producía una fricativa—la cualidad original permanecía intacta. Parece indudable que la sonorización completa se ha efectuado en cada caso bajo la influencia de sistemas fonéticos exteriores y de origen más reciente (como en el caso del vasco).

(2) Parto de la suposición —aun cuando opuesta a la «ortodoxa»— de que el gaélico tenía originalmente el mismo sistema fonético que ha supuesto Martinet para el vascuence.

(3) Por las referencias a la literatura...

(4) Antonio Tovar, sobre la fecha...

Claro es que las explicaciones dadas arriba presuponen para el protoindoeuropeo un sistema fonético muy distinto del que se ha supuesto generalmente para el indoeuropeo central y oriental, cuya reconstrucción fué basada en el sánscrito y en el griego. Tal vez valdría la pena modificar nuestras ideas del indoeuropeo primitivo, ateniéndonos a los testimonios ofrecidos por tres lenguas en el occidente de Europa de antigüedad indisputable.

Nils M. HOLMER



ENSAYO DE FILIACION DE JUAN DE ANCHIETA

Juan de Anchieta, "que sus obras no alabó ni las ajenas despreció", no ha dejado demasiados trozos de su vida en los protocolos de los escribanos. Sus biógrafos han tenido que esforzarse mucho para tejer las noticias que han podido hallar y aun su misma naturaleza sólo ha podido esclarecerse por la confesión del interesado según la cual era natural de Azpeitia.

Afortunadamente tuvo en Camón Aznar un diligente investigador de las obras que realizó y hoy resulta difícil añadir algo nuevo sobre lo expuesto por dicho ilustre crítico. Su fina perspicacia intuyó las estrechas relaciones que había entre el arte de Gaspar Becerra y el de Juan de Anchieta, lo que efectivamente se confirma con la noticia que nos da Lope Martínez de Isasti, quien supone a este último ejecutor del retablo de la catedral de Astorga. Sabemos por otras fuentes que el autor de ese retablo fué Gaspar Becerra, pero el testimonio de Isasti, rigurosamente contemporáneo de Anchieta y autor de un desaparecido tratado sobre arquitectos guipuzcoanos, da mucha fuerza a la afirmación. El medio de conciliar esas contradicciones es suponer que el azpeitiano trabajó a las órdenes de Becerra, extremo que ya esclarece Biurrún, lo que además explicaría las sagaces intuiciones de Camón Aznar en orden a la relación artística entre las obras de ambos maestros.

Aireado ese texto desvanecido de Isasti, voy a ventilar también otra noticia sobre el escultor azpeitiano que he encontrado en el Legajo núm. 6 de los Protocolos de Azpeitia, custodiados hoy en la Universidad de Oñate. En ese legajo, y a su folio 80, se ve una escritura de curadería o tutela de la persona y bienes de un Juan de Anchieta, menor, otorgada ante el escribano Aquemendi, en 1535.

Deponen varios testigos, todos ellos de primera calidad, sobre la minoridad y ausencia del sujeto a curadería y sobre las buenas partes o calidades del aspirante a ejercerla, que es el tío del interesado, Domingo de Ayspillaga.

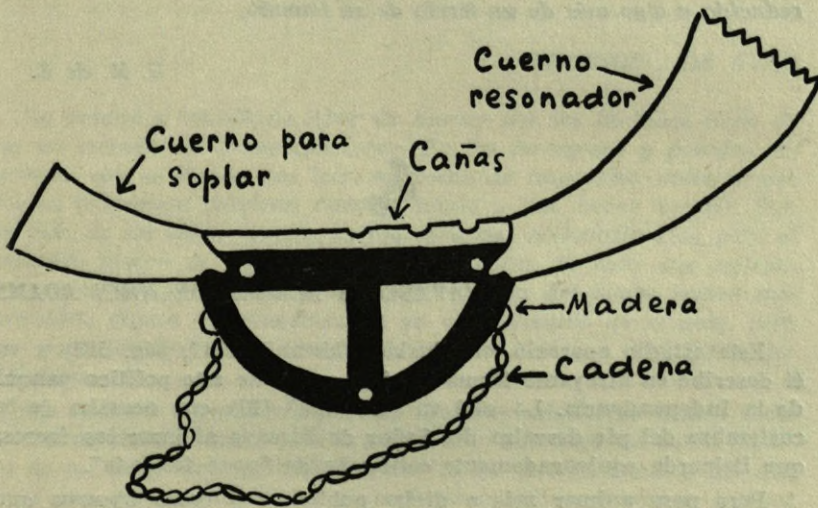
El testigo don Martín de Landaeta, clérigo presbítero, viene a decir de don Joan de Anchieta lo que sigue: "el qual es notorio en la dicha villa que es en las partes de Castilla; este testigo así lo cree e tiene por cierto, porque no le ha visto en la dicha villa los años pasados e por la notoriedad que dello ha habido e hay en la dicha villa; e demas dello, sabe es verdad que el dicho Domingo de Ayspillaga es tío del dicho Joan, hermano legitimo de la dicha Catalina de Ayspillaga, su madre, e uno de los parientes más propincos que el dicho Joan tiene en la dicha villa, al cual dicho Domingo tiene este testigo por hombre que dará buena cuenta del dicho cargo". Consta además en las declaraciones que Joan de Anchieta es hijo de Lope García de Anchieta y de la dicha Catalina de Ayspillaga y tiene por hermanas a María López y a Ana.

¿Será éste el escultor? No hay, por lo menos, ninguna repugnancia cronológica. Y la circunstancia de hallarse ausente el menor en tierras de Castilla, ausencia que es difícilmente registrable en dos Anchietas del mismo pueblo y en el mismo tiempo, abonaría la presunción de que se hallaría entonces realizando el aprendizaje a la sombra de alguno de los buenos escultores que entonces cobraban fama en tierras castellanas. Pero esto no podríamos determinarlo con toda seguridad, sino a las luces de algún otro documento, por ejemplo, del testamento que otorgó en Pamplona Anchieta, donde es probable que se cite, si no a sus padres, por lo menos a sus hermanos. Don Juan Ramón Castro, a quien tanto debe la historia del arte, tiene la pluma.

Otro problema suscita esta escritura. Joaquín de Yrizar, el gran restaurador de los monumentos de Guipúzcoa, aventuró tímidamente la sospecha de que Anchieta, el escultor, fuera hijo natural de Anchieta, el organista. Si nuestra escritura se refiriese a aquél, esa hipótesis no podría tenerse en pie. Pero podría ser prueba de parentesco si la Ana de Anchieta, su hermana, fuese la Ana de Anchieta sobrina del eminente organista de los Reyes Católicos. Tendríamos entonces emparentados como tío y sobrino al organista y al escultor. Tiene esto el inconveniente de que la cuñada del organista se apellidaba Ocharan, aunque todos sabemos cuán anárquicamente se usaban los apellidos. De todos modos la frecuencia de la forma García de Anchieta entre los deudos del escultor y entre los del organista, no deja de ser significativa.

LA ALBOKA

He aquí un instrumento que está en trance de desaparecer. Los poetas Gonzalo de Berceo y el Arcipreste de Hita lo citan con frecuencia como muy común en su tiempo. De origen antiquísimo y de uso muy remoto en la tierra vasca, ha venido, como tantos otros utensilios y prendas (la montera, el capusai, etc.) a ser utilizado tan sólo en nuestra región. Lo que fué usado por los pastores árabes con el nombre de "alboc", por los franceses con el de "alboguel" y



por los portugueses y españoles con el de "albogue", ha venido a ser utilizado tan sólo en una pequeña zona del monte Gorbea, donde aún se conoce y fabrica con el nombre de "alboka". Parece ser que el último fabricante es un viejo pastor de dicho monte y que tan sólo tres personas saben tocarlo.

Al decir del inevitable Espasa, es:

"Una especie de flauta rústica muy usada antiguamente para acompañar canciones y bailes campestres. Consiste en dos cañas, una al lado de la otra y unidas con cera, que tienen respectivamente tres y cinco agujeros; en uno de los extremos del par de cañas está la embocadura y en el otro el resonador o trompa. La embocadura tiene en su interior dos cañitas delgadas, que comunicando con las

exteriores emiten sonidos roncós o nasales. El instrumento tiene una especie de asa que se le une en los puntos de unión de las cañas de la embocadura y con el resonador; éstos eran, generalmente, de cuerno."

Esta descripción corresponde exactamente al abogue que se conserva en el Museo Municipal de San Telmo de San Sebastián, aunque éste tiene la particularidad de tener en el asa una cadeniña, puesta sin duda para sujetarlo más fácilmente. Esta pieza, de fabricación reciente, ha sido ejecutada por el citado "albokari" del monte Gorbea, y ha sido donada al Museo por don Angel Aguirre de Vitoria. Su longitud es de 29 cms. Para mejor comprensión incluimos un dibujo reducido a algo más de un tercio de su tamaño.

G. M. de Z.



NAVASCUES ACERCA DE JOHN ADAMS

Este estudio apareció en "Eusko Jakintza" (1947, pág. 583) y en él describe en atrayente forma el viaje vasco de este político yanqui de la Independencia. Lo cité en "Gernika" (19) con ocasión de la costumbre del pie descalzo del Señor de Vizcaya al jurar los fueros, que Balparda equivocadamente calificaba de "poco fundada".

Pero para animar más a dicho publicista y como observo que nadie lo comenta, voy a presentarle hoy algunas pegas.

Su Lugiano es para mí Luyando, en Alava, pueblo que quizá tenga mucho que ver con la cuna del poblador Juan de Garay, ya que el primer nombre que éste dió a la actual floreciente ciudad argentina de Santa Fe, fué el de Santa Fe de Luyando.

El Pan de Azúcar vizcaíno debe de ser el Ollargan, o sea, el Malvezin antiguo de los condes de Montefuerte. El mapa de G. H. Oñatibia lo designa como Malmasiti.

El irlandés Maroni seguramente será Moronati, que aparece como tal en una lista de vecinos extranjeros que aporta la "Historia de Bizcaya" de Labayru.

Las escaleras de piedra que ascendió Adams el martes 18 de enero de 1800 en Bilbao, fueron, sin duda, las calzadas de Begoña.

Como Navascués no advierte de mutilaciones en su versión y a guisa de completud, haré notar que cinco párrafos del primer Apéndice y tres del segundo, no han sido vertidos al castellano en ese trabajo.

J. G.



SUCESOS... DE AYER

La penosa y monótona labor de bucear por los archivos tiene de vez en cuando sus compensaciones. En las farragosas y pesadas relaciones que se tienen que leer, aparecen de improviso noticias que por su naturaleza reavivan nuestro ánimo y nos hacen sonreír. Son las más de las veces sucesos extraordinarios, extraordinarios para el reducido marco de la vida pueblerina; notas de vida que reflejan momentos que para los actores y espectadores del hecho serían memorables, dignos de rememorarlos en el transcurso de la vida, pero que para nosotros (¡Oh, tempora!), no son más que curiosidad, pasatiempo.

De nuestras incursiones por los archivos oñatiarras hemos recogido unos cuantos que vamos a transcribir. Son algo así como recortes de un imaginario periódico; recortes de sección Sucesos del día, en el que, como es sabido, se da preferencia a lo sensacional. A pesar de ello, no dejan de reflejar en cierto modo el ambiente en que nacieron.

"Dixeron que por quanto se había hallado ayer treynta dias del dicho mes y año una mora rrecien nacida esposita en las puertas de la Santísima Trinidad de Bidaurreta desta dicha villa, como parecia por los autos que su merced del dicho alcalde había hecho por testimonio de Juan Lopez de Salinas escribano de su juzgado, y su merced le había mandado entregar a Maria de Pechaerre residente en esta dicha villa para que la criase. Acordaron que por agora se crie y alimente la dicha criatura a costa del Concejo, y se bautizó hoy dicho día en la parrochia de la dicha villa por manos del cura Ypença, y fueron padrinos Martin González de Olazarán y doña Ana de Otaduy viuda, y le pusieron por nombre Maria de todos los Santos como parece por el Libro del Bautismo de la dicha Iglesia..." ("Libro de Actas 1603-1626". Fol. 15 v., 31 de octubre de 1603.)

En la información abierta por el Alcalde Ordinario de Oñate el 22 de agosto de 1582 para la residencia contra el Prestamero del Conde, Martín de Bidaurreta, una de las declarantes, Mari Gabón de Arais-tegui, de 28 años, dice:

"...que esta testigo e Maria Ramus de Arais-tegui doncella su hermana desta testigo, e Maria Saez de Murguizur, vecinas desta villa, yendo juntas por la plaza desta dicha villa en uno de los días del mes de Abril próximo pasado deste presente año, les salió allá mismo e prendió a la dicha Maria Ramus su hermana desta dicha testigo, que es como dicho ha de suso doncella de buena fama e vida e honra, y por denigrarla de la dicha su honra en la mitad de la plaza pública desta dicha villa, y después que así le prendió, esta testigo le preguntó al dicho prestamero, que pues la dicha su hermana hera doncella que por qué la prendia; el qual dicho prestamero le dijo a esta testigo que en su casa se lo dirian; y a esto esta testigo le dijo que amostrase mandamiento porque virtud la prendia y la llevaba presa; y el dicho prestamero le dijo a esta testigo: que en hora mala fuese a su casa a trabajar; y en esto esta testigo dijo: sean testigos de como Martín de Bidaurreta prestamero lleva a mi hermana Maria Ramus de Arais-tegui presa sin mandamiento ninguno por denigrarla de su honra y honor en que esta; y como dijo esta testigo, el dicho Martín de Bidaurreta volvió para esta testigo y le dió quatro o cinco bofetones en su rostro por ambas partes del dicho rostro en la mitad de la plaza publica desta dicha villa; y no embargo ante lo suso dicho llevó presa a la dicha Maria Ramus de Arais-tegui a su casa y carcel donde la tuvo presa hasta otro día siguiente a medio día; y después oyó decir esta testigo a la dicha Maria Ramus su hermana, que la habia soltado con quitarla dos reales, y que esta testigo ha visto y ve, de como la dicha Maria Ramus estaba en reputación de doncella honesta como lo era, y después que el dicho prestamero la llevó presa aca, por su respeto a perdido mucho honor de su reputación y estado que tenia como de ello es muy publica e notoria e de ello hay muy publica voz e fama e común opinión..." ("Archivo Municipal". Leg. 2, núm. 8, Fol. 160 s.)

En el Libro de Difuntos de la Parroquia se lee lo siguiente:

"Diego de Guiracu (?) natural irlandés fué ajusticiado en el castañal de Santa Catalina, frontero a la puente de Goribar, por el Dr. don Juan Bautista de Berganzo, Alcalde, a los veinte de Junio (1650), y la cabeza y mano enclavaron más allá de la puente de Oteola, a donde él con otro compañero le mataron a un hombre de puñalada y le dejaron en carnes vivas. Y fué enterrado en San Miguel con bene-racción de cinco capus y todas Cofradias, y no se hizo otro oficio más de la sepultura."

OTRA ETIMOLOGIA DE PORTUGALETE

PORTUGARETA; de *Portu*, puerto, *gare*, encima, sobre, y *eta*, lugar, sitio.

Por consiguiente significa: "Lugar encima del puerto".

Su análisis:

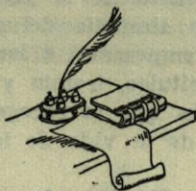
Portu, 1.º puerto de mar. Diccionario Vasco español-francés de don Resurrección, Tomo 2.º, pág. 177.

Gare, *Gara*, *Garay*. Elevado, alto. Id. Diccionario tomo 2.º, pág. 326.

La consonante *r* se cambia muy frecuentemente en *l*: así se dice *gal* eperra, perdiz de trigo, por *gar* eperra, y trigo no termina en *l* sino en *r*, como Algorta, cuadra de piedra, es Argorta, Arcorta o Arricorta, no Algorta.

Y, por último, *eta* es terminación de multitud de nombres topográficos que indica pluralidad. Idem. Diccionario tomo 1.º, pág. 285.

T. E.



BIBLIOGRAFIA

CIRIQUIAIN-GAIZTARRO, MARIANO. Acuario. Ilustraciones de Santos Echeverría. Editorial Icharopena. Zarauz, 1952.

He visitado bastantes Acuarios, he leído muchas publicaciones sobre el mismo tema y, ahora, tengo en mis manos un llamativo libro de brillantes pastas verdes en cuya portada se ofrecen estilizados unos maravillosos "pterophylum scalare", el pez procedente del limpio río Tapajoz, del Brasil, que se ha extendido por todo el mundo como uno de los seres más ornamentales que puedan exhibirse en las piletas. Un título escueto, "ACUARIO", y al pie, la firma del autor: Mariano Ciriquiain-Gaiztarro.

Bien conocemos esta firma, prestigiada a través de múltiples publicaciones relacionadas con el tema marino tan difundidas en el ámbito nacional, como las especies ícticas más estimadas que llevan el sabor y el regusto salobre de nuestro litoral hasta los pueblos más recónditos del interior.

Quisiéramos, pues, librarnos de la sugestión que el reconocido prestigio del escritor y la simpatía del amigo pudiera influir en nuestro comentario y así, empezamos a leer...

Son treinta y ocho capítulos, treinta y ocho escenas diferentes, sencillas y emotivas, en las que se recogen, con pulido estilo, los menudos acontecimientos de la vida de los seres que pueblan los fondos subacuáticos.

El misterio de las profundidades submarinas, que siempre nos ha parecido un campo irreal y esotérico, se torna fácil y asequible, familiar y luminoso a través de la pluma del autor.

Los peces nos cuentan sus alegrías y sinsabores, sus menudas cuitas y problemas, sus pasiones y apetitos, no siempre justificables aun invocando la dura ley de la lucha por la vida que se impone en el medio oceánico, con mayor tiranía y crueldad que sobre la superficie de la tierra.

Pero, mejor dicho, todo esto se lo cuentan a él, al autor, que si en ocasiones ha sabido utilizar el antejo de larga vista para captar los azules horizontes, ahora emplea simplemente la aguzada retina de

sus ojos o la lupa de la observación metódica para ofrecernos, a través de su sensibilidad, la "psicología" de los protagonistas de estas escenas, o si se quiere mejor, la razón de su instinto animal.

Ciriquiain tan sólo pide que para compenetrarnos con este mundo de quimera, aniñemos nuestro espíritu, lo mismo que Benavente solicitaba en el prólogo de los "Intereses creados" del variado concurso reunido ante "el tinglado de la antigua farsa".

Sólo así llegará a desaparecer, en nuestra ilusión, el geométrico recuadro del cristal de las piletas y lo artificioso de su decoración interior para identificarnos con lo que en ellas sucede, y entonces... quedaremos edificados con el recato de las julias o doncellas que se acuestan bajo la arena a la caída del sol y sufriremos con la pobre tortuga ciega que va dando tropezones en las aristas de las rocas o contemplaremos, llenos de intranquilidad y recelo, las idas y venidas de Cleopatra, el monstruoso congrio hembra, capaz de tragarse en el menor descuido a cualquiera de sus juveniles compañeras.

En este aspecto de ponernos en situación a través de las páginas que vamos pasando, contribuyen también con la mayor eficacia las finas y logradas ilustraciones de Santos Echeverría.

Sí, hemos leído muchos libros sobre el tema del Acuario llenos de doctas y meticulosas descripciones, de nombres científicos y farraosas explicaciones, pero en ninguno hemos encontrado esta acabada coincidencia de enseñanza, inspiración, sensibilidad y, en una palabra, de poesía que se recogen en esta obra en la que su autor ha logrado lo más difícil, que era precisamente lo que se proponía, esto es, hacernos asequible el verdadero encanto del Acuario "prescindiendo de los años que nos sobran; enderezando, si se tiene, la curva de la espalda e identificándonos con el alma infantil que vuela siempre más alta".

J. M. N.



ANGEL DE APRAIZ, Catedrático de Historia del Arte en la Universidad de Valladolid. *La Cerámica de Busturia* (Vizcaya). Distribución exclusiva: Espasa-Calpe, S. A., 1952.

Fascinado por el encanto de la cerámica, uno de los oficios artísticos más absorbentes, cuyos productos, frágiles y duraderos al mismo tiempo, sirven al estudioso para jalonar y hacer revivir escenas y

épocas pasadas, aun las más remotas, el ilustre cafedrático de la Universidad de Valladolid ha publicado este libro que constituye una valiosa aportación a la historia del trabajo artístico en nuestro país, refiriéndose a objetos de loza y de porcelana de uso diario que allí donde se hallen, bien sea en los vasares de una casa habitada o bien en las vitrinas de un museo silencioso, irradian vida sobre cuanto les rodea. Si nos detenemos a contemplarlos, son tan sugerentes y comunicativos que pronto nos referirán su vida y milagros, así como los de aquellos seres con quienes convivieron. Son como esas abuelitas llenas de distinción y de encanto que, aunque no fuera más que por el hecho de haber vivido mucho, tienen una conversación discreta y a la vez atrayente; sus temas favoritos se componen casi exclusivamente de recuerdos y, aunque en ellos se mezclan las alegrías con las penas, unas y otras surgen perfumadas con esas esencias sutiles que tan sólo el alambique del tiempo sabe producir. Si alguna vez salen del tema de sus recuerdos, será para regalarnos con nada despreciables consejos, sedimento de su larga experiencia.

Así sucede también con la cerámica de Busturia que tantas cosas ha comunicado a don Angel de Apraiz, quien ha sabido condensarlas en su monografía que interesa tanto al erudito como a cuantos sienten vibrar su espíritu en presencia de lo que guarda relación con lo que nuestros próximos antepasados fueron o hicieron en tiempos que, aunque no hemos conocido por nosotros mismos, podemos recorrerlos gracias a la sensibilidad y paciencia de los que, como el fino investigador autor del libro que nos ocupa, nos regalan con el resultado de su meritísima labor.

En ésta se hace ver una nueva gloria de la Bascongada de los Amigos del País, pues de uno de éstos, don José de Apraiz y Arróspide, cuyo testamento de 1793 conserva y examina en esta publicación su autor, don Angel, proceden los bienes y acaso la orientación para esa industria artística, que así a los Amigos debe interesar especialmente.

Interesa también esta obra a los coleccionistas, a los proyectistas y artesanos de la cerámica, ya que los deseos de crear, naturales en éstos, se han de basar en la tradición, que es preciso conocer para evolucionar.

Apraiz, en su libro, hace hablar a los ejemplares de Busturia y expone sus averiguaciones con ese calor que percibimos junto a los objetos que, sin dejar de ser cosas, parece como que tuvieran alma que cuenta, que a veces canta y a veces llora. En su obra se exponen la historia de la fábrica de Busturia y su relación con otras de su tiempo, materiales con que contaban, dificultades para hallar perso-

nal idóneo y avatares por los que pasó. Se indican las características de los productos que elaboraba, con numerosos grabados donde pueden apreciarse las formas y decoraciones bellísimas de diversos ejemplares. Las artes del fuego requieren materias primas muy especiales y por parte de quienes las practiquen, dotes poco comunes de tenacidad y gusto artístico. Es satisfactorio comprobar que nuestro suelo contiene tierras adecuadas para producir objetos tan estimables como los que aparecen en los grabados mencionados y que nuestro país ha producido en todo momento hombres que lucharon tesoneramente hasta lograr el triunfo, que en el caso de Busturia suponía la satisfacción de crear, a partir de la arcilla deleznable, objetos más duraderos que el acero y, por añadidura, llenos de gracia.

Pero no queremos desmenuzar de mala manera, como lo haríamos nosotros, el contenido de este libro, pues privaríamos al lector del mucho deleite que ha de experimentar leyéndolo en la cuidada edición que del mismo distribuye Espasa-Calpe.

Auguramos un franco éxito a esta nueva publicación del señor de Apraiz, ya que su adquisición supone agregar un sello de buen gusto a toda biblioteca que se interese por las inquietudes artísticas e industriales de nuestro industrioso país.

P. Z.



REVISTA DE REVISTAS

ANALES DE LA UNIVERSIDAD DE MURCIA.—Curso 1951-52. Primer trimestre.—“Los vegetales, fuentes de materiales químicos”. (Discurso de apertura del año académico 1951-52), por el Dr. Antonio Soler Martínez.—“Invalidez de la desheredación parcial en nuestro derecho”, por el Dr. Manuel Batlle Vázquez.—“Acerca de dos cartas muy poco conocidas del Conde Duque de Olivares”, por el Dr. Enrique Tierno Galván.—“Miscelánea sobre la escultura en Murcia”, por el Dr. José Sánchez Moreno.—Sección bibliográfica.

ARCHIVO ESPAÑOL DE ARTE.—Madrid, 1952. N.º 97.—“Las miniaturas de “El Cancionero de Pedro Marcuello”, por Carmen Bernis.—“Los esmaltes del “Icono de Jájuli”, por Wachtang Dchobadze-Zizichwili.—“Baltasar Canestro y el palacio episcopal de Murcia”, por Consuelo Lozano Guirao.—“Juni y el “Laoconte”, por Juan José Martín González.—“Las Hilanderas”, por Diego Angulo Iñiguez.—Varia.

ARCHIVO IBERO-AMERICANO.—Madrid. Enero-marzo, 1952. N.º 45. —“Fr. André de Insua, Gral. dos Observantes Franciscanos”, por el P. Fernando Félix López, O. F. M.—“Notas y documentos para la historia de la arquitectura de las Ordenes Mendicantes”, por Hipólito Sancho.—Miscelánea.

ARCHIVUM HISTORICUM SOCIETATIS IESU.—Romae. Jan. Jun. 1952. —“Intagliatori gesuiti italiani del secolì XVI e XVII”, por Pietro Pirri, S. I.—“De P. Lancicii vita spirituali novis illustrata documentis”, por Ignatius Iparraquirre, S. I.—“Maquinaciones del abate Godoy en Londres en favor de la independencia hispanoamericana”, por Miguel Batllori, S. I.—“Deux notes historiques sur les voeux dans la Compagnie de Jésus”, por Charles Van de Vorts, S. I.—“Trois Jésuites flamands dans l'Allemagne du XVIe siècle. Arbo-reus, Sylvius, Donius”, por Jean-Baptiste Goetstouwers, S. I.—Operum iudicia.

BERCEO.—Logroño, 1952. N.º XXII.—“Notas para la historia minero-fabril riojana”, por Diego Ochagavía Fernández.—“Fray Juan Ramírez, O. P.—“Un riojano defensor de los indios”, por Jesús de Leza.—“Unas misiones del Padre Calatayud en Logroño”, por José Zamora Mendoza.—“A propósito de la edición del “Becerro de Valvanera”, por Ildefonso María Gómez.—“La enconada rivalidad de dos lustrosos caballeros”, por José María Lope Toledo.—“La portada de San Bartolomé, de Logroño”, por José María Ruiz de Galarreta.—Miscelánea.

BOLETIN DE LA COMISION PROVINCIAL DE MONUMENTOS HISTORICOS Y ARTISTICOS DE ORENSE.—Enero-junio, 1948. Fasc. III.—“El monasterio de San Salvador de Albeos”. Su historia, por Alfonso Vázquez Martínez.—“El castro de Veiga. (Cuestiones Históricas que plantea)”, por M. Rubén García Álvarez.—Notas.

BOLETIN DE HISTORIA Y ANTIGÜEDADES.—Bogotá, julio-septiembre de 1951.—“Las sesiones secretas del Congreso Admirable”, por Ignacio Rivas Putnam.—“Martin Bueno de Sancho”, por Marco Tulio Vargas.—“Sucesión de la encomienda de Don Pedro de Cleves en San Sebastián de la Plata”, por Francisco de Paula Plazas.—“La primera república (La Junta Suprema)”, por Rafael Abello Salcedo.—Festejos Patrios de 1951.—Informes de la Academia.

BOLETIN DE LA ACADEMIA NACIONAL DE LA HISTORIA. — Octubre-diciembre de 1951. Caracas. N.º 136.—“La Sociedad Bolivariana de Venezuela contra Madariaga”.—“Semblanza de José Joaquín Casas”, por Miguel Aguilera.—“Rectificación de la Revista “Américas”.—“Jorge Ricardo Vejarano”.—“Mariana Camacho”, por Vicente Lecuna.—“Carta de Madariaga a Lecuna y su contestación.”—“Camilo Torres. El Gran Presidente de Nueva Granada”.—“Juicio sobre el Decreto de 9 de septiembre y la Carta Apócrifa de Lafond por Irrázabal Larrain”.—“La conferencia de Guayaquil”, por Sergio Elias Ortiz.—“Rencores de San Martín contra Bolívar”.—“Fragmento del Artículo de Gerard”.—“Protesta de Andrés Bello”.—“Congreso Bolivariano de Colombia”.—“Tendencias Políticas de la Provincia de Guayaquil, febrero de 1822”. Vida de la Academia.

BOLETIN DE LA SOCIEDAD ESPAÑOLA DE EXCURSIONES.—Madrid. II trimestre 1951.—“Cuatro conferencias de arte”, por Juan Antonio Gaya Nuño.—“Los monumentos nacionales de Játiva”, por Carlos Sarthou Carreres.—“La antigua iglesia de Santa María la Real de la Almudena”, por José Monasterio.—“El boceto del cuadro de Ribera existente en Cogolludo”, por Francisco Layna Serrano.—“A propósito del cuadro “La Magdalena penitente”, original de Ribera, encontrado y adquirido en Cuzco (Perú)”, por Juan Main.—Bibliografía.

EL MUSEO CANARIO.—Las Palmas de Gran Canaria. Julio-diciembre 1947. Núms. 23-24.—“Concepto de la insularidad en la Obra de Cervantes”, por F. López Estrada.—“Cervantes y Cairasco: Dos renacentistas”, por A. Armas Ayala.—“Los entremeses cervantinos”, por Joaquín Blanco Montesdeoca.—“Diego de Silva en Gran Canaria, I”, por B. Bonnet.—Documentos.—Reseñas.—Bibliografía.

ESTUDIOS SEGOVIANOS.—Instituto Diego de Colmenares. N.º 7. 1951.—“Biografía de Diego de Colmenares. Nuevas aportaciones”, por Juan de Vera.—“Colmenares y su “Historia de Segovia”, por el Marqués de Lozoya.—“La Biblioteca de Colmenares”, por Mariano Quintanilla.—“Algunos libros de la biblioteca de Colmenares”, por Teófilo Ayuso Marazuela.—Crónica del Centenario.—Varia.

GREGORIANUM. — Pontificiae Universitatis Gregoriana. Vol. XXXIII, 2. 1952.—“¿Salmos Mesianicos o salmos nacionales?”, por F. Asensio, S. I.—“Genesi storica del canone 28º di Calcedonia”, por V. Monachino, S. I.—“L'attitude des saints russes à l'égard du Catholicisme”, por S. Tyszkiewicz. Notae.

HELMANTICA.—Pont-Universidad-Ecca-Salamanca. Enero-junio 1952. Números 9 y 10.—“Añoranzas de paz o ayes de guerra”, por Enrique Basabe.—“Opus Iustitiae Pax”, por Isidoro Rodríguez.—“La Paz” de Aristófa-

nes", por Buenaventura de Aras.—"Cicerón Mediador de la Paz", por José Guillén.—"Pax Augusta", por Manuel Diaz Ledo.—"Virgilio y Horacio, colaboradores a la Paz octaviana", por Gregorio Andrés.—"El deporte, simbolo paulino de la Paz", por Alfonso Ortega.—"La Paz en la Iglesia primitiva", por Daniel Ruiz Bueno.—"La idea de la Paz en el Ord. de la Misa", por Luis Hernández.—"La Paz en el ciclo litúrgico de Navidad", por Enrique R. Panyagua.—"San Paciano, Obispo de Barcelona", por Miguel Martínez.—"La Paz de Cristo en la Liturgia Bizantina", por Santiago Morillo.—"Cristo, Principe de la Paz", por José María Mir.—"Notas al concepto de EIPHNH/PAX en la Antigüedad Clásica", por Julio Fantini.

—REVISTA DE ESTUDIOS DE LA VIDA LOCAL.—Madrid. 1952. N.º 62.—"Notas de un estudio: Ordenación Urbana de los Estados Unidos", por Carlos Trias.—"Suspensión de acuerdos", por Leopoldo de Urquía y García Junco.—"El arbitrio de "Plus Valia" en el contrato normal de compra-venta y en los retractos legales", por Fernando Sans Buigas.—"Responsabilidad de las Entidades locales", por E. González Nieto.—"Carácter de las obligaciones mínimas de las Entidades locales y acciones de los vecinos para conseguir su cumplimiento", por José Mallol García.

RIVISTA DI STUDI LIGURI.—Bordighera. Luglio-Diciembre 1951. Números 3-4.—"Nuove scoperte nella necropoli preromana di Genova", por Bernabé Brea y G. Chiappella.—"Nouvelle documentation sur le culte de Roquepertuse", por H. Rolland.—Varia.

SEFARAD.—Madrid-Barcelona, 1952. Fasc. 1.—"A propos de l'averroisme juifs", por Georges Vajda.—"Dos importantes investigaciones acerca de la semana y el sábado", por Benito Celada.—"La judería de Burgos", por Francisco Cantera.—"La judería de Burriana", por Leopoldo Piles Ros.—"Un embajador judío de Jaime II", por J. Vernet.—Varia.

TERUEL.—Julio-diciembre 1951. N.º 6.—"El beato Joaquín Royo", por César Tomás Laguja.—"Documentos inéditos para el estudio de la geografía urbana de Teruel", por Mariano Navarro Aranda.—"Algunos rasgos de la Sociedad medieval aragonesa reflejados en el Fuero de Teruel", por Alberto Sánchez.—"Molina en la Corona de Aragón", por Antonio Gutiérrez de Velasco.—"La cueva Hipólito en Alacón", por E. Ripoll Perelló.—"Dos curiosos documentos sobre la construcción de la Iglesia de Santa María de Albaracín y el Arquitecto Quinto Pierres Vedel", por Martín Almagro Basch.—"Sobre el blasón aragonés existente en Teruel", por Jaime Caruana Gómez de Barréda.—"Los Garces de Marcilla", por José Oyanguren y Garcés de Marcilla.—Información Cultural.

UNIVERSIDAD.—Zaragoza, abril-mayo-junio y julio-agosto-septiembre de 1950. Núms. 2-3.—"Los judíos españoles a fines del siglo XIV y principios del XV", por Andrés Jiménez Soler.—"La llamada crisis del Derecho Internacional", por José María de Lasala y Samper.—"Notas para la historia de la Economía española", por Francisco Abbad Ríos.—"Contribución a la farmacología de la fibra lisa intestinal", por Gonzalo Ríos Solans.—"Preparación del Tiosulfato de níquel cristalizado", por Víctor Palacio Otal.—Varia.

PUBLICACIONES
DE LA
REAL SOCIEDAD VASCONGADA
DE AMIGOS DEL PAIS
(Delegada del Consejo Superior de Investigaciones Científicas en Guipúzcoa)



MONOGRAFIA DE D. XAVIER MARIA DE MUNIBE, CONDE DE PEÑAFLOIDA, por Gregorio de Altube.

LA EPOPEYA DEL MAR.
por M. Ciriquiain-Gaiztarro.

PASADO Y FUTURO DE LA REAL SOCIEDAD VASCONGADA, por José María de Areilza.

HISTORIA DEL MONASTERIO DE SAN TELMO, por Gonzalo Manso de Zúñiga y Churruca.

ELOGIO DE D. ALFONSO DEL VALLE DE LERSUNDI, por Joaquín de Yrizar.

BREVES RECUERDOS HISTORICOS CON OCASION DE UNA VISITA A MUNIBE, por Ignacio de Urquijo.

LA REAL SOCIEDAD VASCONGADA DE AMIGOS DEL PAIS Y LA METALURGIA A FINES DEL SIGLO XIII, por Manuel Laborde.

REVISTAS

BOLETIN DE LA REAL SOCIEDAD VASCONGADA DE AMIGOS DEL PAIS.

Ejemplar suelto: 15 Ptas.

Suscripción anual: 40 »

EGAN: Ejemplar suelto: 4 Ptas.

Suscripción anual: 14 »

Suscripción anual conjunta a BOLETIN Y EGAN: 50 Ptas.

MUNIBE.—Revista de Ciencias Naturales.
Número suelto: 10 Ptas.

Redacción y Administración: Museo de San Telmo

SAN SEBASTIAN



ESCELICER, S. L.
SAN SEBASTIAN